

PRESENCE FRANCOPHONE

A

VICTORIA, C.B.

144 ANS D'HISTOIRE

© L'Association Historique Francophone
de Victoria
Tous droits réservés (1987)

Les recherches de la documentation historique pour ce volume ainsi qu'une partie de l'impression ont été rendues possible grâce à l'appui financier du Gouvernement du Canada, Département de la Santé nationale et du Bien-être social, Programme Nouveaux Horizons.

L'appui financier du Gouvernement de la Colombie-Britannique, "Heritage Trust", ainsi que de la Fondation Canadienne-française d'Aide Culturelle de la Colombie-Britannique a rendu possible l'impression d'un partie de ce volume historique.

ISBN 0-9692504-1-X-Ottawa
(Bibliothèque nationale du Canada)

Bibliogr.: p.

Comprend un index.

ISBN 2-9800715-0-1

1. Canadiens français - Colombie-Britannique-Victoria - Histoire. 2. Français - Colombie-Britannique - Victoria - Histoire. 3. Associations - Colombie-Britannique-Victoria - Histoire . I. Agnew, Laurette, 1917-
II. Association historique francophone de Victoria.
FC3846.9. F85P74 1987 971.1' 34004114'09
F1089.5.V6P74 1987 C87-091280-1

Distributeur:
LES EDITIONS LAPLANTE-AGNEW
1404 Lands End Road
R.R. #3, Sidney, C.B.,
Canada, V8L 3X9

Avec l'utilisation de l'imprimante "Laser" il est impossible de mettre certains accents sur les lettres majuscules. Les accents sur toutes les lettres majuscules ont donc été supprimés.

Lay-up and Lazersetting by

Mark A. Grant
at
Camera Ready Graphics
807 Fort Street
Victoria B.C.

Présence Francophone

à Victoria, C.B.

1843-1987

Comité de rédaction

Gérald Ricard, Ph.D. *Président du comité*

François Aubert, M.D.

Gérald Moreau, Ph.D.

Antoinette Vaucher,

Jean-Paul Vinay, C.M.

Marie Robillard, *Présidente de l'Association
Historique Francophone de Victoria*

Laurette Agnew, *Coordonnatrice du Projet*

Table des Matières

	Page
Préface	I
Avant-propos	III
Remerciements	VII
	Page
<u>Poème :</u>	
Victoria	1
Histoire:	
La Traite des fourrures	3
Importance du Fort	
La ruée vers l'or et Victoria	12
Exode des Français de la Californie	
Les Voltigeurs de Victoria	17
Voltigeurs cernés par les Indiens	
Le Courrier de la Nouvelle Calédonie	21

Religion:

Mgr Modeste Demers

23

Québec- l'éducation au XIXe siècle
Les familles Demers
Les années formatives
La mission de la Rivière Rouge
Missionnaire de la Colombie
L'établissement des missions de la Colombie
Evêque de l'île de Vancouver
Les Premières années à Victoria
Les Missions
Recrutement des Religieuses
Eglise-Cathédrale
Recrutement du clergé- Les Oblats
Croissance et Tradition
Instruction des filles
Instruction des garçons
Insondables desseins de la Providence
La Confédération
Le Dilemme de Modeste Demers

Les missionnaires Oblats de

Marie-Immaculée 54

Arrivée de Mgr Modeste Demers
Mission d'Esquimalt
Mission de Saanich
Le Collège St-Louis
Départ des Oblats du Collège
Saint-Louis
Les Pères Oblats à New-Westminster

Les Soeurs de Sainte-Anne	62
La Fondation de l'ordre des S.S.A.	
Un peu d'histoire	
Les premières religieuses	
En route pour Victoria	
Victoria à cette époque	
Premier couvent, première école	
Tribulations et succès des S.S.A.	
L'Académie Sainte-Anne	
Hôpital Saint-Joseph	
École des infirmières	
Biographies des fondatrices:	73
Sr Marie du Sacré-Coeur	
Sr Marie-Angèle	
Sr Marie-Luména	
Sr Marie-de-la-Conception	
Loretto Hall à Victoria	83
Développement de la Mission Chinoise	
Service de l'évêché	
Départ de Victoria	
Paroisse Saint Jean-Baptiste	89
Les Marguilliers et	
les Cercles paroissiaux	
Activités paroissiales	
Un autre Franciscain	
Achat d'un future presbytère	
Des femmes comme Marguilliers	
Paroisse remise à l'Évêché	
Décès du Père Alexis, OFM	
La Paroisse et le Diocèse	
Nouveaux Curés	
Témoignage de l'abbé André Dion	
Activités religieuses culturelles	
Dons divers à la paroisse	
Activités sociales	
25e Anniversaire de la fondation de la paroisse	
La vie continue	

Biographie: Mme Yvonne F.-Terrien	109
Un Club français à Victoria	
Une Fédération provinciale en Colombie-Britannique	
Une Paroisse française à Victoria	
La Bibliothèque francophone	
Déménagement	
La Fondation	
Une femme d'action	
Son jardin	
Ses dernières années	
Les Franciscains	117
Les Franciscains sur la côte ouest de l'île de Vancouver	
Le Père Clément-Marie Lépine	
Le Père Alexis-Marie Auger	
Guidisme et Scoutisme	122
<u>Sociétés culturelles:</u>	
La Société Française de Bienfaisance et Secours Mutuels de Victoria-1860	125
L'Alliance Française - 1906	129
Fondation et organisation	
Au Canada	
A Victoria	
La Société Francophone de Victoria -1941	132
L'écho de la Colombie	140
Fondation Canadienne-française d'Aide Culturelle de la Colombie- Britannique -1964	143
Le Centre Socio-culturel français de Victoria -1973	145
L'artisanat chez les Francophones	149

Les Cornouillers	151
Les Décibels	153
Les Farceurs de Victoria	155
L'âge d'or chez les Francophones	159
Le Club Bonne Santé de Victoria	160
L'Association Historique Francophone de Victoria (1985)	161
<u>Education:</u>	
Victoria, Ville francophone ?	165
Survie du Français en C.B.	170
Le français à Camosun	172
Le département de français à l'Université de Victoria	174
Les Origines	
Les Langues modernes	
La Maison française	
Seuls de nouveau	
L'Extension universitaire	
Le Diplôme de Langue française	
Les Programmes spéciaux	
Fin de la Langue obligatoire	
Bilan 1970-1984	
Situation actuelle	
Recyclage des enseignants pour l'immersion française	
Vers l'avenir	
Royal Roads Military College	204
Le français chez les Militaires à Esquimalt.	207

L'École Brodeur	209
Biographie:	
L'amiral Victor G. Brodeur	212
Nos Librairies françaises	214
Librairie française 1951-1956	
Ouverture au 610 Courtney	
Le Grand jour	
Déménagement	
Assistance à la Culture française	
Au Coin du Livre	
Les Librairies Colombiennes et	
La Librairie Française de Victoria -1986	
L'immersion en français dans les écoles	224
Basic French - Programme de base	
Programme cadre de Français	
Early French immersion	
Origine	
Immersion en français dans les écoles du District de Saanich	
<u>Varia</u>	
L'Hotellerie et la Restauration	232
The Driard House	
Belvedere Sooke Harbour Hotel	
L'Hôtel Aberdeen	
Sooke Harbour House	
Beacon Lodge	
Hotel Sidney	
Rocabella	
L'Appétit vient en mangeant	
Poème:	239
A Victoria	
Index Alphabétique	241

PREFACE

L'oubli de ses origines ou l'ignorance de ses traditions représentent pour toute société un appauvrissement regrettable. Mais une mémoire vivante enracinée solidement dans une histoire pleinement appréciée enrichit notablement la culture d'un peuple. Le rappel de ses expériences historiques établit son identité, clarifie sa vision, et assure la vitalité de ses projets d'avenir.

Le fait français dans la région du Pacifique-Colombien demande d'être mieux connu. Limités quant au nombre, les pionniers francophones ont néanmoins fourni une contribution majeure au développement de la Colombie Canadienne et particulièrement de la ville de Victoria.

Les noms d'un Modeste Demers, premier évêque, des quatre Soeurs de Sainte-Anne, missionnaires fondatrices, de prêtres diocésains tel un Rondeault et les remarquables Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ont droit à une place d'honneur dans les annales de notre province. L'énergie et le dévouement discret d'une Yvonne Fortin-Terrien ne le cèdent en rien à d'autres laïques fondatrices qui ont inspiré les débuts d'une paroisse ou société culturelle.

Agréable découverte pour moi que de trouver dans une seule publication une foule de renseignements sur la formation et l'évolution d'un nombre impressionnant de fondations académiques, culturelles et religieuses qui enrichissent la dimension francophone de notre région.

La modestie du comité de rédaction présidé par le docteur Gérald Ricard ne nous fait pas oublier les noms des auteurs et collaborateurs ayant participé à cet ouvrage. Je tiens à leur exprimer également ma vive reconnaissance. Grâce à leur labeur nous connaissons mieux la part de la contribution francophone dans l'histoire de la société victorienne.

Je nourris l'espoir qu'une connaissance approfondie des apports de la culture française enrichira non seulement notre ville mais notre province toute entière. Souhaitons que le succès de cette publication encourage d'autres écrivains et chercheurs à continuer dans cette voie.

+ Remi J. De Roo, évêque de Victoria.

AVANT PROPOS

Faire connaître l'histoire et la participation des Français et des Canadiens français à la fondation de Victoria et à son développement, tel est le but recherché par les auteurs et collaborateurs dans la rédaction de ce volume. De nos jours, les francophones sont certes une minorité mais on les retrouve, tout comme au début de la Colonie, à tous les échelons de la société victorienne.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler le lieu géographique de ce Victoria qui représente pour plusieurs un endroit idéal où il fait bon vivre. Cette Cité-Jardin est située à l'extrémité sud de l'île de Vancouver. Sa population actuelle est d'environ 250 000 habitants. Son climat tempéré offre un endroit idéal pour les personnes retraitées, qui viennent nombreuses de tous les coins du monde. Les plus jeunes découvrent aussi ses attraits et abandonnent assez souvent une carrière lucrative dans d'autres provinces pour venir s'y établir. La population de Victoria est ainsi très variée.

Il ne faut pas confondre l'île de Vancouver avec la ville de Vancouver, la grande métropole située sur la terre ferme à l'ouest du continent. Victoria, située sur l'île de Vancouver, est la capitale de la province de la Colombie-Britannique. Son climat est doux à cause des courants chauds venant du Japon, qui traversent l'océan Pacifique. Le climat de la partie sud de l'île est plus sec que celui de la partie nord. Sur toute l'étendue de l'île, on trouve des arbres géants, les célèbres pins Douglas, et plusieurs autres espèces notamment les magnifiques arbousiers (*Arbutus*) dont l'écorce luit de teintes rougeâtres. La flore est abondante en toutes saisons et la faune est aussi très variée, des phoques aux oiseaux-mouches.

L'île de Vancouver mesure 450 km (282 milles) de long et 128 km (80 milles) de large. Elle fait face à l'océan Pacifique et est séparée de la terre ferme par le détroit de Georgia à l'est et le détroit de Juan de Fuca au sud.

La Compagnie de la Baie d'Hudson cherchait un site pour un poste de traite dans un endroit qui serait sous le contrôle de l'Empire britannique. James Douglas, Chef traiteur, eut la mission d'explorer certains endroits de l'île. Il remarqua particulièrement cette pointe de terre et il écrivit à son chef: « *L'endroit semble être un vrai paradis* ». Aussi en 1843 La Compagnie de la Baie d'Hudson y construisit le Fort Victoria, qui devait donner bientôt naissance à notre ville. Une quinzaine de Canadiens français faisaient parti de l'équipe des ouvriers qui travaillaient à la construction du Fort. Par la suite un premier corps policier fut formé pour servir à la défense de l'île. C'étaient en majorité des Canadiens français. Étant sous la domination anglaise, il est compréhensible que les autorités étaient de langue anglaise, mais il faut reconnaître que plusieurs de ces anglophones étaient bilingues. Les contrats des employés francophones étaient rédigés en français; les formules venaient de Montréal, siège social de la Compagnie de la Baie d'Hudson au Canada.

Il faut rappeler qu'à cette époque le Canada ne comprenait que les territoires de la province de Québec et de la province d'Ontario. Le territoire de la Colombie-Britannique ainsi que l'Alaska s'appelaient *la Nouvelle-Calédonie*. Lorsqu'il s'est agi d'éducation, la Compagnie rechercha des professeurs qui puissent enseigner le français. Un religieux catholique et français a aussi habité dans l'enceinte du fort pendant un certain temps.

La ruée vers l'or débuta en 1858 et transforma l'existence paisible de cette petite population. Des vapeurs amenèrent les prospecteurs par milliers. Victoria était le point de départ de ceux qui venaient de Californie et même du Mexique pour tenter leur chance dans les mines des *Cariboo*. Quelques-uns ne purent se rendre aux mines et contribuèrent à gonfler la population stable de Victoria. Les employés retraités de la Compagnie de la Baie d'Hudson achetaient des fermes et s'établissaient aussi dans la région. Mgr Modeste Demers, des Clercs de Saint-Viateur, des prêtres séculiers ainsi que des Soeurs de

Sainte-Anne vinrent se fixer à Victoria; les Canadiens français eurent alors le privilège d'avoir leurs écoles et les services religieux qu'ils réclamaient depuis longtemps.

Victoria devint la capitale de la Colombie-Britannique en 1868. Elle avait alors une population d'environ 2 000 habitants. La ville continua de progresser et atteignit une population de 11 000 âmes en 1886. Donner toutes les étapes de son développement dépasserait les cadres de ce livre. Il faut quand même souligner que la population francophone, si elle est en minorité, existe toujours. L'Université de Victoria a un département de français florissant; la commission scolaire offre des programmes qui permettent l'enseignement du français dans une école spécialisée et aux cours d'immersion. Il existe aussi des écoles privées qui enseignent le français. Au point de vue commercial, plusieurs francophones possèdent des commerces très lucratifs; il s'agit de les découvrir, car tous sont bilingues. La vie sociale chez les francophones est agréable.

Fruit d'une collaboration enthousiaste, le présent volume vous offre des détails historiques qui devraient intéresser les gens de tout âge et de tous milieux. Les auteurs se sont efforcés de faire ressortir la présence francophone toujours vivace à Victoria.

REMERCIEMENTS

Aux Collaborateurs:

Brigitte Augeard, Régine Bérubé, Beth Bouchard, Sr
Thelma Boutin, Sybil Butterfield, Nicole Cadorette,
Monique Cléban, Henri Côté, Jean-Paul Destrubé, Père
André Dion, Claude Gaudet, Pierre Geoffrion, Ross
Gowing, John Greene, Irène Guertin, Anita Hadley, Anne
Hohmann, Joanne Hugues, Andrée Johansson, Jean
Lagassé, Angéline Lamarche, Cécile Larose, Jules Lavertu,
Éliana Mathieu, Alice Maynard, Rose McBride, Father
Vincent McNally, Jean-Pierre Mentha, Geoffrey Mills, Ada
Morby, Nicole Calispagnen-Morelli, Sr Isabelle Murphy,
Roger Nedelec, Françoise Quillévéré, Sherri Robinson,
Gowin Russell Jeannette Schiller, Gislaine Templeman,
Berthe de Trémaudan, Erna Vautrin, Betty Woodhouse,
Johane Wyren

Sans la collaboration des Archives Provinciales, Municipales
et Religieuses, ainsi que des bibliothèques du Greater
Victoria et de l'Université de Victoria il aurait été impossible
de faire les recherches nécessaires; nous les assurons de
toute notre reconnaissance.

Si le nom de quelques collaborateurs a été omis, c'est par
inadvertance, nous leur offrons nos excuses et nous les
assurons de notre reconnaissance.

LE COMITÉ DU PROJET.

- V I C T O R I A -

Victoria, chérie et de l'homme et des dieux,
Joyau serti de fleurs, de lumière et verdure,
Blotti dans un écrin de sommets radieux
Dont la neige s'éteint, le soir, tel un murmure,

Victoria, la Belle aux bras de l'Océan
Qui l'enlace d'azur et l'effleure de brise,
Rempart de la Beauté contre qui le néant
Du bruit et des laideurs se disloque et se brise,

Victoria qui peux sans fin combler tes fils
De splendeurs et de paix dans un climat de rêve,
Des roux de l'arbutus à la candeur des lis,
De l'émail des "dogwoods" au calme de ta grève,

Victoria, si jeune aux yeux de vieille France
Et si riche à la fois de prodiges passés,
Tu brandis haut ton phare, aux rayons d'espérance
Trouant au loin la nuit des faibles terrassés.

Tel une mère ouvrant aux pleurs de l'orpheline

LA TRAITE DES FOURRURES ET VICTORIA

Le Fort Victoria devenait une nécessité pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. La fondation de ce fort fut le résultat de nombreuses négociations. Le «Chief Factor» John McLoughlin était responsable des opérations à l'ouest des Rocheuses. Son poste en 1824-25 était au Fort Vancouver sur la rivière Columbia. Le gouverneur Simpson voyageant avec McLoughlin fit remarquer que le dépôt principal devrait être situé plus au nord. En 1825 ce secteur comprenait uniquement une série de postes situés soit dans la vallée de la Columbia, soit dans l'intérieur; ce territoire correspond à l'actuelle Colombie-Britannique. Le transport des fourrures et des autres denrées empruntait le cours de cette rivière.

La frontière était également contestée. Jusqu'en 1846 tout le territoire compris entre la Californie et l'Alaska fut un sujet de litige entre la Grande Bretagne et les États-Unis. En 1818 une entente d'occupation conjointe avait été signée, laquelle avait été renouvelée en 1827 pour un temps indéfini.

Cette incertitude dans la démarcation de la frontière était une source d'inquiétude pour les gouverneurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson car, dans un temps plus ou moins déterminé, le poste principal devait être situé dans un territoire sous domination anglaise. D'après le gouverneur McLoughlin le fort Vancouver était bien situé mais le gouverneur Simpson n'en était pas convaincu. Il prévoyait que le commerce se développerait surtout dans le nord du territoire et de plus le poste principal devrait être dans un territoire plus éloigné de la frontière. Par ailleurs, au cours des années le Fort Vancouver, dépôt principal sur la rivière Columbia, avait eu à subir des revers tant pour la santé de ses occupants que pour les désastres maritimes causés par les difficultés de navigation sur la rivière.

Toutes ces considérations semblaient justifier l'implantation du poste principal dans un autre lieu, situé

plus au nord. En dépit de son attachement pour cet endroit, McLoughlin utilisa tous les moyens possibles pour découvrir un site plus convenable. Lui-même recommanda que des explorations fussent faites pour découvrir un site approprié sur l'île. Selon ses instructions le Capitaine McNeil explora la côte sud de l'île Vancouver en 1837. Dans son rapport au comité des gouverneurs McLoughlin dit que McNeil avait découvert un port excellent, facile d'accès. Le sol des environs était plat et fertile. Par la suite James Douglas, examinant le relevé des plans, donna au Gouverneur Simpson plus de détails sur l'apparence de cette région et se dit persuadé que cet endroit serait le meilleur de ce littoral rocheux et stérile. En 1838, Douglas attendait des ordres de la Compagnie.

McLoughlin demeurait opposé à la construction de ce poste, il est probable qu'il ait demandé de retarder cette décision jusqu'à son retour sur la côte du Pacifique. A cause de ses nombreuses années de service il était difficile de ne pas accéder à sa demande. A l'automne de 1838 il se rendit à Londres pour conférer avec les officiels de la Compagnie et dès son retour il fit son premier et unique voyage à l'île Vancouver. Il était accompagné de John Work (1) et du Capitaine McNeil. Ils se rendirent d'abord au Fort Nisqually et ensuite au Fort Langley à bord du navire le *Beaver*. Ils partirent du Fort Langley le 10 décembre et arrivèrent au sud de l'île Vancouver le 12 décembre; ils constatèrent que le port était bien situé et accessible en toute saison. Mais McLoughlin ne l'acceptait pas pour autant comme rival de son poste de prédilection, aussi déclara-t-il qu'il ne répondait pas à leurs objectifs.

Simpson avait prévu un troisième voyage d'inspection de la Côte du Pacifique. Le Gouverneur et le Comité de Londres décidèrent de s'en remettre à sa décision. Le même mois des instructions venues de Londres demandèrent à McLoughlin de ne prendre aucune décision avant le retour de Simpson, ce qui retarda toute décision jusqu'en 1841.

Le gouverneur, devenu Sir George Simpson en janvier 1841, envoya un rapport au Comité des gouverneurs

en mars 1842. Il recommandait fortement que le nouveau poste soit implanté au sud de l'île de Vancouver. Il avait ne pas avoir accosté lui même, mais qu'à distance il avait pu observer les avantages de cet emplacement. *«Le port est accessible et sûr, il est bien situé pour sa défense. Il y a du bois en abondance aux environs . Il y coule une rivière qui se resserre en un goulet large de 47 pieds entre deux remparts de granit de sorte que l'eau en est projetée avec une telle puissance que sa force pourrait être utilisée pour actionner un moulin à scie ou à farine. Il existe aussi une étendue considérable de terre arable»*. Il indiquait que la pêche au saumon et à la baleine était une perspective intéressante. Un poste situé sur le détroit de Juan de Fuca serait idéal pour la traite des fourrures. Il favoriserait de surcroît le développement de la Côte Nord Ouest de l'île Vancouver.

Des considérations d'ordre politique vinrent encore étayer le point de vue de Simpson. Il était dangereux de conserver la majeure partie des propriétés de la Compagnie à Fort Vancouver car il y avait déjà un important contingent d'Américains habitant dans la Vallée de Willamette, à proximité du Fort Vancouver. Si le poste était attaqué, il pourrait être dépouillé de son contenu et cela pourrait causer des problèmes financiers à la Compagnie. Le maintien de la bonne entente entre les deux pays était donc un facteur supplémentaire en faveur de la recommandation du Gouverneur Simpson.

McLoughlin confia à Douglas le soin d'examiner de nouveau l'île de Vancouver et de choisir le poste du nouveau fort. Avec son soin habituel, Douglas s'acquitta de sa tâche et lui rendit compte. Outre les avantages d'un port accessible et sûr, il fit valoir la valeur de ce cours d'eau où un moulin à bois et à farine pourrait être érigé ainsi que l'étendue des terres arables accessibles par ce port de mer. Il admettait que tout n'était pas parfait mais il pensait que l'eau fraîche pourrait être obtenue en quantité suffisante pour suffire aux besoins pendant la saison sèche.

Douglas ne pouvait pressentir que cette décision influencerait considérablement sa carrière. Il écrivait à son ami John Hargrave en février 1843: « *Cet endroit est un Paradis, il a un aspect si différent des autres endroits de la côte. On peut pardonner à celui qui aurait l'idée de dire que ce site est tombé des nues. La végétation est plus luxuriante que n'importe où ailleurs en Amérique. Il n'y a pas de maringouins, la plaie des plaies. Nous n'y sommes pas molestés par les indigènes.* »

Douglas partit du Fort Vancouver le 1^{er} mars avec 15 hommes (on peut supposer qu'ils étaient des Canadiens français) (2) et il arriva au Fort Nisqually le 9 mars. Le jour suivant il écrivit une lettre personnelle au Gouverneur Simpson afin de connaître son opinion sur la taille du fort. Il y avait divergence d'opinions entre lui et le Facteur en chef McLoughlin qui prétendait qu'un petit fort était suffisant. Douglas désirait construire un quadrilatère de 300 pieds de côté. Il désirait prévoir l'éventualité d'un agrandissement. Il repartit du Fort Nisqually le 13 mars et arriva à Clover Point, sur l'île de Vancouver, vers 4 heures de l'après-midi le 14 mars.(3)

Dans un petit carnet de poche Douglas enregistra les activités quotidiennes. Dès le 16 mars, après avoir arrêté l'emplacement du fort, il assigna 6 hommes pour creuser un puits et 6 autres pour équarrir les billes de bois. Il parla avec les Songish pour leur faire part de son intention de construire à cet endroit. Ces derniers approuvèrent cette décision et offrirent même d'aider en procurant des poteaux. Douglas leur promit de payer avec des couvertures. Afin de leur permettre de faire ce travail plus facilement il leur prêta des haches, lesquelles devraient être rendues une fois le travail terminé.

Le 12 juin Douglas dut se rendre au Fort Vancouver; pendant son absence il confia la responsabilité du chantier à Charles Ross et désigna Roderick Finlayson comme son assistant. Il y avait alors moins de quarante hommes au Fort.

Les travaux avancèrent rapidement. Un rapport de Ross du 21 septembre disait que les poteaux de la palissade

étaient installés et que deux bâtiments étaient maintenant habitables. On transportait le bois nécessaire pour la construction du troisième bâtiment. Il y eut une disette d'eau au cours de l'été et elle dut être transportée sur un mille et demi; une fois les puits creusés, la situation serait meilleure. Ross signalait qu'il y avait beaucoup d'Indiens dans les environs; ils demeuraient paisibles et courtois, malgré les nombreuses occasions de manifester quelque mécontentement.

De juin à septembre, 300 peaux de castors et de loutres avaient été reçues au Fort. Il devrait en recevoir davantage lorsque les Indiens de Cape Flattery et les habitants de la côte ouest de l'île commencent à fréquenter le nouvel établissement. Aucune culture n'ayant été faite pendant l'été, ils se nourrissent des saumons et autres poissons que les Indiens apportèrent en échange d'autres produits.

IMPORTANTANCE DU FORT

L'influence américaine se manifestait de plus en plus au Fort Vancouver et il devint évident que Fort Victoria serait bientôt le siège des quartiers généraux. En 1844 le capitaine Moot donna ordre d'envoyer la consignation annuelle des produits au Fort Victoria. Il fallut agrandir l'espace en allongant la palissade et de nouveaux bâtiments furent construits en dehors du quadrilatère du Fort.

En 1850, la Compagnie et d'autres propriétaires construisaient déjà leurs maisons à une distance assez éloignées du fort. En 1851 James Douglas lui-même fit construire sa grande propriété à un endroit qui devint plus tard le site des édifices parlementaires. Les poteaux et les bastions qui étaient nécessaires au début, se révélèrent bientôt un anachronisme. Un article, paru dans le *Victoria Gazette* en décembre 1858, couvrit de ridicule cette forteresse devenue inutile. Les bastions demeurèrent cependant en place pendant quelques années.

La Compagnie de la Baie d'Hudson, ayant fait construire un édifice en brique sur la rue Warf, décida de vendre le terrain où était situé le vieux fort.

La ruée vers l'or en 1856 marque la fin du commerce des fourrures à Victoria, mais des gens d'origine canadienne-française y avaient pris part dès 1826, date de l'union de John Work et Josette Legacé.

NOTES:

(1) John Work, est en 1792 près de Londonderry, Irlande. Son nom était WARK mais il fut inscrit comme WORK dans les dossiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson lors de son engagement le 15 juin 1814 et l'on continua à l'appeler ainsi. Comme employé de cette compagnie il était venu dans la région de l'Orégon en 1823 mais la plupart de ses activités eurent lieu en territoire canadien. Il est connu en tant que trafiquant de fourrures, journaliste pour le compte de sa compagnie, chef de brigade, commis, mineur ainsi que fermier et propriétaire d'une très vaste étendue de terrain sur l'île de Vancouver.

Les Archives Provinciales de la Colombie Britannique possèdent 15 exemplaires de son journal écrit au cours de sa carrière, à la demande de sa Compagnie.

Il épousa Josette Legacé, [sic] fille de Pierre Legacé né dans la Province de Québec et qui avait traversé les Montagnes Rocheuses vers 1807. Il avait résidé chez un chef indien près de Spokane, Washington, pendant l'hiver. (Ref. John Work of the Hudson's Bay Company by Alice Bay Maloney, page 100).

Pierre Legacé prit une des filles du chef comme compagne et Josette était née de cette union. Elle-même dit à son petit-fils qu'il était un Nez Percé. Josette était une femme d'une grande beauté et d'un caractère remarquable. Seule une Indienne pouvait endurer les privations imposées à la femme d'un trafiquant de fourrures. Après avoir épousé John Work, à la mode du pays au début de l'année 1826, elle eut onze enfants dont on peut retracer les descendants. (Ibid - Voir note 17, page 107 pour détails). Josette et les enfants le suivirent la plupart du temps. Les enfants naquirent presque tous lorsque le couple était en résidence à un poste. Cependant Laetitia naquit en 1831 en Idaho alors que, selon la tradition, la brigade était assiégée par les Indiens Pieds-Noirs.

En 1832-33 John Work dirigeait une expédition vers le sud le long de la rivière Sacramento. Des pluies torrentielles empêchèrent la

brigade de continuer et il décida de passer l'hiver à Buttes. En cet endroit il fut rejoint par une autre brigade sous la direction de Michel Laframboise. Elle était composée de 65 hommes, plusieurs d'entre eux étaient des Indiens de l'Orégon. John Work étant «gentleman» de la compagnie devint directeur en chef des deux brigades. Au printemps, ils se dirigèrent vers la Baie de San Francisco. Ils ne purent franchir une chaîne de montagne au sud du Cap Mendocino et revinrent donc vers le nord. Ils passèrent l'été le long des rivières Sacramento et San Joaquin. Ce séjour fut rempli de déceptions – Pas de fourrures, Indiens belliqueux et maringouins innombrables qui semèrent la maladie parmi eux. John Work, découragé, décida de retourner au Fort avec le peu de fourrures accumulées.

Laframboise avait quitté la brigade en juin pour retourner au Fort Vancouver où il était attendu depuis longtemps. Work et les hommes de ses brigades continuèrent péniblement leur route vers le nord; ils étaient pour la plupart des convalescents. Lorsqu'ils atteignirent l'Orégon ils rencontrèrent Laframboise qui avait été chargé par la Compagnie d'aller à leur recherche. Il leur apportait du secours alimentaire et des lettres. Ce renfort leur permit de continuer leur route et ils arrivèrent au Fort Vancouver le 31 octobre 1833.

A son retour John Work et sa famille furent réunis. En 1849 il fut envoyé au Fort Victoria comme un des administrateurs de la Compagnie. Il fut nommé membre du Conseil Législatif par James Douglas, nomination approuvée par Londres en 1854.

John Work avait toujours exprimé le désir de finir ses jours dans son pays natal mais voyant qu'il pouvait vivre avec beaucoup de confort à Victoria il s'y installa. En 1850 il devint le plus grand propriétaire de terrains de Victoria et aussi le fermier le plus en vue de la région. De nos jours certaines rues situées sur ce qui était la ferme de John Work portent son nom, celui de ses enfants ou de ses gendres. Il voulait aussi donner en dot un lot et une maison à chacune de ses filles. La tradition rapporte que chaque année il commandait des robes pour sa femme et ses filles et même, une année, le navire venant de Londres leur aurait aussi rapporté des montres en or.

Les filles de Josette et John avaient reçu une bonne éducation. Elles étaient les belles de la société; elles furent recherchées comme épouses par les dirigeants de la Compagnie de la Baie d'Hudson et les "Englishmen" nouvellement arrivés au pays. La première à se marier fut Sarah, elle devint en 1849 la femme de Roderick Finlayson, de la compagnie de la Baie d'Hudson.

Il faut souligner une autre cérémonie intéressante. Lorsque Josette et John s'étaient unis en 1826, il n'y avait aucune autorité

civile ou religieuse dans le vaste territoire de l'Ouest. Alors ils s'étaient unis à la mode du pays. Dans les premiers dossiers du chapelain du Fort Victoria on peut retrouver l'acte de mariage de Josette et John, célébré le 6 novembre 1849 par Robert John Staines de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les témoins étaient James Douglas «Chief Factor Hudson Bay Company» et John Tod, «Chief Trader». John Work avait signé et Josette Lagacé avait fait une croix à côté de son nom.

Pendant son séjour à Victoria John Work avait de plus été chargé de la surveillance du Fort Simpson pendant plusieurs années; au cours de l'un de ces voyages il fut accompagné par le «Vieux Pierre» qui n'était autre que Pierre Legacé, son beau-père, qui fut également son fidèle compagnon lors des expéditions de chasse en Californie.

(2) Dans les livres de compte de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Ref. B-223 g8-1843-44, on peut relever les noms suivants comme employés au Fort Victoria: Joseph Allard 41 ans, George Barthelemy [sic] 29 ans, Joseph Champagne 23 ans; tous trois venaient de Lachine; Joseph Charpentier 23 ans de Montréal. Israël Corbin 25 ans, Louis Dupuis 23 ans et Jean-Baptiste Dupuis 23 ans, tous trois de Rivière du Loup. Antoine Gagnon 38 ans de Saint François, Casimir Gariépy 19 ans de Sorel, François Gravelle 26 ans de Terrebonne, Charles Labonté 22 ans de Sainte-Anne, François l'Ecuyer, âge non indiqué, de Beauharnois, Norman Martin 27 ans de Stornoway, Léon Morel, âge non indiqué, de Montréal, Gabriel St-Gré 27 ans natif du pays (Toutes ces localités sont dans la province de Québec.)

(3) A son arrivée à Victoria, Douglas était accompagné du Père Jean-Baptiste Bolduc, originaire de Saint-Joachim de Montmorency, Qc. Élevé à la prêtrise le 22 août 1841, il arrivait sur la côte du Pacifique le 10 septembre 1842. Après avoir reçu la preuve que les Indiens acceptaient leurs visites le Père Bolduc visita un de leurs villages situé à six milles du port, Camosun, à l'extrémité de la baie. Son arrivée causa un peu d'émoi et les tribus environnantes se rassemblèrent à cet endroit. Le samedi 18 mars 1843, avec des branches de pins et un auvent pris à bord du navire, un abri fut construit afin de pouvoir célébrer la messe le lendemain. Douglas avait permis à quelques uns de ses hommes d'aider le Père pour ce travail. Le dimanche matin plus de douze cents Indiens appartenant aux trois grandes tribus étaient réunis. Kawitskins [Cowichans], Klamas [Clallams], et Isanisks [Sanetch].) Le Commandant Douglas assista à la messe ainsi que quelques Canadiens et deux dames catholiques. L'identité de ces deux dames n'est pas connue. Douglas n'avait rien

négligé pour que la cérémonie soit imposante. – Il est probable que cette messe fut la première célébrée à Victoria par un Canadien français. – Il y resta jusqu'au 24 mars et retourna ensuite à sa mission . Le Père Bolduc retourna dans l'est en 1846; il remplit divers postes importants jusqu'à sa mort survenue à Québec le 8 mai 1889. (J.B. Allaire, Dictionnaire, 1:63)

Bibliographie:

LAMB, W. Kaye .*The Founding of Fort Victoria* .

REEDER; Ray M. *John Work* .

MALONEY, Alice Bay, *Work of the Hudson's Bay Company* .

DEE, Henry Drymmond. *An Irishman in the Fur Trade: the life and journals of John Works*.

THE CANADIANS, by the Editors of TIME-LIFE BOOKS. Text by Ogden Tanner.

Microfilm, CBH , B-223 g8-1843-44. .

LA RUEE VERS L'OR ET VICTORIA

La découverte de l'or mit fin à la période de la traite des fourrures et précipita l'exploitation des recherches naturelles, qui existe encore de nos jours. En 1848 un charpentier trouvait de l'or dans les eaux d'une rivière américaine et cela conduisit à la course vers l'or en Californie et à l'exploration de la côte ouest américaine. Dix ans plus tard on trouva de l'or sur les bords du Fraser en Colombie-Britannique, provoquant une immigration massive de gens venant d'un peu partout.

En 1854 Joseph Morel, un charretier travaillant pour la Compagnie de la Baie d'Hudson avait observé des grains d'or de la grosseur d'une tête d'épingle dans le confluent du Columbia et de la rivière Pend d'Oreille. Il rapporta une demi-tasse de ce sable noir au poste de traite de Fort Colville. Pendant l'hiver les hommes stationnés à ce Fort rêvaient d'aller prospecter à cet endroit; ils signalèrent le fait à leurs amis dans leur correspondance et Angus McDonald, commis du poste de traite, nota qu'au printemps quelques Canadiens français et des Métis avaient installé des culbuteurs à cet endroit et pouvaient réaliser un salaire d'environ trois dollars par jour. Plusieurs remontèrent la rivière Pend d'Oreille et y rapportèrent trois ou quatre onces de ce précieux métal. La ruée vers l'or commençait. (1)

Vint ensuite la découverte, en 1856, d'une large pépite d'or, faite par un Indien à la rivière Nicomen où il s'était arrêté pour se désaltérer; il vendit son trésor à la Compagnie de la Baie d'Hudson. La Compagnie ne voulait pas hâter la publicité de cette découverte afin de ne pas nuire au commerce lucratif des fourrures dans la région mais comme l'Hôtel des Monnaies le plus rapproché était situé à San Francisco elle envoya 800 onces d'or par le vapeur Otter, ce qui contribua à faire connaître cette nouvelle sensationnelle. Le gouverneur Douglas annonça officiellement cette découverte le 16 avril 1856 et dès le 25 avril, 450 hommes arrivaient au Fort Victoria à bord du

Commodore, alors que la population habituelle du Fort n'était que de 400 personnes. On a estimé à 30,000 le nombre des chercheurs d'or qui arrivèrent de San Francisco. Tous les moyens de navigation étaient bons et tous devaient s'arrêter à Victoria avant de se rendre à leur destination. (2)

EXODE DES FRANÇAIS DE LA CALIFORNIE.

Afin de comprendre pourquoi il y avait des Français parmi ces mineurs il faut consulter l'histoire de la Californie.

Après l'annonce de la découverte de l'or en 1848 un premier contingent de 40 hommes arrivait à bord de *La Meuse* le 14 septembre 1849. La France était alors en pleine révolution et connaissait des difficultés financières. Ceci explique qu'entre novembre 1849 et avril 1851 quatre mille Français émigrèrent en Californie. (3)

La Colombie-Britannique reçut donc une partie des émigrés venus de France. Quelle était la valeur de ces nouveaux venus? En 1853 un journal de San Francisco, *Alta California*, publiait les commentaires suivants:

«Les Français formaient la population étrangère la plus remarquable et la plus importante, tant au point de vue du nombre qu'au point de vue des éléments qui la composaient.

Les ouvriers, de divers métiers, étaient nombreux mais il y avait aussi des capitalistes, des négociants, des médecins, des professeurs, des notaires, des architectes sans compter un certain nombre d'anciens fonctionnaires, des journalistes, des hommes de lettres, des proscrits politiques, etc. en fait, beaucoup d'éléments excellents parmi un mélange de déclassés». (4)

Il est difficile de connaître le nombre exact des Français qui sont venus en Colombie-Britannique mais ils étaient assez nombreux pour former un groupe ethnique à part. Les conditions de travail, plus intéressantes que celles de San Francisco, les encouragèrent à venir. Tous devaient payer pour l'obtention d'une licence mais il n'y

avait pas de taxe de mineurs étrangers à payer. Lorsque le bureau des mines a été établi les mineurs étrangers furent acceptés comme membres. Preuve tangible de l'absence de discrimination, le gouverneur Douglas avait engagé comme employé du gouvernement un mineur français connu sous le nom de «*Capitaine Travailot* » (O.J. Travailot). De temps en temps ce dernier envoyait des rapports au gouverneur. En juin 1858 il fut nommé Officier des Revenus pour le District de Fort Dallas. Il avait le pouvoir d'émettre des licences aux mineurs et d'en percevoir les droits. Avec le Corporal William Fisher, R.E. il fit l'arpentage et le cadastre de la ville de Hope. Fait intéressant à noter: plusieurs de ces rapports étaient faits en français et sur le papier à tête du Gouverneur. Travailot demeura citoyen de la Province jusqu'à sa mort.(5)

La preuve la plus évidente du nombre considérable de Français à Victoria fut le lancement d'un journal de langue française nommé *Le Courrier de la Nouvelle Calédonie*, le 11 septembre 1858. C'était le quatrième journal de Victoria.(6) Son propriétaire était Paul de Garro. Le rédacteur était W. Thorton et l'imprimeur, Frédérick Marriott, qui avait commencé plusieurs mois auparavant la publication de la *Vancouver Island Gazette*. *Le Courrier de la Nouvelle Calédonie* était un organe politique et littéraire, qui devait paraître trois fois par semaine. On possède seulement 9 numéros, publiés entre le 11 septembre et le 8 octobre 1858. Le manque de souscripteurs et d'annonces commerciales fut probablement la raison de sa courte carrière. De Garro demeura dans la Colonie jusqu'en 1861 et mourut victime d'une explosion qui détruisit le vapeur *Cariboo Fly* en dehors du port de Victoria.(7)

Tous les chercheurs d'or ne purent se rendre à la mine, certains retournèrent à San Francisco et d'autres s'établirent à Victoria.

Les Français tenaient à être distingués des Canadiens-français. Lors d'une poursuite judiciaire, le journal *Colonist* eut à préciser qu'un certain accusé n'était pas français mais un Canadien d'origine française. (8) Au

Canada, les Français étaient du pays, ce qui n'était pas le cas à San Francisco. (9)

Ces Français participèrent aux différentes fonctions municipales; par exemple, Auguste Francis Borde, fils d'une pionnière, Mme Antoinette Borde, fut le chef du corps des volontaires d'une brigade d'incendie. C'était un employé municipal, préposé à la perception de la taxe d'eau; il mourut à l'Hôpital St-Joseph de Victoria en 1919. (10)

Son frère Hyppolyte était cordonnier de son métier et participa aux organisations sportives de Victoria. C'était l'un des invités d'honneur lors du jubilé d'argent de la ville de Victoria en 1937. Il mourut à l'âge de 86 ans à l'Hôpital St-Joseph (11) le 29 septembre 1942. Il y a encore des descendants des Borde dans la région de Victoria.

Il n'y avait aucun conflit entre les groupes anglais et français. Dans une annonce rédigée en 1860 par Edward Mallandaine à propos de sa "*Select School*" on pouvait lire dans le *Colonist* du 17 mai 1860 la note suivante imprimée en français: «Messrs [sic] les Français sont invités à faire un cours d'Anglais le soir, et à envoyer leurs enfants chez M. Mallandaine.» De même on note dans le *Colonist* du 31 octobre 1864, 11 décembre 1865 et 29 octobre 1866 que monsieur B. Deff, ancien lieutenant de l'armée française sous Louis-Philippe, travaillait dans les mines et pendant la saison d'hiver donnait des cours en français, en espagnol et en anglais. Ses cours étaient très suivis. (12)

Le côté artistique n'était pas négligé. Les Français de la colonie voulaient conserver leur culture. En janvier 1861, ils organisaient leur propre chorale sous le nom de *La Société des Enfants de Paris* (13) Le groupe était sous la direction de M. George Sandrie, qui dirigeait aussi la Philharmonique. Le premier concert présenté exclusivement en français le 16 août 1861, fut placé sous le haut patronage du Gouverneur Douglas. Le groupe se composait de 30 à 40 membres; un deuxième concert fut donné en septembre 1861. Il semble que le chœur de chant ait été absorbé par le groupe anglais de la Philharmonique. Un incident subséquent souligne le fait qu'il n'y avait pas de rivalité entre Français et Anglais: à la fin de leur vie, les

Sandrie n'avaient plus les revenus nécessaires à leur subsistance; pour leur venir en aide, un bal avait été organisé au bénéfice de ce couple . (14)

On pourrait citer encore maints faits et gestes réalisés par les Français en cette période de la Colonie. Mais il faut aussi noter que de nombreux Canadiens français ont participé à la recherche de l'or et au développement de ce qui est aujourd'hui Victoria. Certains d'entre eux se sont établis sur des fermes plus au nord, dans la région de Saanichton où plusieurs de leurs descendants vivent encore. De nos jours tous ces Français et Canadiens français parlent anglais mais ils sont fiers de leurs origines et heureux de parler leur langue maternelle lorsque les circonstances le permettent.

Notes:

- (1) *B.C. Historical News*, Vol 13, No 4, Summer 1980
- (2) *B.C. Historical News*, Vol 18, No 1, 1984.
- (3) IRELAND, Willard E. , «*The French in British Columbia* »
- (4) LÉVY, op.cit., pp. 107,108.
- (5) IRELAND, Willard E. «*The French in British Columbia*» p. 71
- (6) *American News Paper 1821-1936*
A Union list of files by Winifred Gregory, in 1937
 - 1) *Daily Victoria Gazette* , June 25, 1858 to Nov. 24, 1859
 - 2) *British Colonist* , July 28,1858.
 - 3) *Weekly Victoria Gazette*, Aug. 13, 1858 - Nov. 26, 1859
 - 4) *Le Courrier de la Nouvelle Calédonie*, Sept. 11, 1858
- (7) *Victoria Colonist*, Aug. 3, 1861.
- (8) Ibid 31 janvier et Feb.2, 1861.
- (9) IRELAND, Willard E. , «*The French in British Columbia*» p. 75
- (10) *Colonist*, Sept.20, 1919.
- (11) *Colonist* Sept. 20, , 1942
- (12) IRELAND, Willard E. , «*The French in British Columbia*» p.75.
Colonist , Oct. 31, 1864; Dec.11, 1865 ,
29 octobre 1866.
- (13) *Colonist* , Jan. 29, 1861; July 22, 1861.
- (14) *Colonist* , May 10, 1870.

LES VOLTIGEURS DE VICTORIA

En mars 1850 le gouverneur Richard Blanshard arrivait au Fort Victoria. Un des problèmes auquel il dut faire face fut le manque d'un système de défense sur l'île Vancouver. Lors de sa visite aux différents postes déjà établis il put constater que la population blanche n'avait aucune sécurité. Il supplia les autorités d'envoyer deux compagnies pour assurer la protection de l'île. L'une d'elle serait stationnée à Victoria et l'autre à Fort Rupert. Une mine de charbon était exploitée par la Compagnie de la Baie d'Hudson à Fort Rupert.

On l'informa que trois déserteurs du *Norman Morrisson* avaient été tués par les Indiens; il fut impossible de découvrir les meutriers. Ce fait l'incita à exiger un corps de milice bien que le gouvernement anglais estimait n'être pas responsable de ceux qui s'exposaient aux coups des Indiens. Cependant James Douglas approuvait l'idée d'un tel corps mais il pensait que la Compagnie devrait en assumer les frais d'entretien.

En 1849, l'île de Vancouver avait été cédée à la Compagnie de la Baie d'Hudson; celle-ci pouvait donc disposer à son gré de tous les territoires de chasse. Douglas fit connaître au Gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, George Simpson, qu'il avait proposé une solution au gouverneur Blanshard. Il recommandait la formation d'un corps de miliciens ruraux et en reconnaissance de leur service un lot de 20 acres, situé sur le territoire de chasse de la Compagnie, serait donné à chacun lors de sa retraite. Il reconnaissait que des escarmouches étaient perpétrées par les Indiens occasionnellement et que personne ne pouvait prévenir ces gestes, d'où la justification de ce corps. Telle fut l'origine des Voltigeurs de Victoria.

Ce corps de police militaire avait été recruté en majorité parmi des Canadiens-français de sang mêlé qui avaient traversé le continent au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson. A leur retraite ils s'étaient établis dans

un village situé sur la rivière Colquitz près de l'entrée de Portage Inlet. Comme convenu en 1851, Douglas recommandait à l'arpenteur colonial en 1859 que des lots de 20 acres soient cédés à Nicholas Auger, J.B. Jolibois et John Lemon. (1)

On peut retracer les activités de ces policiers grâce aux rapports financiers que le Compagnie soumettait au gouverneur de la Colonie.

VOLTIGEURS CERNÉS PAR LES INDIENS.

Un jour ils durent rechercher les Indiens qui avaient tué plusieurs pièces de bétail appartenant à un colon. L'un des coupables fut capturé mais, en essayant de saisir le second réfugié dans le village principal des Songies, le chef des Voltigeurs et ses dix compagnons furent cernés par une bande d'Indiens. Ils réussirent à se dégager et à se replier en désordre tenant leurs ennemis à distance à la pointe de la baïonnette.

La milice perdit 2 mousquets et un bateau. Douglas envoya sans succès un autre groupe pour réclamer le bateau et les mousquets qu'ils avaient dérobés. Les Indiens acceptaient de remettre le butin à condition que l'accusé retenu soit libéré. C'est alors que Douglas utilisa avec succès un stratagème. Il fit ancrer le vaisseau le *Beaver* en face de leur village et le plaça en position de combat. Il y eut alors beaucoup de va-et-vient des femmes et des enfants du village. Les hommes restaient impassibles mais, après réflexion, un émissaire demanda que les représailles cessent et assura que mousquets et bateau seraient rendus. Le lendemain le chef des Songies ajouta même une compensation pour le bétail tué par sa tribu.

C'est alors qu'afin de prévenir d'autres escarmouches Douglas exigea qu'un navire de sa Majesté demeurât accosté à Victoria ou à Esquimalt. (2)

VARIA

- * Lors d'une expédition à Cowichan , on relève les noms suivants (3) : Basil (ou Baptiste) Bottineau, Timothy Blayan, George Bouché, Joseph Charbonneau, W. Hutson, Tapise Montigny, Louis Montret, James Newbird, François Satakarata et Pierre Versailles. Il y avait aussi un interprète nommé Thomas Quontany. La majorité des noms étaient français, ce qui porte à croire que la langue française était usuelle dans leurs activités.
- Douglas appréciait les services rendus par ce corps de miliciens; est-ce la raison de leur flamboyant uniforme? En tout cas celui-ci était composé d'une casquette avec gland, d'une chemise blanche, d'un manteau bleu à l'allure militaire, de pantalons en peau de daim et de bas en laine peignée. Un ceinturon rouge complétait l'ensemble . Il y était attaché un cornet à poudre et un fusil; certes ce brillant uniforme ne leur facilitait pas le camouflage! Il était fourni par le gouvernement. Les Voltigeurs recevaient un salaire de \$1.00 par jour. Vers 1856 ils devinrent des policiers à cheval et ce moyen de locomotion leur permit d'agrandir la portée de leurs patrouilles.
- De décembre 1857 à mars 1858 on relève les noms suivants dans les dossiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson: le lieutenant Henry McNeil, le sergent Basil Bottineau et les soldats Louis Maurice, L. Lavoie, Léon Morel, D. Bouché, Tom Keavé, Balan, Tamaree, Pakee. (4) Ils furent des derniers à servir dans le corps des Voltigeurs . En effet ce corps de policier, si cher au coeur de Douglas et qu'il avait formé pour assurer la protection des blancs au début de la colonie, dut être remplacé lors de la ruée vers l'or. Il devint alors nécessaire de créer une force policière régulière afin d'assurer l'ordre au sein de cette population blanche centuplée en nombre et en méfaits, bien que cette même

augmentation a urait pu être une barrière contre les raids
et incursions éclairs des Indiens.

- (1) McKELVIE, B.A. & IRELAND, Williard E. *The Victoria Voltigeurs*, Vol XX HBHQ p.221.
- (2) McKELVIE, B.A.. & IRELAND, Williard E. ont rapporté en détails plusieurs exploits des Voltigeurs dans le H.B.H.Q. en 1956, Vol XX .
- (3) Idem, , p. 229.
- (4) Idem, p. 239.

LE COURRIER DE LA NOUVELLE-CALEDONIE

Ce journal, fondé en 1858 par le comte Paul de Garro, fut le premier de langue française à Victoria. Il se voulait être un journal politique et littéraire et désirait servir les populations françaises dans les possessions anglaises.

Les aspirations du propriétaire-fondateur étaient ambitieuses. Il voulait répandre ce journal dans les pays miniers et le diffuser jusqu'à San Francisco et même en France.

Dans le premier numéro il situait son journal en ces termes:

«Organe des populations Françaises et Canadiennes, le Courrier de la Nouvelle-Calédonie suivra une ligne indépendante, aucune considération ne le fera dévier de sa marche aussi longtemps que nous aurons l'honneur de tenir la plume; mais cette indépendance nous fera précisément un devoir de rendre justice à qui de droit et l'on nous trouvera toujours dans les rangs des défenseurs de la loi et des grands principes de liberté et de justice légués par la Constitution de la Grande-Bretagne à ses glorieux enfants et à tous ceux qui vivent sous son égide.

Les mines, le commerce, l'agriculture, voire même la littérature, trouveront, autant que le format du journal et l'étendue de ses forces le permettront, une large place dans les colonnes du Courrier de la Nouvelle-Calédonie.»

Ce journal fut publié les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, il comprenait une édition hebdomadaire pour les mines dont le premier numéro parut le 11 septembre 1858.

Ce journal se disait catholique et aurait été imprimé sur une presse importée de France qui appartenait à Mgr Modeste Demers.

Il publiait quantité d'annonces et rapportait les débats de la Chambre des Communes. On pouvait lire une

description de la comète de 1858 dans le numéro du 8 octobre.

Les activités sociales y étaient aussi commentées.

Malheureusement ce journal ne sut rencontrer les faveurs de la population française. En tout deux éditions hebdomadaires et neuf numéros de l'autre édition furent publiés. Le journal eut donc une courte vie, comme devait l'être celle de son fondateur.

• Le comte Paul de Garro, né en France, était un exilé politique qui se dirigea d'abord vers la Californie avant d'aborder à Victoria. Son journal ayant été un échec, cet homme mélancolique devint garçon de restaurant. Il détestait se faire appeler 'garçon' et peu de clients aimaient ses manières désagréables inadaptées à une telle fonction.

Ayant l'esprit combattif, il caressait le désir de retourner un jour en France pour combattre Louis Napoléon! Est-ce le motif qui le poussa à tenter sa chance vers les mines? Quoiqu'il en soit il s'embarqua un jour sur le vapeur le *Cariboo* accompagné de son chien fidèle; David Higgins, son seul ami, l'accompagna au navire.

A peine en marche les chaudières du vapeur *Cariboo* firent explosion. La population de Victoria fut promptement éveillée et se porta au secours des naufragés. Le journaliste David Higgins fut le premier à s'enquérir du garçon de restaurant. Dans l'explosion Paul de Garro avait été projeté hors du navire dans la mer où son corps fut ensuite retrouvé. Son chien projeté aussi à l'extérieur n'avait pas été blessé; il retourna à la cabine de son maître d'où il ne laissait approcher personne. Finalement ramené à terre, il continua à chercher les traces de son maître inlassablement. Il disparut lui aussi mais, contrairement à son maître, il survécut longtemps par la légende. D'aucuns auraient encore vu pendant des années un fantomatique chien noir hurlant sur le front de mer à la quête d'un maître qu'il ne pouvait oublier.

Ainsi se termina l'aventure d'un comte dont les vastes aspirations ne furent pas couronnées de succès.

MONSEIGNEUR MODESTE DEMERS

Missionnaire de la Colombie
premier Évêque de la l'île de Vancouver

Le 18 mars 1977, Mgr Remi J. De Roo, le 14^e évêque de Victoria, dédiait un monument à la mémoire de Mgr Modeste Demers, le premier évêque de l'île de Vancouver. Ce monolithe de granit supportant une plaque de bronze, érigé par la Commission des Lieux et Monuments historiques du Canada, se trouve tout près de la chapelle de l'Académie Sainte-Anne. Construite en 1858, la première église-cathédrale du diocèse, don de Mgr Demers devenait en 1886, la chapelle du couvent des Soeurs de Sainte-Anne. La plaque porte un texte rédigé dans les deux langues officielles. Voici le texte français:

« Modeste Demers
1809-1871

Né près de Lévis, Modeste Demers fréquenta le séminaire de Québec où il fut ordonné prêtre en 1836. Missionnaire en Orégon en 1838, il étendit bientôt son apostolat jusqu'en Colombie-Britannique, où il fut le premier missionnaire chrétien. En 1847, il devint évêque du nouveau diocèse de l'île de Vancouver qui englobait alors la Nouvelle-Calédonie et l'archipel de la Reine Charlotte. Mgr Demers fut témoin de la transformation du territoire de son diocèse en une colonie établie. A sa mort, le pays où il avait oeuvré pendant trente ans était devenu la sixième province canadienne». (1)

Parmi les allocutions prononcées lors de cette cérémonie par les personnalités présentes, celle de Soeur Eileen Kelly, la supérieure provinciale des Soeurs de Sainte-Anne, suscite un intérêt tout particulier: «*Passant en revue, dit-elle, la vie et l'oeuvre de Monseigneur Demers il n'est pas possible de négliger la dette de reconnaissance due au*

Québec. Nous sommes redevables au Québec pour la venue de nos premiers missionnaires qui, laissant derrière eux une vie relativement aisée au village, se lancent dans l'aventure, celle d'apporter l'Évangile dans ces contrées sauvages de la Colombie». (1)

Deux domaines dominant l'apport des missionnaires, religieux et religieuses au diocèse: la foi et la langue française. L'héritage visible et identifiable de la francophonie de Mgr Demers et de ces missionnaires fera le sujet de cette étude, à la lumière de l'évolution sociale et linguistique qui se produit depuis l'arrivée de Mgr Demers en 1851 jusqu'en 1871, date à laquelle la Colombie-Britannique adhère à la Confédération

Québec - l'éducation au XIX^e siècle

Pour comprendre l'héritage laissé par Mgr Demers, il importe d'étudier sa formation dans le milieu et le moment. On ne peut pas plus détacher l'homme de son œuvre que le dégager de l'influence formative de son milieu et son temps.

La formation de Modeste Demers subit l'influence d'une société qui subordonne la vie économique et sociale à la vie religieuse. L'Église joue un rôle prépondérant dans l'organisation de la vie sociale des villages. Le curé devient le grand conseiller de tout et le professeur de tous tandis que l'église paroissiale demeure le centre des activités sociales et la source principale des nouvelles censurées ou de l'information éditée venue de l'extérieur.

Une société s'est formée, assez homogène. Partant d'une population d'environ 55,000 âmes en 1759, l'accroissement dépendra presque entièrement du taux de la natalité. (2)

Après l'exode des gouvernants l'instruction souffre de pénurie d'instituteurs. Ces derniers sont choisis souvent plus pour leur bonnes mœurs et la pratique de la religion plutôt que pour leur compétence pédagogique. Par dévouement ces apôtres bénévoles du savoir, notaires de campagne, clercs ou bedeaux ajoutent à leurs fonctions celle de

maître d'école. Le désarroi de la défaite, la pénurie d'écoles, de maîtres, de livres, la détresse des *habitants*, tout semble favoriser l'intention du Gouvernement britannique. Le Conseil de Québec de 1789 recommande l'élaboration d'un système scolaire où l'enseignement religieux est totalement banni.

La rigueur avec laquelle le Gouvernement provisoire, lisons militaire, encourage la construction d'écoles protestantes jette la consternation dans la colonie. Une à une les quelques institutions scolaires se voient forcées de fermer leurs portes. L'enseignement se sclérose, des générations d'enfants grandissent sans instruction scolaire. Le nombre des illettrés va croissant. Lorsqu'en 1789 Mgr Hubert, l'évêque de Québec, écrivait que «sur un calcul de proportions, on trouverait facilement dans chaque paroisse 24 à 30 personnes capables d'écrire; 35 ans plus tard, en 1824, l'abbé Antoine Parent, supérieur du Séminaire de Québec, affirmait qu'il y a malheureusement plusieurs paroisses où l'on découvrirait à peine 5 ou 6 personnes capables d'exprimer leur pensée par écrit et de faire les règles plus communes de l'arithmétique». (3) Qui tient l'école tient l'âme d'un peuple. La lutte pour la liberté de l'enseignement et pour l'école confessionnelle est engagée. Elle durera au-delà d'un siècle. Elle mettra aux prises l'Institut Royal pour l'Avancement des Sciences et les catholiques guidés par le clergé. Problème à résoudre: comment donner à ces jeunes un enseignement qualifié alors que depuis 3/4 de siècle, la population a été privée de la plus élémentaire instruction? Ce qu'on peut appeler la guerre des écoles au Bas-Canada se poursuivra jusqu'aux deux trêves de la *Loi des Écoles de Fabrique* (1824) et de la *Loi des Écoles confessionnelles* (1846). Privés des moyens législatifs par la *Loi du Test* les *habitants* prennent nettement une attitude défensive. Ils se resserrent sur les trois valeurs qu'ils considèrent irrévocables, leur foi, leur langue, leurs droits.(3) C'est dans cette atmosphère tendue, cette impasse intellectuelle et sociale que Modeste Demers verra le jour en 1809 et grandira . . . en sagesse.

Les familles Demers

Les familles Demers, originaires de Dieppe en Normandie, étaient établies sur la rive sud du Saint-Laurent depuis le XVII^e siècle, familles de cultivateurs, nombreuses et bien considérées autant que religieuses. Imbues d'une foi forte et active, elles devaient donner au XIX^e siècle huit de leurs fils à l'Église dont quatre nés à Saint-Nicolas-de-Lévis. (4)

Les années formatives

L'éducation de Modeste Demers suit la norme de l'époque, assez rudimentaire d'ailleurs: au sein de la famille, avec quelques maîtres ambulants et au contact du curé de la paroisse. C'est au milieu de cette famille nombreuse, foncièrement catholique que, influencé peut-être par ses «*cousins* » prêtres, Modeste sentira poindre sa vocation religieuse.

Au Québec, à cette époque, l'instruction religieuse présentait aux jeunes la vocation religieuse comme étant la voie la plus prestigieuse et l'ultime mode de salut. La suivre n'était pas facile; la Providence devait placer de redoutables obstacles sur leur chemin parce que la plus riche récompense était destinée à ceux qui oseraient et souffriraient le plus. Parmi ceux qui s'élançaient et mettaient leur âme à l'épreuve, certains dédaignaient les plus prudents et les plus réfléchis qui n'avaient opté que pour une vocation moins élevée; ceux-ci ne résistaient pas à l'épreuve du séminaire. Pour ceux dont la vocation solide et réelle en triomphait, les missions de l'Ouest présentaient un idéal d'abnégation et de mérites. De plus, elles procuraient tant un moyen de se soustraire aux tentations mondaines qu'une soupape de sécurité contre la pression intérieure d'une ferveur religieuse parfois intensive

Bien que la terre eût besoin de tous les bras, Michel, son père, permit à Modeste de demander son admission au Petit Séminaire de Québec. Recommandé par son curé, il

est admis par le Supérieur Jérôme Demers en 1825, à l'âge de 15 ans. Après 7 années d'étude couronnées de succès, il est à même de rentrer au Grand Séminaire pour y poursuivre ses études de théologie.

Après avoir reçu le sacrement de l'Ordre le 7 février 1836 des mains de Mgr Signay dans la cathédrale de Québec, il est nommé vicaire à Trois-Rivières en 1836 puis vicaire à Trois Pistoles (1837-38) où il demeura à peine 14 mois.(4)

De caractère bon et doux, sans faiblesse et d'une fermeté naturelle, animé d'une réelle ferveur missionnaire, il avait sollicité d'être envoyé aux Missions de l'Ouest. Mgr Signay avait accepté, en 1837, *son sacrifice pour la Mission de la Colombie.* (5)

L'abbé Demers reçut cette directive avec joie et enthousiasme. Après une courte visite chez ses parents à Saint-Nicolas, le 27 avril 1837, il rejoint la brigade de la Baie d'Hudson à Lachine. Le Gouverneur Simpson avait autorisé un missionnaire à se joindre à la brigade qui se rendait à la Rivière Rouge, première étape en direction de la Colombie.

La mission de la Rivière Rouge

La flotille mouilla ses 30 canots à Lachine le 27 avril 1838 où les voyageurs frappèrent l'onde du premier coup d'aviron d'un rude voyage qu'ils connaissaient bien. Après de nombreuses péripéties, qui feraient à elles seules la matière d'un volume, ils arrivent à Saint-Boniface de la Rivière Rouge le 30 juin 1838, ayant couvert une distance de près de 2 000 milles en 55 jours après 145 portages. Sans tarder, ses obéissances faites, *se jetant aux pieds de Mgr de Juliopolis* (6) (Mgr Provencher) l'abbé Modeste se met à l'oeuvre avec tout le zèle d'un néophyte. Durant l'hiver, attendant l'arrivée de l'abbé François-Norbert Blanchet, le chef de la Mission de la Colombie, il étudie les moeurs et coutumes des Canadiens, Métis, Indiens et employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il apprend et retient beaucoup histoire, géographie, valeur, attitudes,

organisation interne des tribus et les relations entre elles. Bientôt il se découvre une facilité certaine pour comprendre les langues indiennes ainsi que le chinook, la langue franque de l'Ouest; ce talent devait lui être d'une grande utilité tout au cours de cette odyssée missionnaire dans laquelle il s'engage. L'endroit était bien choisi pour ses premiers contacts car, à cette époque, la traite des fourrures et l'expansion missionnaire dans l'Ouest rayonnent depuis le fort Douglas de la Compagnie de la Baie d'Hudson, situé au confluent de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine. On constate, que même sous le régime britannique et le système quasi-féodal de la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'implantation de la foi et de la langue vont de pair.

Missionnaire de la Colombie

L'abbé François Norbert Blanchet, nommé Vicaire Général de Mgr Signay pour la Mission de la Colombie, arrive à la Rivière Rouge le 6 juin 1838. Il écrit, le 29 juin, à Mgr Signay: « *Mgr de Juliopolis, (Mgr Provencher) m'a donné pour compagnon à la Mission de la Colombie monsieur Modeste Demers dont la piété est éminente; son caractère est bon et doux, sa bonne volonté est telle qu'il eût été le plus chagrin des hommes s'il eût été mis de côté.* » (6) L'abbé Blanchet possédait déjà une certaine expérience des missions; Mgr Plessis l'avait envoyé aux missions du Nouveau-Brunswick et des établissements en Acadie.

La grande aventure de la mission de la Colombie est lancée le 10 juillet 1838: départ de Saint-Boniface avec la flottille de John Tod, un officier de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Après presque 3 mois de trajet par eau et par terre, ils franchissent les Montagnes Rocheuses par la passe Athabasca et touchent la rivière de la Colombie à Boat Encampment. Cet endroit sur le *Big Bend* de la Colombie est maintenant englouti sous les eaux du barrage hydro-électrique de Mica Dam.

— C'est là à *Big Bend* de la Colombie que débute le ministère de l'abbé Modeste. Là il offre le premier sacrifice de la Messe le 13 octobre 1838, première scène du drame

Modeste Demers, Missionnaire de la Colombie. Dans une lettre au Secrétaire de La Propagation de la Foi à Lyon, Mgr Provencher écrit à ce sujet: «Ce fut une grande joie pour nos ouvriers évangéliques lorsqu'ils mirent enfin le pied sur le sol que la Providence leur donnait à défricher. Aussitôt ils célébrèrent le Saint-Sacrifice, comme pour prendre possession au nom du Seigneur, et aussi pour le prier de leur continuer sa protection; car le plus périlleux du voyage restait à faire». (7)

Retardés par un triste naufrage, où douze passagers périrent, ils n'arrivent au terme de leur voyage, Fort Vancouver, que le 24 novembre 1838, après 4 mois et 14 jours de trajet. En l'absence du Dr John McLoughlin son assistant, James Douglas leur fait honneur d'une réception officielle. C'est le début d'une amitié entre l'abbé Demers et James Douglas qui durera 33 ans. Ils se retrouveront à Victoria 14 ans plus tard.

L'établissement des missions de la Colombie.

Depuis sa fondation en 1670, la Compagnie de la Baie d'Hudson poursuivait une politique quasi-féodale sur son immense territoire qui s'étendait sur 40% du pays canadien d'aujourd'hui. Seule la traite des fourrures l'intéressait. Elle n'avait pas la moindre intention de mettre en danger son monopole en encourageant des établissements de colons qui réduiraient l'aire de sa chasse gardée. Pendant 142 ans la Compagnie de la Baie d'Hudson avait refusé d'admettre sur son immense fief quiconque n'appartenait pas à son personnel. (8)

Par contre, la politique personnelle plus humaine du «*chief factor*»; le Dr John McLoughlin (originaire de Rivière du Loup au Bas Canada) s'éloignait progressivement de celle de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Son regard tourné vers l'avenir, il encourageait les Canadiens et les Métis, une fois leur engagement terminé, à s'établir dans la vallée de la Willamette et de la Cowlitz, à conserver leur langue et, pour préserver leur foi, à demander aux évêques de leur envoyer un missionnaire.

Alors que, d'un côté, il défendait impitoyablement le monopole de sa Compagnie, de l'autre il protégeait et aidait les missionnaires. Praticant de l'Église Anglicane, il se convertit et, en 1842, Mgr F.-N. Blanchet le reçut dans la religion catholique. Il y demeura fidèle. Ses cendres et celles de son épouse reposent dans une crypte sous l'église St. John à Oregon City.

La rencontre fortuite de Modeste Demers et James Douglas établit les bases d'une relation de confiance et d'amitié qui continuera toute leur vie. Leurs carrières, l'une politique, l'autre religieuse, les placèrent parfois en opposition mais leur respect mutuel les unit dans un but commun, l'ordre, la paix ainsi que le bien-être matériel et spirituel des populations de la Colombie-Britannique dont ils eurent la charge.

C'est ainsi dans ce milieu mi-rigide, mi-tolérant que l'abbé Blanchet et l'abbé Modeste Demers se lancent dans leur tâche. Après tant d'années d'attente on s'imagine l'accueil que les Canadiens font aux missionnaires.

Cependant, malgré la chaleur de l'accueil et le dévouement des missionnaires, les conversions languissent. Les vieilles habitudes sont difficiles à changer. « *La conduite des Canadiens de la Colombie est loin d'être édifiante, écrivait Modeste Demers, et cela contribue plus qu'un peu au retard de la conversion des sauvages auxquels ils devraient servir de modèle* ». (6)

Grâce à la facilité pour les langues qu'il s'était découverte, l'abbé Demers en moins d'un an discourait déjà en chinook et en dialectes locaux assez bien pour prêcher l'Évangile, traduire des prières et composer des cantiques. Plus tard suivront un dictionnaire chinook, un livre de prière, un manuel de cantiques, compléments de l'échelle du Salut inventé par l'abbé Blanchet. Une connaissance fonctionnelle de sept langues indiennes lui fut acquise rapidement au cours de ses voyages. L'anglais, qu'il parlait convenablement, facilitait ses rapports avec les officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui exerçaient le pouvoir économique et politique en Colombie. En effet, seules la bonne volonté et la protection des officiers de la Compagnie

de la Baie d'Hudson permettaient aux missionnaires d'établir leurs missions sur le territoire de la Compagnie.

Durant les 6 années suivant son arrivée au Fort Victoria, les travaux missionnaires de Modeste Demers se décrivent comme un journal de voyage. Les distances sont moindres mais non les dangers. A travers ces immenses régions, nos deux missionnaires se dépensent sans mesure ni réserve. Et pourtant les résultats se font attendre. Lentement les missionnaires viennent à comprendre que l'évangélisation des «sauvages» requiert beaucoup de temps. Seul un acte de foi en dernier ressort permet d'affermir la conviction qu'ils sont bien l'instrument choisi par la Providence pour apporter à ces mêmes sauvages la grâce du salut.

C'est ainsi que des missions s'établissent néanmoins à Willamette, Cowlitz, Fort Colville, Oregon City, Fort Nesqually. L'abbé Demers, inébranlablement confiant en la Providence, entreprend pour le salut des âmes ce que d'autres n'entreprennent que pour la traite des fourrures. Il se joint à un convoi de ravitaillement qui part pour les confins de la Nouvelle-Calédonie, les régions des tribus Kootenay, Okanagan, Shushwap, Dene, Carrier. Il est le premier missionnaire à pousser à travers cette région que les traiteurs appellent *La Sibérie de l'Amérique*. (10)

Son itinéraire, véritable odyssée de privations et de fatigues qui l'amène jusqu'au Fort Saint-James, est une cause de découragement. «*Ces sauvages, écrivait-il, ne connaissent aucune morale, la dépravité qui existe rend leur conversion des plus difficiles*»... (10) Cependant, avant son départ, il avait tout de même baptisé 28 enfants. Ce premier voyage de mission devait être son dernier aux confins de la Nouvelle-Calédonie.

Le Saint-Siège avait, le 1er décembre 1843, érigé le Vicariat Apostolique de la Colombie et l'abbé François-Norbert Blanchet, nommé évêque de Drasa (IPI), en devenait le premier titulaire. Le 1er mars 1844, il nomma Modeste Demers curé d'Oregon City, agglomération de quelque 40 maisons, paroisse sans nom et sans église. Le curé Demers entreprenant la construction de sa première

église dut se découvrir par la force des circonstances des talents d'architecte, d'arpenteur, de menuisier, de maçon, de forgeron, d'imprimeur, d'éditeur, d'horloger et de relieur.

La première église-cathédrale de l'archidiocèse d'Orégon, terminée en 1845 fut dédiée à Saint Jean-Apôtre et Evangéliste, le 8 février 1846. (17)

L'année 1846 marque la fin d'une époque. Du côté politique, par le traité d'Orégon, signé le 15 juin 1846, l'Angleterre et les États-Unis règlent leurs différends et acceptent que la frontière entre leurs territoires soit désormais fixée le long du 49^e parallèle.

Du côté religieux, par trois bulles papales datées du 24 juillet 1846, le Saint-Siège érige le Vicariat Apostolique en Province Ecclésiastique d'Oregon City et crée 8 diocèses suffragants. *«Les diocèses d'Oregon City et de Nisqually ont été confiés au fondateur de la Mission, Mgr François Norbert Blanchet qui a reçu le titre d'archevêque et de métropolitain de tout l'Orégon. Ceux de Walla-Walla, de Fort Hall et de Colville mis sous les soins de Mgr Auguste-Magloire Blanchet, frère du précédent, ci-devant chanoine de Montréal; enfin les diocèses de l'île de Vancouver, de l'Archipel de la Reine Charlotte et de la Nouvelle-Calédonie avec toutes les possessions anglaises et russes jusqu'à la Mer Glaciale vont échoir en partage à Mgr Modeste Demers, qui a contribué avec le nouvel archevêque à la fondation de la Mission de l'Orégon».* (12)

Dans un mémoire adressé à la S. Congrégation de la Propagande à Lyon, Mgr Blanchet dresse le bilan des résultats de la Mission de la Colombie au moment où elle devient Province ecclésiastique. *«Aujourd'hui, après six ans d'efforts si disproportionnés avec les besoins, six mille païens se sont convertis, quatorze chapelles et autant de missions se sont fondées, mille Canadiens ont été tirés des périls imminents que leur foi courait, les projets pervers ont été combattus, et même à peu près anéantis en certains lieux. Nous avons de plus deux établissements d'éducation dont l'avenir est plein d'espérance. Tels sont les résultats obtenus, malgré le défaut de ressources qui nous rend*

encore si faibles aujourd'hui». (12) Une page d'histoire se tourne, Mgr Modeste Demers franchit son «Rubicon».

Evêque de l'île de Vancouver

Promu à l'épiscopat par S.S. Pie IX le 18 juillet 1846, Mgr Demers n'apprend la nouvelle que 10 mois plus tard. Sa première réaction: un sincère souci pour ses missions de la Nouvelle-Calédonie. Au sujet de son diocèse, laissons-le s'exprimer lui-même. Il écrivait à un prêtre de l'Archevêché: *«Combien fut amère la peine que je ressentis au fond de mon âme, quand au mois de mai 1847, une lettre de Mgr l'archevêque d'Oregon-City, alors voyageant en Europe pour l'avantage de ses immenses missions de la Colombie, m'annonça qu'il avait plu à Sa sainteté Pie IX, de me nommer au nouvel évêché de l'Isle de Vancouver, en me chargeant en même temps de deux autres nouveaux diocèses, celui de la Princesse-Charlotte et celui de la Nouvelle-Calédonie . . . Quels sont les moyens que la Providence a mis en mes mains pour élever de si vastes édifices au milieu de ces pays déserts et sauvages? La pauvreté, le dénûment, et sans doute la protection divine. C'est ainsi que Dieu montre sa puissance et se plaît à confondre l'orgueil humain. Mais nous, pauvres instruments, ne devons-nous pas trembler de donner à ses oeuvres étonnantes le concours de notre faiblesse? Devais-je accepter ou refuser le fardeau si lourd de l'épiscopat? Effrayante question que je n'osais résoudre . . . Je dus, cependant, imposer silence aux trop vives réclamations de la nature, attendre avec patience le retour de Mgr l'Archevêque encore voyageant en Europe et puis, enfin écrasé sous le poids de mille soucis dévorants, offrir sur l'autel de la sainte obéissance le dévouement de tout mon coeur à la sainte Église de Jésus-Christ, le repos de ma vie et tout mon être, pour le salut des âmes».*

«Je choisis donc pour le jour de mon sacre la fête de saint André apôtre, le 30 novembre. . . Mgr l'Archevêque fut le consécrateur. Une grande foule prenait part à ce spectacle touchant. Sans parler des enfants du pays pour qui

cette cérémonie si grande avait le charme de la nouveauté, un bon nombre de canadiens y assistaient avec émotion, priaient le ciel de bénir leur pays d'adoption comme il bénit leur pays natal.

Me voici donc chargé de plus de trente mille sauvages plongés pour la plupart dans les ténèbres de l'infidélité, et je n'ai pour co-opérateurs que deux prêtres qui ont commencé un petit établissement dans la Nouvelle-Calédonie, à la tête du grand lac Okanagan, d'où ils partent pour parcourir ce vaste territoire que j'eus le bonheur de visiter le premier en 1844, et où je compte environ deux mille chrétiens» ... «Il me faut quitter pour toujours mes premières brebis de la Colombie et de la Nouvelle-Calédonie, perdre le souvenir de plusieurs langues que j'avais apprises avec tant de peine, et poser la première pierre d'un édifice nouveau qui n'attend que des bras vigoureux pour s'élever majestueusement au milieu des flots de l'immense océan. Mais c'est bien ici que je puis dire: messis multa, operarii pauci. Les ouvriers manquent, les moyens matériels manquent: daigne le Seigneur y pourvoir!» (11)

*
Devant les besoins pressants de son état d'évêque, sans ressources et sans prêtres, il conçoit l'idée d'entreprendre un long et pénible voyage à travers le Canada et l'Europe. Durant les quatre années suivantes, il parcourt la France, la Belgique, la Hollande, l'Italie. Dans les collèges, les séminaires, à la chaire des grandes cathédrales, des églises de campagne, partout où l'occasion se présente, il prêche la Propagation de la Foi et les besoins des missions. Il fait appel à la générosité de ses auditeurs et il est bien reçu. A Paris, la Société de la Propagation de la Foi lui fait cadeau d'une presse d'imprimerie. Il la fait transporter jusqu'à Victoria. C'est la première presse de la Colonie. Elle est maintenant exposée au musée Provincial de Victoria. (13) A Paris, il ordonne les deux premiers prêtres pour son diocèse: l'abbé Pierre Lannier et l'abbé Louis Lootens qui devait devenir Vicaire apostolique de l'Idaho. A Rome en octobre 1850, Sa sainteté Pie IX le reçoit en

audience avant qu'il s'embarque pour l'Amérique au printemps de 1851.

Évêque, le terme évoque une société chrétienne organisée, des prêtres, des fidèles, un système d'instruction. Mais pour ce pionnier de Victoria, la réalité est tout autre. Mgr Demers n'a aucun prêtre; quant à ses fidèles, ce sont des Indiens à peine «dé-paganisés», blancs opportunistes, prospecteurs, aventuriers de multiples nationalités. Victoria, nom royal qu'on vient de donner au Fort Camosun, est un poste de traite établi quelques années auparavant pour remplacer le Fort Vancouver, maintenant aux États-Unis. *«L'Isle de Vancouver, écrit-il, qui doit être le lieu de ma résidence, a cent lieues de longueur et sa plus grande largeur n'en excède pas quarante. Cette isle offre le port le plus sûr de tout l'océan Pacifique depuis la baie de Francisco dans la Californie . . . La population se compose de dix mille sauvages tous infidèles, excepté quelques centaines d'enfants qui furent baptisés en 1843 par M. Bolduc, le seul missionnaire qui ait encore visité ce pays. Voici donc le vaste champ que la Providence confie à mes soins actifs».*

(11) Son secours ne peut venir que de la Providence.

Sous le poids de ses multiples responsabilités, sans ressources, fléchit-il? . . . se souvient-il avec une certaine nostalgie lui aussi de son pays natal? . . . de la langue qu'il emploie avec clarté pour exprimer ses sentiments et qui plus il s'éloigne moins le servira? Mais sa force, il la tient de sa faiblesse; sa foi le soutient, il a offert son sacrifice à l'autel de l'obéissance à son Dieu. *«Puis-je dit-il au moins embrasser avec joie et souffrir avec patience les croix, les peines et les tribulations qu'il lui plaira de m'envoyer».* (11) L'avenir comblera ses pressentissements.

Les Premières années à Victoria

* Monseigneur Demers prend possession de son diocèse le 29 août 1852. Parti de Fort Vancouver en canot, il s'arrête à Seattle, un village de moins de 10 mois d'existence, pour y célébrer la première messe.

A Victoria, débarquant de son canot il reçoit l'hospitalité dans ce qu'il décrit « *la mud-house* » du Père Lempfrit. (14)

L'installation de Mgr Demers au siège épiscopal eut lieu le dimanche suivant dans une petite maison située coin des rues Courtney et Gouvernement, en présence du clergé, 3 prêtres, un sous-diacre et quelque 40 spectateurs et fidèles. « *La raison* écrivait-il *pour laquelle mon installation n'a pas eu lieu dans la cathédrale, c'est que le bois pour sa construction est encore sur pied dans la forêt.* » (1)

Les Missions

Ayant pris connaissance des besoins pressants de son diocèse, notre évêque se met à l'oeuvre. Son programme privilégié: maintenir les missions commencées et en fonder d'autres. C'est une question d'urgence, non seulement pour le salut des âmes mais aussi pour devancer les missionnaires protestants qui eux jouissent du soutien officiel de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Des missions suivent rapidement: chez les Cowichans, une grande tribu qui habite depuis le lac Cowichan jusqu'à l'embouchure de la rivière Cowichan à Cowichan Bay. Ils comprennent les Cowichan proprement dits, les Somenos, les Quamichan, les Comiakén, les Clemclemaluts, les Koksilah, les Kenipsen et les Kilpalus. Plus près du Fort, missions aux Songhees, aux Klallams et aux Sookes.

Il est remarquable que par suite de ces missions James Douglas pût conclure avec ces tribus plusieurs traités de paix et de développement. Toutefois pour des raisons de sécurité, James Douglas tempérait la précipitation des missionnaires catholiques qui s'exposaient sans précaution suffisante à ces *barbares sauvages*.

Quant à lui, malgré les sautes d'humeur soudaines et imprévisibles des Indiens, Mgr Demers se sentait à l'aise chez eux et il multipliait ses visites. Ils lui rendaient bien la réciprocité au point que ses visites prenaient souvent l'allure d'une procession triomphale. Les groupes se surpassaient

dans leurs démonstrations de piété et de ferveur. Chez les Cowichan à Duncan, habitant la réserve de Tzouhalem, on trouve encore de nos jours plusieurs familles qui ont adopté le patronyme de Modeste.

Recrutement des Religieuses.

En 1853 il fit construire une première maison rue Humbolt. Aussi humble qu'elle fut, elle devait servir d'église et de presbytère jusqu'à la construction de la première cathédrale. Voici que *«maintenant je suis curé du village, je chante la messe dimanches et fêtes et prêche avec cela de temps en temps et quand aux ressources, vous savez que je ne les tiens pas dans ma main»*. (11)

C'est ainsi que lorsqu'un établissement semblait en bonne voie et qu'un autre besoin pressait, il lui fallait partir puiser aux seules sources alors disponibles, le Québec et l'Europe. On peut dire que les six premières années de son épiscopat furent des années *embryonnaires*; elle préparait l'éclosion de 1858.

La population augmentait et un impératif se faisait jour, une école. *«Qui tient l'école tient l'âme d'un peuple»*, il s'en souvient. Une école catholique avec un personnel qualifié ... il s'informe, il sonde, il cherche, il prie. L'aide vient de Mgr Bourget à Montréal qui lui conseille de s'adresser aux Filles de Saint-Anne. Mgr Bourget veillait attentivement à la croissance de cette jeune communauté. Il avait guidé leur fondatrice et même formulé leurs règles 8 ans auparavant. Le 2 octobre 1857, il écrit à son collègue de Victoria: *«Je me suis adressé aux Filles de Saint-Anne établies à Saint-Jacques de l'Achigan et qui donnent beaucoup de consolations par leur ferveur et leur dévouement. Elles accepteraient la Mission de Vancouver de bon coeur et je pense qu'elles y feraient bien»*. (3) Le 19 octobre Mgr Demers présente à la communauté *La cause de ces pauvres enfants des bois* ... En réponse, 38 soeurs professes, tout l'effectif, novices, et même des élèves sollicitent le privilège de rallier la mission de l'île de Vancouver.

Face à cette bonne volonté, les directrices doivent faire un choix. Partiront pour leur première mission 4 soeurs professes et une auxiliaire. L'odyssée de ces religieuses jusqu'à Victoria est relatée dans ce livre au chapitre des *Soeurs de Sainte-Anne*. On se bornera à rappeler ici que dès leur arrivée à Victoria, Mgr Demers conduisit les religieuses à leur demeure. Il venait d'acheter à Léon Morel, au prix de \$500.00, une maison mesurant 30 pieds sur 25, construite *poteaux sur sole* sans lambris, avec plancher de terre battue. (19) Malpropre et infestée de vermine laissée par les Métis, son ameublement consiste en un poêle rouillé, une table en bois brut et une chaise boîteuse. Les religieuses couchent par terre les premiers mois. Dès le premier jour Soeur Marie-Luména assise sur le poêle donne une première leçon de catéchisme aux femmes et aux enfants que la curiosité a attirés au couvent. (3)

Au début des classes, onze petites métisses sont confiées aux religieuses. L'école est lancée.

Le personnel religieux du diocèse comprend désormais une communauté de religieuses enseignantes donnant également des soins à domicile, ainsi que deux prêtres et deux frères.

Eglise-Cathédrale

Monseigneur Demers a maintenant un personnel autour de lui; son prochain projet: la construction d'une église-cathédrale. Cette construction représente un investissement considérable qui dépasse les ressources présentes de l'évêque. Ce projet fait appel à toutes les ressources possibles. Les Soeurs de Sainte-Anne y contribuent par le don de cadeaux reçus secrètement de leurs familles lors de leur départ et par les minces ressources de leur école. S'y ajoutent les fruits d'une campagne de souscription lancée à travers la ville. Le premier donateur sera James Douglas pour \$100.00; d'autres suivront immédiatement son exemple. (3)

Le frère Charles-Joseph Michaud, CSV, trace les plans inspirés de l'architecture romane. Simple mais bien

proportionnée, l'église s'élève rapidement. Tous, évêque, prêtres, frères et même religieuses mettent la main à la pâte. Le bois de finition est importé de San Francisco au coût de \$75.00 du mille pieds, les bancs sont fabriqués de pin rouge local. Mesurant 30 pieds sur 75, la petite cathédrale reflète une symétrie harmonieuse; huit fenêtres de chaque côté représentent les béatitudes, on y voit aussi des thèmes de l'Ancien Testament, des quatre évangélistes et des douze apôtres. Elle devait servir pendant 28 ans. Sous ses arches doriques, 3 évêques furent consacrés: D'Herbomez Seghers et Brondel; trois prêtres furent ordonnés: l'abbé Michaud (l'architecte de la cathédrale), le Père McGuckin, OMI et le Père Maloney. Les riches vêtements sacerdotaux, dons de généreux européens ou apportés par les missionnaires de familles aisées, rehaussaient les cérémonies autant que le talent des choristes.(15)

Recrutement du clergé - Les Oblats

Aux prises avec les difficultés propres à un diocèse naissant, Mgr Demers a connu des années d'inquiétude. A cause de ses minces ressources, il est souvent contraint de renouveler ses appels à l'aide vers le Québec et l'Europe. Il entretient une correspondance constante avec les régions où peut se recruter le clergé. Sans doute a-t-il dû faire face au découragement. Mais sa foi le portait. Sur le plan humain il pouvait heureusement compter, le cas échéant, sur l'amitié et le soutien moral de James Douglas. Tous deux comprenaient que la religion adoucit les moeurs.

La pénurie de personnel était une situation chronique que Mgr Demers cherchait toujours à résoudre; mais que de déboires et d'embûches! Par exemple, lors d'un voyage de recrutement en Europe, en réponse à son invitation dix prêtres avaient accepté de l'accompagner. Quelques jours avant le départ, cinq retirent leur engagement et des cinq qui l'avaient suivi à Victoria trois le quittèrent seulement trois mois après leur arrivée. Mais la Providence veillait et ne permettait pas plus d'obstacles qu'il ne pouvait en franchir. Un concours de circonstances allait venir à son aide. Un

petit groupe de missionnaires Oblats établis à Walla Walla avait dû abandonner cette mission après le massacre du Rév. Marcus Whitman et de la mission presbytérienne de Waiilatpu. Le Père Pascal Ricard, OMI et quelques Oblats s'étaient établis à Nesqually près d'Olympia. (14) Les tensions et menaces de conflit entre les immigrants américains et les Indiens rendaient le climat peu propice aux conversions et les contacts même devenaient dangereux.

Constatant d'une part que Mgr Demers manquait toujours de prêtres et d'autre part que les Indiens de l'Île de Vancouver se montraient désireux de recevoir les *Robes Noires*, le Père D'Herbomez, alors supérieur intérimaire à Nesqually, avait demandé à Mgr Mazenod par courrier du 15 octobre 1857, la permission d'établir la mission à Victoria. En réponse, Mgr Mazenod dépêcha le Père François Bermond OMI afin d'étudier la situation. Tombant d'accord avec le Père D'Herbomez, le Père Bermond écrivit à Mgr Demers le 14 janvier 1858.

«Vu l'inquiétude que nous cause la prévision d'un conflit imminent entre les Américains et les Indiens, nous nous trouvons dans l'incertitude quant à l'avenir de notre mission à Nesqually. Nos prêtres ne veulent pas demeurer inactifs et par leur missions ils préfèrent oeuvrer chez les Indiens. En réponse à vos demandes réitérés, je crois que nous pourrions nous établir dans votre diocèse. J'apprécierais l'avis de Votre Grandeur aussitôt que possible » (13)

Mgr Demers reçoit la lettre au moment de quitter Montréal où il était allé recruter clergé et religieuses. Avec profonde gratitude, il remercia le ciel qu'après cinq ans de prières Il lui accorde ce qu'il avait si instamment demandé.

En octobre 1858, le Père Louis d'Herbomez OMI quitte Nesqually et s'installe à Victoria avec le Père Pierre Richard, OMI et les frères Surel et Janin. Bientôt ils fonderont la Mission Saint-Joseph d'Esquimalt, la première mission des Oblats en Colombie-Britannique. (13) C'était bien là la levée des semences répandues quelques six années plus tôt.

Croissance et Transition

Au cours des années qui suivent 1858, le diocèse jouit d'un essor aussi important qu'imprévisible, mais il subit en même temps un changement fondamental d'identité

Le bilan des six années précédentes se lit ainsi:

Les soeurs de Sainte-Anne ouvrent une école pour jeunes filles et un orphelinat. Le Frère Gédéon Thibodeau, Clerc de Saint Viateur, se charge de l'enseignement des garçons. Le frère Joseph Michaud CSV a dressé les plans et dirigé la construction de la cathédrale. Le Père Rondeault ira bientôt établir la mission de Cowichan. Le Père Charles Vary exerce son ministère au Fort Victoria. Les Oblats établissent la mission Saint-Joseph d'Esquimalt. C'est alors que non seulement pour le Diocèse de l'Île de Vancouver mais pour la ville de Victoria et la Colonie, l'année 1858 marque un tournant dans leur histoire.

James Douglas est nommé Gouverneur de l'Île de Vancouver et de la Colonie de la Colombie-Britannique sur le continent. Mais surtout, le mot magique, l'or découvert sur la Rivière Fraser, amène un débordement de population. Village de 1,000 âmes en 1858, Victoria en 1861 abrite tant bien que mal 2,300 habitants. On rapporte qu'à un certain moment de la ruée vers l'or, 20,000 Américains, Anglais, Irlandais, Espagnols Portugais, Chinois étaient campés sur l'emplacement où devait s'élever la ville de Victoria. Plus de 25,000 chercheurs d'or passèrent par Victoria en direction des régions aurifères de la Fraser et de ses affluents. (16) Conséquence de cette explosion de population, les francophones deviennent non seulement minorité sociale mais minorité numérique.

Instruction des filles

Les Soeurs de Sainte-Anne maintenant logées dans leur *joli couvent de brique* rue View accueillent quarante élèves indifféremment catholiques ou protestantes. Mais dans ce milieu devenu progressivement plus anglophone, Monseigneur Demers voit la nécessité de s'adapter. Les

religieuses avaient cru que leur rôle d'éducatrice se bornerait aux jeunes Canadiennes, Indiennes et Métisses, mais un événement les amène à modifier leurs plans. A l'ouverture des classes en septembre 1858, le Gouverneur Douglas vient lui-même conduire ses 3 «*demoiselles*» au couvent. (3) Une classe spéciale doit être formée et cela exige désormais que soit résolu rapidement le problème qui s'était déjà profilé à l'horizon, celui d'avoir des enseignants compétents anglophones. En effet, sauf Soeur Marie-de-la-Conception, irlandaise de naissance, les premières religieuses ignoraient pratiquement la langue anglaise.

Mgr Demers avait déjà observé l'insuffisance du français pour une population scolaire qui devient de plus en plus anglophone. Tout comme l'école, l'Eglise doit s'adapter aux besoins et aux désirs de sa communauté. Mgr Bourget, tenu au courant, avait recommandé aux Soeurs de Sainte-Anne d'envoyer une maîtresse de langue anglaise. Bientôt Soeur Marie-de-la-Providence (Éléonor Tucker) irlandaise de naissance, arrivait à Victoria pour enseigner en anglais et entraîner les soeurs à l'enseignement en anglais.(3)

L'établissement qu'elle dirige s'appelle *Select School* tandis que l'école des premiers jours, appelée maintenant *Colour School* réunit sur un même banc scolaire jeunes Indiennes, Métisses, Mulâtres, Canadiennes et quelques garçonnetts.(3)

Trois nouvelles religieuses irlandaises et trois canadiennes possédant l'anglais viennent étoffer le corps professionnel. Cette semence bilingue portera fruit. On verra dans quelque années cinq jeunes Victoriennes prendre le chemin du noviciat à Lachine, Cécilia et Agnès McQuade, Mary McEntee, Emily Henderson et Mary Lyons. Elles persévéreront dans leur vocation et viendront élargir le rayonnement des Soeurs de Sainte-Anne.(3)

Même lorsque l'enseignement se fait en anglais, une ambiance française persiste. Cette ambiance crée un niveau culturel qui acquiert au couvent des Soeurs de Sainte-Anne une excellente réputation et suscite la faveur de la *société* et l'admiration du public. Malgré cela tous les subsides

coloniaux destinés à l'éducation vont à l'établissement de l'Église de l'État et à son système scolaire fondamentalement anglophones.

Instruction des garçons

Les Clercs de Saint-Viateur chargés de l'enseignement des garçons, rencontrent eux aussi un problème de communication; il est de plus en plus difficile d'enseigner en français dans un milieu anglophone. Les clercs ne se sentant pas qualifiés pour l'enseignement en langue anglaise et le Père Joseph Michaud (ordonné à la prêtrise récemment par Mgr Demers) ayant terminé la construction de la cathédrale, les Clercs Saint-Viateur quittent Victoria. Une lacune se crée dans le programme d'instruction avec tous les dangers que cela comporte.

Reconnaissant que l'école doit dispenser l'instruction conformément aux besoins du milieu, le Père D'Herbomez OMI. avec cette hardiesse qui le caractérise, accepte de fonder une école de garçons. Il n'a à sa disposition ni bâtiment, ni personnel enseignant. En toute hâte, en avril 1863, il adresse au Supérieur des Oblats irlandais à Dublin une demande d'aide, *parce que dit-il, une solide formation catholique est essentielle, particulièrement dans ces diocèses de l'île de Vancouver et de la Nouvelle-Calédonie où notre Religion possède tant d'ennemis. Nous avons entrepris de fonder un collège dirigé par les Oblats de la Province Irlandaise. Quelle assistance nos frères anglophones offriront-ils à nos prêtres qui épaulent la double tâche d'instituteur et de missionnaire!* (13) En réponse les Oblats d'Irlande envoient le Frère James McGuckin et le Frère Patrick Allen.

L'année précédente, revenant de France, à la suite du Chapitre Général des Oblats, le Père D'Herbomez s'était arrêté à Dublin, chez les Oblats de la Province d'Irlande. On raconte cette savoureuse autant que bénéfique anecdote. Le Père d'Herbomez était entré en conversation en français avec Edward MacStay, un frère lai enseignant à Dublin. Le frère, dont le vocabulaire français se limitait à un seul mot,

oui, continuait poliment à sourire, à donner des signes d'assentiment et à placer son *oui* à bon escient. Ce n'est que le lendemain que le bon Frère comprit qu'il s'était sans le savoir porté volontaire pour la mission de Victoria. Le Frère Edward tint parole (c'est le cas de dire qu'il n'en avait qu'une, un seul mot); il accompagna le Père D'Herbomez et quatre Oblats français à Esquimalt. C'est ainsi que le respect des bons usages, de la parole donnée et un certain humour fournirent le premier Oblat anglophone à la Colombie-Britannique.(13)

La construction du collège de garçons commença le 25 avril 1863 avec la bénédiction de la pierre d'angle par Mgr Demers. Situé rue Pandora et nommé Collège Saint-Louis (en l'honneur du patron du Père D'Herbomez) il ouvre ses portes le 17 janvier 1864, sous la direction du Père Julien Baudré OMI et avec le concours du Père James McGuckin (ordonné l'année précédente), les Frères Patrick Allen et Edward MacStay. Servir dans cette phase de transition demandait beaucoup de souplesse. Le Père Beaudré, directeur du Collège Saint-Louis, cumule la charge de Chapelain des Soeurs de Sainte-Anne et de prédicateur en français à la Cathédrale Saint-Andrew. Le Père McGuckin est chargé d'un ministère auprès des anglophones en même temps qu'il sollicite des fonds pour la construction d'une chapelle sur un terrain voisin du collège. Cette chapelle consacrée en 1865 portera aussi le nom de Saint-Louis. (15)

Insondables desseins de la Providence

En 1865, dans un Victoria de près de 5,000 âmes, Mgr Demers pouvait maintenant contempler ce qui avait été accompli. Le Collège Saint-Louis bilingue est en voie de croissance et l'Académie Sainte-Anne est un établissement florissant qui reçoit de nouvelles religieuses bilingues. La Mission d'Esquimalt grandit. Le Père Rondeault est nommé prêtre résident à la Mission des Cowichan au pied du Mont Tzouhalem. Les Soeurs de Sainte-Anne fondent une école indienne près de Cowichan Bay. Son diocèse de Victoria, aussi en voie de croissance, exigeait plus de temps et

d'effort: administration et recrutement; par contre, son diocèse de la Nouvelle-Calédonie souffrait quelque peu de négligence. Mgr Demers avait prévu ce dilemme et préconisa à Rome la création d'un évêché à New Westminster. Le Saint-Siège dut reconnaître la valeur de cette recommandation et nomma le Père Louis D'Herbomez évêque de Miletopolis (IPI). Le 7 octobre 1864, dans la cathédrale Saint-Andrew, il est consacré premier Vicaire Apostolique de la Colombie-Britannique par Mgr Blanchet accompagné de Mgr Demers, (ce vicariat Apostolique deviendra l'Archidiocèse de Vancouver en 1908). Mgr D'Herbomez prend pour devise: «*Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous?* »

Dans les missions les succès sont souvent suivis de revers; hélas la roche Tarpéienne est proche du Capitole ! En effet les projets de missions qu'envisageait Mgr D'Herbomez pour son vicariat exigeaient la présence et de tous les Oblats et des fonds investis dans le Collège Saint-Louis. Dès lors non seulement Mgr Demers perdit la contribution des Oblats mais il se vit dans l'obligation de vendre une ferme diocésaine pour racheter le Collège Saint-Louis au coût de \$10,000.00. (3) Les finances se ressentirent longtemps de cette perte de capital. Après le départ des Oblats, le ministère pastoral et l'enseignement au Collège tombèrent entièrement sous la responsabilité du clergé diocésain.

Là encore, la Providence contrairement aux apparences n'abandonne pas Mgr Demers. En 1857, deux évêques américains, avec l'approbation de la Hiérarchie Catholique de Belgique, avaient fondé l'*American Missionary Seminary of Louvain*. Le but de cette entreprise était de préparer par des études théologiques plus poussées des jeunes séminaristes américains et européens. Les évêques américains recevraient ainsi dans leurs diocèses un nombre croissant de jeunes ecclésiastiques anglophones mieux préparés. Au cours de ses voyages en Europe Mgr Demers ne manquait pas de tenir les Supérieur de l'*American Seminary* au courant des besoins de son diocèse. Et c'est là que l'on reconnaît le doigt de la

Providence. Un séminariste qui vient de terminer ses études et recevoir le Sacrement de l'Ordre le 31 mai 1863 brûle du désir d'être missionnaire et répond aussitôt à l'invitation de Mgr Demers . Celui qui montrait un tel enthousiasme était l'abbé Charles-Jean Seghers, jeune prêtre récemment ordonné, élève des Jésuites, linguiste polyglotte parlant français, flamand, allemand et anglais, gradué de l'*American Missionary Seminary* . Parti le 14 septembre 1863, il traversa l'Atlantique, l'isthme de Panama et après escale à San Francisco il se présente à Mgr Demers à Victoria, le 19 novembre 1863. (18)

Victoria à cette époque compte environ 5, 000 âmes dont 1 500 catholiques, fervents ou tièdes. En très peu de temps, l'abbé Seghers analyse et met à nu caractère et caractéristiques de ses *ouailles*. « *Nous avons affaire à Victoria* écrivait-il à son Recteur à Louvain, *non pas aux Américains mais à une population qui pense et agit à la manière anglaise. Ils sont plus critiques que les Américains. La norme de prononciation est Walker et non Webster. Ils se moquent parfois de ma prononciation américaine. Le prêtre doit agir en «gentleman» cela va sans dire! Un des obstacles auquel nous avons à faire face c'est cette intolérable morgue des Anglais. L'Angleterre se croit la première nation du monde et du haut de son piedestal jette ses regards avec pitié et dédain sur les autres nations. Les Anglais forment une petite coterie tandis que les autres nationalités fraternisent ensemble. Ainsi, quelques «gentlemen» anglais, malgré qu'ils sachent bien qu'aucune éducation n'est égale à celle offerte par nos écoles catholiques, dans leur hauteur et leur orgueil national, considéreraient comme une effroyable humiliation de commettre leurs enfants aux soins de quelques étrangers. » (18)*

L'abbé Seghers deviendra le bras droit de Mgr Demers et finalement son successeur. Il se sentait bien préparé pour la vie rude de missionnaire mais au lieu de ces rigueurs il n'avait à affronter que la vie relativement aisée d'un administrateur diocésain. «*Ma seule plainte*, écrivait-il

à son Recteur, *c'est que l'évêque me rend la vie trop facile* » .
(18)

Quelques mois après l'arrivée de l'abbé Seghers Mgr Demers part en voyage de recrutement en Europe et, peut-être pour l'éprouver, laisse à l'abbé Seghers la charge de l'administration. A son retour, Mgr Demers se dit plus que satisfait des résultats. Maintenant qu'il jouit des services d'un auxiliaire de confiance doublé d'un administrateur éprouvé, Mgr Demers se sent plus libre; aussi en profite-t-il pour partir de nouveau, cette fois pour le Mexique et le Guatemala, à la recherche d'aide pour ses missions.

C'est alors que Sa Sainteté, le Pape Pie IX, convoque le premier Concile du Vatican en 1869. Mgr Demers fait ses préparatifs. Sûr que la santé de l'abbé Seghers bénéficierait du repos et du voyage, il l'invite à l'accompagner à titre de théologien. En novembre 1869 en route pour Rome, l'abbé Seghers s'arrête en Belgique pour revoir son Recteur et son Séminaire tandis que Mgr Demers continue seul. Mais ce dernier est victime d'un accident de chemin de fer; blessé il souffre d'une fracture multiple de la jambe. Il ne s'en rétablira jamais complètement. Après une période de convalescence dans un hôpital en France, il rejoint l'abbé Seghers qui l'avait devancé à Rome. Au cours d'une audience privée Mgr Demers présente au Souverain Pontife des statuettes sculptées par ses Indiens et l'abbé Seghers, atteint de phtisie (ainsi appelait-on alors la tuberculose pulmonaire), reçoit du Pape Pie IX une bénédiction particulière l'assurant qu'il recouvrerait la santé. La guerre de 1870 coupa court au Concile. Tous les deux quittèrent Rome pour Paris et furent de retour à Victoria le 2 novembre 1870. En décembre 1870, Mgr Demers souffrit d'une première attaque d'apoplexie. Il se rétablit assez pour revoir, au début de l'année suivante, ses Indiens de Cowichan qu'il aimait tant. Une seconde attaque l'emporta à l'âge de 62 ans le 28 juillet 1871 quelques jours seulement après un acte qu'il avait souhaité et prôné, l'entrée de la Colombie-Britannique dans la Confédération.

Avant sa mort, Monseigneur avait reçu la visite de Sir James Douglas, KCB qui, répétons-le, était son ami depuis leur première rencontre à Fort Vancouver en 1838. Ils se connaissaient bien et maintenaient l'un pour l'autre un respect trempé par les années, plus par amitié que par entente pragmatique. C'était surtout l'adieu de deux vies convergeant vers le même but et le même idéal.

Un peu avant son décès, Mgr Demers avait écrit au Saint Père afin d'implorer sa bénédiction Apostolique pour l'abbé Seghers. Par testament, il avait placé son diocèse sous la direction de l'abbé Seghers. Lorsqu'on l'avait avisé que l'abbé Seghers lui-même se mourait d'une hémorragie pulmonaire, il avait répondu: *Il se rétablira bien vite!* C'était le *Nunc Dimittis* de Mgr Demers, premier évêque de l'île de Vancouver.

Un éditorial publié dans le *Victoria Daily Colonist* rendait hommage au premier évêque catholique de Victoria en ces termes:

«Seuls ceux qui sont venus sur cette côte les premiers jours peuvent se former une idée précise de ce que Mgr Demers a pu souffrir et endurer: périls par mer, par terre, par les tribus sauvages, par les bêtes sauvages, par ses propres concitoyens même. Il a mis sa vie à risque pour l'avancement de la grande oeuvre à laquelle il s'était dédié.

Il n'y a guère d'arpents de terre qu'il n'a pas foulés du pied, il n'y a guère de village indien qu'il n'a pas visités, il n'y a guère d'établissements de blanc auquel il n'a prodigué les cérémonies de l'Église. Le regretté évêque a accompli la mission qu'il s'était fixée. Non seulement on l'a connu comme un missionnaire dévoué mais aussi comme le plus aimable des hommes. Son humilité ne l'a jamais quitté, son zèle n'a jamais fléchi!» (1)

La Confédération

En 1870 le mouvement politique de Confédération progressait par heurts et par bonds. L'opinion publique hésitait entre se joindre à la Confédération ou être annexé

par les États-Unis. Quant à Mgr Demers, il exprimait ouvertement sa position: rejeter l'annexion par les États-Unis. Il s'inspirait de l'expérience de Mgr Blanchet et du Dr John McLoughlin qui, demeurés aux États-Unis, avaient eu à souffrir l'intransigeance des traiteurs et des entrepreneurs américains pour qui la loi du «révolver» supplantait les lois du pays et les droits des habitants déjà établis. Ses réflexions l'amenaient aussi à se croire peut-être dans une situation semblable à celle des évêques du Québec en 1776. Mgr Briand, évêque de Québec à l'époque, fidèle à son devoir de pasteur, exhortait son troupeau à refuser de se joindre aux envahisseurs américains et à protéger les avantages obtenus par l'Acte de Québec (1774) en accordant son support au Gouvernement britannique. A 3,500 milles de distance, avec près d'un siècle de recul, Mgr Demers prévoyait l'avenir d'un Canada uni « *A mari usque ad mare* »

A un tel moment critique, la Compagnie de la Baie d'Hudson vendait son territoire de *Rupert's Land* au Gouvernement du Canada. En 1871, quelque 1,200 résidents blancs optèrent en faveur de l'union avec le Dominion du Canada à condition que la nouvelle province de la Colombie-Britannique soit reliée par une voie ferrée construite aux frais du Gouvernement fédéral. Plus d'un tiers de ces résidents blancs demeuraient aux environs de Victoria. Dix ans plus tard, en 1881, la population des blancs n'atteignait que 24,000 habitants alors que l'on estimait la population indienne à quelque 25,000. (16)

Le Dilemme de Modeste Demers

Bien que cela ait déjà été dit, il est bon de souligner que Modeste Demers, de Saint-Nicolas de Lévis, naquit et grandit dans ce milieu aux liens familiaux resserrés, un milieu que domine un catholicisme sévère, teinté de jansénisme et guidé par une hiérarchie ultramontaine. L'Eglise occupe le centre de la vie sociale et domine les relations familiales. Son caractère se forme dans ce milieu qui *se souvient*, qui se tient replié sur lui-même par besoin de protection et dont la survivance dépend non plus de

l'immigration mais essentiellement du taux des naissances ... c'est *la conquête des berceaux*. Modeste Demers est un homme de son pays mais aussi de cette génération d'aventuriers, au meilleur sens du mot, qui partent engagés par la Compagnie de la Baie d'Hudson ou la Compagnie du Nord-Ouest, en quête d'aventure, pour explorer des horizons nouveaux. Pour un gain pécunier ou simplement pour relâcher les attaches, on quitte quelque part plutôt qu'on va quelque part. Ce même goût de l'aventure chez Modeste Demers, jeune homme posé, prend la forme d'une vocation, non seulement sacerdotale mais missionnaire. Il s'en va non pour acquérir mais pour donner, donner son temps, sa santé, peut-être sa vie pour le salut des sauvages, pour partager avec eux sa foi forte, sincère, à toute épreuve. C'est sa foi seule qui l'anime et lui donne la force de surmonter tout ce que l'avenir lui réserve. Sa force, il la tient de sa propre fragilité; elle émerge de ses situations de crise. A la lumière du déroulement de cette vie, au travers de ses péripéties empreintes de courage et sagesse peut être sommes nous maintenant en mesure de nous pencher sur ce qu'a pu être la pensée de Modeste Demers.

Modeste Demers a apporté à sa mission salvatrice son triangle de convictions, le triple bouclier qui résume la défense du Canada français: notre foi, notre langue, nos droits. Ces droits sont garantis par l'Acte de Québec (1774) mais pour autant que l'on s'éloigne du Québec, la garantie décline et s'évanouit. Au Fort Vancouver, l'abbé Demers ne détient aucun droit ni privilège sauf ceux que lui accordent les officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson mais il lui reste sa foi et sa langue. En compagnie de son supérieur et de ses compagnons missionnaires sa langue maternelle n'est pas en danger. Les dialectes indiens, le chinook, ne sont que des véhicules temporaires tandis que l'anglais constitue le mode de communication avec le pouvoir, les officiers de la Compagnie de la Baie D'Hudson.

Toutefois à Victoria, au fur et à mesure que la population s'accroît, l'anglais devient de plus en plus envahissant. Comme on l'a constaté lors du remplacement de la langue d'instruction dans les écoles, le petit noyau de

francophones, prêtres, Canadiens ou Métis, fut assez vite submergé.

Un dilemme se présente à Modeste Demers: faut-il privilégier sa foi ou sa langue? Pour être fidèle à sa mission doit-il mettre de côté sa langue? Sa foi qui l'anime, qui l'embrase, sa foi et sa mission, peut-il les vivre en français? Il doit voir les circonstances en face et agir pour que vive sa mission; une décision s'impose.

Consciemment ou non, Modeste Demers a fait son choix; accomplir sa mission, sauver les âmes, même au prix de sa francophonie. Il a eu la force que lui confère son inébranlable idéal, il a choisi la foi qu'il servira dans la langue de ses fidèles. Il appliquait de la sorte la devise prise au moment de son sacre: « FIDES ».

L'héritage francophone apporté à Victoria par les missionnaires et les Canadiens, soutenu par les Français, ne disparaît pas entièrement malgré la vague anglaise qui le submerge au début du siècle. Après le départ des missionnaires, de son premier évêque, auxquels succèdent un clergé et un corps enseignant anglophones, la francophonie maintient une présence culturelle, une influence littéraire et artistique sur le programme d'études et elle se maintiendra avec une subtile discrétion ... Ce sera le lien qui continuera d'unir les fidèles du *Je me souviens*. A l'instar de la foi du premier évêque et de ses missionnaires, ils survivront.

BIBLIOGRAPHIE ET OUVRAGES CONSULTÉS.

- 1) KELLY, Sr Eileen, S.S.A. *Modeste Demers*. Les Cloches de Saint-Boniface. Vol.76, No 6 juillet-août 1977 .
- 2) CAHIERS DE LA CITOYENNETÉ CANADIENNE. *Notre Histoire*, Ottawa, Secrétariat d'Etat: 1966.
- (3) JEAN-DE-PATHMOS, Soeur Marie, S.S.A. *Les Soeurs de Sainte-Anne. Un siècle d'histoire*. Lachine, Qc Les Soeurs de Sainte-Anne: 1950

- (4) ALLAIRE, l'Abbé, J.B.A. *Dictionnaire biographique du Clergé Canadien-français*. Montréal, Imprimerie de l'Ecole Catholique des Sourds-Muets: 1910.
- (5) SIGNAY, Monseigneur Joseph. *Extrait de la lettre écrite à Monseigneur J.N. Provencher, 19 avril 1838*. Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface.
- (6) BLANCHET, Monseigneur F.N. *Lettre écrite à Mgr Joseph Signay, évêque de Québec. le 29 juin 1838*. Archives de Saint-Boniface.
- (7) PROVENCHER, Monseigneur J.N. *Extrait de la lettre écrite à monsieur le Secrétaire du Conseil Central de Lyon. Annales de la Propagation de la Foi, à Lyon, Vol 13, 1841*. Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface.
- (8) NEWMAN, Peter C. *La Baie d'Hudson*, Montréal. Les Éditions de l'Homme: 1985.
- (9) BÉRUBÉ, Roland, *The First Catholic Missionaries in Western Canada*. Manuscrit inédit: 1986.
- (10) MORICE, OMI. Rév. A.G. *The History of the Northern Interior of British Columbia, 1660 to 1880*. London, John Lane, The Bodley Head: 1906.
- (11) RAPPORTS SUR LES MISSIONS DU DIOCESE DE QUÉBEC. *Mission de Vancouver, Avril 1849, No 8*. Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface.
- (12) Rapports sur les missions du diocèse de Québec, juillet 1847, No 7, Québec, Fréchette et Frères: 1847
- (13) JOERIN, Charles. *The Diocese of Victoria: A History*. Manuscrit inédit: 1978.
- (14) MEYER, Patricia. ed. *Honoré-Timothée Lempfrid, O.M.I. His Oregon Trail Journal and Letters from the Pacific Northwest, 1848-1853*. Washington, Ye Galleon Press : 1985.

(15) HISTORICAL NUMBER OF BRITISH COLUMBIA ORPHANS' FRIEND. Victoria, B.C. , décembre 1913.

(16) CANADIAN ENCYCLOPEDIA: 3 Vol. Edmonton, Hurtig Publishers: 1985.

(17) *Oregon City, Pioneer Capitol, Foregon Country, Oregon City, The Centenary*, 1945

(18) MCIVER, VERA, C.M. *Bishop John Charles Seghers*. Victoria, Diocèse of Victoria: 1986

(19) SEGGER, M. et FRANKLIN, D. . Victoria, *A primer for regional History in Architecture*.

BAUDOUX, Mgr Maurice. *La Province ecclésiastique de Saint-Boniface*. Les Cloches de Saint-Boniface. Vol. 71 No 9. November 1972.

LAMIRANDE, OMI. , Emilien *L'implantation de l'Eglise catholique en Colombie-Britannique, 1838-1849*. Extrait de la Revue de l'Université d'Ottawa: 1958.

PROVENCHER, Monseigneur J. N.. *Extrait de la lettre écrite à Mgr J. Signay, Évêque de Québec*. Bulletin de la Société Historique de Saint-Boniface, Vol III, 1913.

LES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE IMMACULEE A VICTORIA

Les Oblats de Marie Immaculée, prêtres et frères d'un ordre missionnaire fondé à Marseille en 1816 par Mgr Joseph-Eugène de Mazenod, furent appelés dans les missions du Canada par Mgr Jean-Jacques Lartigue, sulpicien, premier évêque de Montréal. Arrivés à Montréal en 1841, les Oblats atteignirent Ottawa et la Baie James dès 1844. Leur oeuvre missionnaire dans l'ouest canadien commença en 1845 à Saint Boniface de la Rivière Rouge, Territoire de la Baie d'Hudson, à l'appel de Mgr Joseph-Norbert Provencher.

L'érection du Vicariat Apostolique d'Oregon City (1843), bientôt Province Ecclésiastique (1846), soustrayait le territoire au-delà des Rocheuses de la juridiction de l'évêque de Québec; l'abbé François-Norbert Blanchet fut nommé archevêque et métropolitain de l'archevêché d'Oregon City. Le territoire d'Orégon était autrefois communément appelé Colombie du nom du fleuve qui traverse le pays.

Cet archevêché d'Oregon City s'étendait, du nord au sud, de l'Océan Arctique à la Californie et, de l'est à l'ouest, des Montagnes Rocheuses jusqu'à l'Océan Pacifique. La région située au nord du 49^e parrallèle comprenait l'île de Vancouver, l'Archipel de la Reine-Charlotte, les possessions russes jusqu'à l'Arctique et toute l'étendue à l'ouest des Rocheuses; elle fut confiée à l'abbé Modeste Demers qui devint évêque de l'île de Vancouver avec juridiction sur les diocèses de la Reine-Charlotte et de la Nouvelle-Calédonie.

Les registres révèlent les noms des Oblats de la première heure, invités par Mgr Blanchet en Oregon et par Mgr Demers à Victoria et en Nouvelle-Calédonie; on retrouve entre autres: Lempfrit, Pandozy, D'Herbomez, Chirousse, Richard, Fouquet, McGuckin.

Le père Lempfrit, OMI envoyé à Victoria en 1849 par Mgr Blanchet, pendant l'absence de Mgr Demers parti en campagne de recrutement en Europe, est considéré le premier Oblat missionnaire de l'île de Vancouver.

Il y travailla comme missionnaire jusqu'en 1852. Il servit les engagés canadiens-français employés par la Compagnie de la Baie d'Hudson mais il oeuvra surtout parmi les Indiens auxquels il s'attacha profondément. Il fut le premier maître d'école au Fort Victoria; il enseigna aux Indiens la foi chrétienne, les hymnes et rites liturgiques, l'arithmétique et l'écriture ainsi que la fabrication des balais et la vannerie. Sacrifiant aux besoins de sa mission, il se mêla de politique, non sans s'opposer au Gouverneur Douglas. (1)

En lisant: *Paths our Ancestors walked*, par Charles Liliard, on apprend qu'en mai 1850 la première «robe noire» qui visita les Indiens de Saanich fut le père Lempfrit. Il demeura parmi eux pendant toute une semaine. Il baptisa environ 300 convertis.

ARRIVEE DE MGR MODESTE DEMERS.

Mgr Demers, évêque de l'île Vancouver de 1847 à 1871, avait pour l'assister le Père Smet, un prêtre Belge, les Pères Langlois et Baptiste Bolduc. Après avoir correspondu avec Mgr de Mazenod, le supérieur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, Mgr Demers obtint l'affectation de quatre Pères. Ce furent: Le Rév. L.J. D'Herbomez, qui devait devenir l'évêque de New Westminster, et le Rév. James M. McGuckin, qui se serait occupé de la construction de la Cathédrale du Saint-Rosaire à Vancouver; les deux autres étaient les Révérends L. Fouquet et Charles Pandosy. (2) D'autres missionnaires vinrent par la suite.

En 1857, Mgr de Mazenod, toujours sur les instances de Mgr Demers, autorisa la mutation des Oblats d'Olympia à Victoria et le Père Louis D'Herbomez fut nommé supérieur à Esquimalt.

MISSION D'ESQUIMALT.

En 1858, avec l'autorisation de Mgr Demers une chapelle dédiée à Saint Joseph fut construite à Esquimalt sur un terrain appartenant aux Oblats. Ce fut le début de la Mission saint Joseph à Esquimalt. En 1863 le Père D'Herbomez écrivait au T.R.P. Joseph Fabre, OMI, supérieur général: "Dans le district d'Esquimalt nous comptons quatre chapelles, une pour les blancs et trois pour les sauvages".

Il écrivait aussi à Mgr de Mazenod en France: *« Cette mission, qui ne fait que de commencer, promet de devenir le poste le plus important de notre congrégation dans ces contrées. Les bateaux à vapeur, qui apportent la malle d'Europe et des Etats-Unis, viennent de quinze jours en quinze jours dans la baie d'Esquimalt; les autres steamers de Californie font de même, parce que tous craignent d'aller s'exposer à quelque accident dans la rade de Victoria qui est beaucoup moins sûre. La baie d'Esquimalt est aussi le rendez-vous de tous les navires anglais qui sont en croisière dans l'océan Pacifique ou la mer des Indes. On dit même que le gouvernement britannique doit y établir une station navale où ses vaisseaux viendraient recruter leurs marins. Si cela est, il n'y a plus de doute sur l'avenir d'Esquimalt. Déjà notre petite population de blancs augmente peu à peu et, s'il faut juger de ses destinées futures par le spectacle que nous avons sous les yeux chaque dimanche, on peut croire que notre paroisse représentera presque tous les pays du monde catholique: Français, Canadiens, Anglais, Italiens et Espagnols se coudoient dans notre chapelle avec les Ouâi, naturels des îles Sandwich, et les sauvages de différentes tribus. Ah! que ne sommes-nous de nouveaux François-Xavier! le don des langues nous serait si utile! ».*(3)

La chapelle St-Joseph était située où est l'actuel parc municipal. En 1879, le diocèse fit construire l'église St Joseph au coin d'Esquimalt et rue Nelson. Cette paroisse fut par la suite reliée à *Our Lady Queen of Peace* située sur le Chemin Old Esquimalt.

En 1933 lorsque le Rév. A.B.W. Wood arriva dans cette paroisse, la vieille maison des Oblats existait encore. Malheureusement la municipalité l'a démolie avant qu'on puisse même en prendre une photo. Selon les dossiers tenus par les Oblats, le premier baptême à Esquimalt a été administré le 12 septembre 1858 par le Père Pandozy. (Lettre écrite par le pasteur au Rév. Joseph Birch, OMI, 24 juillet 1933.)

MISSION DE SAANICH

En 1850, le Père Lempfrit avait fait une visite d'une semaine à Saanich. En 1859 le père Chirouse visitait aussi cette réserve indienne. En 1860, le père Jayol, aidé du frère Blondel et de quelques Indiens, bâtit une église en bois rond et un abri.(4)

Par la suite le père Mandart, un Breton, ordonné en 1865 fut cette même année envoyé au diocèse de Victoria. C'est lui qui fut le vrai fondateur de la Mission de Saanich. En arrivant il construisit une église et un abri en utilisant un tronc d'arbre déraciné auquel il ajouta des murs et en fit sa première résidence et chapelle. Il vécut là pendant un an. La messe y était célébrée tous les matins. Les messes du dimanche étaient célébrées dans un camp indien. Plus tard, il construisit une petite cabane qui était située à l'arrière du présent cimetière sur le chemin West Saanich. Il y eut ensuite une autre construction sur le terrain voisin de l'église actuelle. Cette construction servit d'église et de résidence. Elle fut bénie par Mgr Seghers et consacrée sous le nom de *l'Assomption de la Vierge Marie*. (Cette construction devint une école indienne et fut démolie en 1962.) En 1886, le Père Mandart fut rappelé à Victoria pour s'occuper de la communauté francophone. La paroisse de Saanich fut alors desservie par des prêtres de la Cathédrale.

Le Père Adrian Joseph Vullings, ordonné prêtre en Europe en 1892, administra son premier baptême à Saanich un an plus tard. Il trouva les bâtiments et le terrain dans un état déplorable. Pendant quelques années il n'y avait pas eu de prêtres résidents et les Indiens s'étaient éloignés de

l'Eglise. En 1894 il construisit un presbytère et l'église actuelle de West Saanich. Il desservit cette paroisse de 1893 à 1909. Il fut alors rappelé en Hollande pour une période d'un an. A son retour il eut une obédience à Victoria. Les Pères Scheelen, Ronden, Contenraad, Boshouwers et Lemmens, Pères Mariste de la Compagnie de Marie et des prêtres séculiers desservirent la paroisse Notre-Dame de l'Assomption. Ce ne fut qu'en 1980 que les Oblats de Marie Immaculée revinrent à la paroisse de la Péninsule de Saanich. Ils y resteront jusqu'en août 1986, le Père Terry McNamara, OMI ayant été nommé recteur de la Cathédrale. Des prêtres séculiers continueront le ministère. Actuellement un prêtre dessert les deux églises de la paroisse: Notre Dame de l'Assomption située sur le chemin West Saanich et Sainte Elizabeth à Sidney.

LE COLLEGE SAINT-LOUIS.

La découverte de l'or en Colombie-Britannique attira un très grand nombre de chercheurs d'or, ce qui accrut presque du jour au lendemain la population de Victoria. De quelque deux cents habitants la population augmenta rapidement jusqu'à 10,000 habitants. Les deux écoles catholiques instituées par les Soeurs de Sainte-Anne, le jardin d'enfants et le couvent pour filles ne pouvaient répondre aux besoins de cette nouvelle population. C'est alors que, par nécessité, Mgr Demers, soutenu par les encouragements de Sir Douglas et des citoyens catholiques, demanda aux Oblats de Marie Immaculée de fonder une école secondaire pour garçons. En 1863 ils entreprirent la construction d'un édifice en brique de 30'x45' rue Pandora.(5) Pendant que le collège était en construction, les Pères rassemblèrent les garçons de la localité dans un local près de la résidence de l'évêque, sur la rue Humbolt.(6)

La majorité des étudiants étaient de Victoria mais plusieurs vinrent de l'intérieur de la province et même de la Californie afin de recevoir une meilleure éducation. En effet, parmi ces religieux pionniers, il y avait des cartographes, architectes, musiciens, horticulteurs, et ethnologues.

Le père D'Herbomez s'occupa de la construction du Collège St-Louis. La pierre angulaire fut bénie le 25 août 1863 et le collège fut nommé St-Louis, en hommage au Rév. Louis d'Herbomez. Une annonce, publiée dans le *Victoria Daily Colonist* du 5 au 17 janvier 1864 inclusivement, disait que cet établissement était sous le patronage de Mgr Demers, évêque de l'île de Vancouver et sous la direction des Rév Pères Oblats (7): le Rév. Père Baudré, OMI, supérieur, le Rév Père McGuckin, OMI, préfet des études, MM. Alex Gibson, B.A.; P.J. Allen, OMI et Edward B. MacStay, OMI, professeurs.

Le Collège était le seul établissement du genre dans la ville et Catholiques et Protestants voulaient bénéficier des avantages donnés par cette maison d'éducation. On y enseignait le français, l'anglais et toutes les autres matières secondaires classiques et commerciales ainsi que le chant et divers instruments musicaux. Le Collège Saint-Louis était muni d'une chapelle où les offices étaient célébrés en français et ce collège était devenu le rendez-vous des francophones. Les Oblats étaient très populaires; leur sermons autant pratiques qu'éclairés et leurs directives avisées attirèrent des personnes de toutes classes, tout en procurant les fonds nécessaires à l'entretien du collège.

DEPART DES OBLATS DU COLLEGE SAINT-LOUIS

En 1866. Mgr Demers se croyait assuré d'obtenir du séminaire de All Hallows et de l' American College de Louvain, tous les prêtres qu'exigeaient les besoins de son diocèse de l'île de Vancouver; il put donc décharger les Pères Oblats et de leur fonction au Collège St-Louis et de leur ministère auprès des Autochtones à Esquimalt.

Mgr Demers, contraint d'acheter le Collège et le terrain sur lequel il était construit, dut vendre une ferme du diocèse.

Après le départ des Oblats, le clergé séculier prit la direction du Collège. Le père Leterme en assuma 16 ans la

responsabilité. Les Pères Jonckau , Van Nevel et Auguste Brabant secondaient les professeurs en dehors de leurs obligations paroissiales. Par la suite des laïcs participèrent à l'enseignement. En 1893 les Soeurs de Ste-Anne collaborèrent et en 1912 les frères Maristes prirent une relève qui dura quelques années.

L'année 1914 marquait le 50ème anniversaire du Collège. A l'occasion des rénovations, certains eurent alors l'idée contestable d'effacer les initiales "OMI" sur la plaque apposée à l'entrée du Collège. L'évêque répondit judicieusement qu'elles devaient être maintenues afin que soit perpétuée la reconnaissance de la fondation du Collège par les Oblats. (8)

A cette époque, Mgr MacDonald entra en pourparlers avec les « Christians Brothers of Ireland », un ordre de frères qui jouissait d'une bonne réputation d'enseignants en anglais. (9) Les frères acceptèrent de prendre la relève en 1915 et y restèrent jusqu'en 1968 et une nouvelle construction fut érigée de l'autre coté de la rue Pandora.

Après un certain nombre d'années, des difficultés financières surgirent; ainsi l'évêque de Victoria dut souvent payer les dettes grâce à la contribution des paroisses locales; les élèves n'étaient pas assez nombreux pour subvenir aux dépenses.

A cause du manque de revenus le Collège St-Louis fut fermé en tant qu'école secondaire et devint une école élémentaire incorporée au système scolaire catholique. Elle fut appelée *St Andrew's Elementary School* et une Soeur de Sainte-Anne en fut nommée directrice.(10)

LES PERES OBLATS A NEW-WESTMINSTER.

Au fur et à mesure que la population croissait en Nouvelle-Calédonie il devenait de plus en plus difficile d'administrer cet immense territoire. Accédant aux instances réitérées de Mgr Demers, par bulle datée du 14 décembre 1863 Sa Sainteté le Pape Pie IX érigea le Vicariat

apostolique de la Colombie-Britannique et nomma Louis D'Herbomez, un des Oblats de la première heure, Vicaire Apostolique résidant à New Westminster. Il fut sacré évêque dans la Cathédrale de Victoria en 1864. (Cette cathédrale est devenue par la suite la chapelle des Soeurs de Sainte-Anne).

Dès 1866 Mgr D'Herbomez accueillit tous les missionnaires qui avaient oeuvré sur l'île Vancouver; il semble que la Providence voulait que le champ d'action des Oblats fut sur le continent. Le Père D'Herbomez était un administrateur prudent; le travail des Oblats dans la région de la rivière Fraser fut fructueux. De leur base de New Westminster ils ouvrirent plusieurs missions dans le nord de la province de la Colombie-Britannique.

Bibliographies et sources d'informations:

- (1) *Le Chronographe* Vol 1 No 1 p.8.
- (2) *Extrait d'une brochure* publié lors du 50 ième anniversaire de la municipalité d'Esquimalt, 1912-1962.
- (3) On peut lire cet extrait dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, 32 (Lyon, 1860, p. 302) .
- (4) *Archives Deschatelêts*, OMI. Ottawa
- (5) *Colonist*, 29 avril 1954, p. 23.
- (6) *Colonist*, 3 novembre 1963
- (7) *Victoria Daily Colonist* du 5 au 17 janvier 1864
- (8) *Petites Annales des Oblats*, 1932
- (9) *Archives Deschalets*, Ottawa, Jubilee St Louis 1864-1914 Copie aux Archives de l'évêché de Victoria
- (10) *Times* 4 sept 1968, p. 21

LES SOEURS DE STE-ANNE

PREMIERES RELIGIEUSES À VICTORIA

Arrivées à Victoria le 5 juin 1858,(1) à la demande du premier évêque de l'endroit, Mgr Modeste Demers, ces religieuses y créeront successivement: une école primaire pour les enfants métis et indiens (1858), un couvent et un orphelinat (1859), l'Académie Sainte-Anne (1871), l'Hôpital St-Joseph (1875), un jardin d'enfants et une école commerciale (1888), un Noviciat (1889) et une école d'infirmières (1900). Dès 1864, elles étendirent leur secteur d'activité à toute la province qui était connue alors sous le nom de la Colonie de la Colombie-Britannique.

LA FONDATION DE L'ORDRE DES SOEURS DE SAINTE-ANNE.

L'ordre des Soeurs de Sainte-Anne fut fondé en 1850 par Esther Sureau-Blondin (mère Marie-Anne), alors dans l'enseignement à Vaudreuil. En 1848, elle décida de réaliser un vieux rêve, celui de fonder une communauté religieuse au service des pauvres des campagnes. Elle parla de son projet à son Evêque, Mgr Bourget, qui lui conseilla d'essayer. C'est ainsi que fut établi à Vaudreuil l'Institut des Soeurs de Sainte-Anne, en 1850.

C'est huit ans plus tard (1858) que Mgr Demers demandera aux religieuses de venir dans son diocèse, sur la côte du Pacifique, pour s'occuper de l'éducation des enfants indiens et métis et des malades.

UN PEU D'HISTOIRE

Le territoire qui comprenait la ville de Victoria fut érigé en Vicariat apostolique le 1er décembre 1843. (2) Le titulaire en était le vicaire général désigné en 1838, l'abbé Blanchet. Il fixa sa résidence à Portland et assigna à l'abbé Demers la cure de l'Oregon City. Lorsqu'en 1846 Rome

transforma l'Orégon en province ecclésiastique, Mgr Blanchet devint archevêque métropolitain et l'abbé Demers fut intronisé comme évêque de l'Île de Vancouver.

A cette époque cette dignité revêtait un tout autre caractère. Dans sa nouvelle situation épiscopale Mgr Demers se retrouvait seul, sans l'aide d'un prêtre, pour gouverner son nouveau diocèse, dont la population se composait principalement d'Indiens et d'un petit groupe de Blancs de nationalités diverses. Victoria, il est vrai, n'était alors qu'un poste de traite de fourrures de la Compagnie de la Baie d'Hudson, établi trois ans plus tôt (1843) sous le commandement de James Douglas.

L'activité missionnaire était grande et il fallait trouver de l'aide. Mgr Demers partit en chercher auprès des ordres religieux, au Québec et en France. Il revint à l'Île de Vancouver le 29 août 1852, accompagné de trois prêtres et d'un sous-diacre. Par la suite chaque fois qu'il le jugera opportun, il entreprendra de nouveaux voyages vers l'Est du Canada, aux États-Unis, en France, en Belgique et en Italie. (3) C'est ainsi, lors de l'un de ses voyages de recrutement au Québec, en 1857, qu'il s'adressa aux Soeurs de Sainte-Anne établies à Saint-Jacques-de-l'Achigan.

LES PREMIERES RELIGIEUSES

Un premier contingent, parti de Montréal le 14 avril 1858, comprenait quatre religieuses:

- Soeur Marie-du-Sacré-Coeur, née Salomé Valois le 30 août 1830 à Vaudreuil. Elle était entrée au Noviciat de Vaudreuil le 9 juin 1851, avait pris le voile en présence de Mgr Bourget le 22 juin 1852, prononçait ses voeux à Vaudreuil le 9 juin de l'année suivante. Elle sera chargée d'enseigner et deviendra la première supérieure de l'école de Victoria, avant de se consacrer au soin des malades de l'Hôpital St-Joseph où les tâches les plus ingrates ne sauront la rebuter.

- Soeur Marie-Angèle, née Angèle Gauthier le 9 février 1828 à St-Michel de Vaudreuil; avait prononcé ses voeux perpétuels en 1852; elle s'était acquise la réputation de la religieuse la plus aimée de l'Ordre.
- Soeur Marie-Luména, née Virginie Brassard le 15 janvier 1833 à St-Polycarpe; était entrée au Noviciat de St-Jacques de l'Achigan en 1855 et y avait prononcé ses voeux en 1857. Elle enseignait et était d'une douceur et d'une gentillesse remarquables.
- Soeur Marie-de-la-Conception, née Mary Lane le 2 août 1826 à Rawdon de famille irlandaise, avait fait ses voeux le 12 février 1858. Au cours des six premières années à Victoria, elle cumulera l'enseignement et le soin des malades à domicile.

Une auxiliaire laïque faisait aussi partie du contingent: Marie Mainville. Alors âgée de 24 ans, elle ambitionnait pour elle-même la vie de zèle et de dévouement que vont mener les religieuses. Elle retournera à la maison-mère le 26 mai 1883 et deviendra la première Soeur Coadjutrice de l'Institut. (4)

EN ROUTE POUR VICTORIA

L'expédition de Mgr Demers comprenait, en plus des quatre religieuses de Sainte-Anne et de l'auxiliaire laïque, deux prêtres, les abbés Pierre Rondeau et Charles Vary, et deux frères Clercs de St-Viateur, les frères Joseph Michaud et Gédéon Thibodeau.

Le 7 avril 1858 les soeurs virent leurs élèves de St-Jacques de l'Achigan une dernière fois, lors de la journée des adieux: et le 8 avril les quatre nouvelles missionnaires commencèrent leur périple en voiture à cheval. Elle se rendirent en charrettes à la traverse du Bout-de-l'Île d'où elles partirent en canot pour atteindre Montréal. Après une dernière visite à leurs familles, le 14 avril elles prirent le train pour New York et le 18 avril 1858 elles s'embar-

quèrent sur le bateau à vapeur *Philadelphia* pour un voyage de cinq semaines jusqu'à San Francisco via Panama. (5)

Enfin, le 15 mai 1858, ce fut l'arrivée à San Francisco où les religieuses séjournèrent près de deux semaines au couvent des soeurs de Saint-Vincent-de Paul et purent visiter la ville et ses alentours. (6) Le 28 mai, à bord du vapeur *Seabird*, elles s'embarquèrent finalement pour Victoria, dernière étape de leur voyage, où elles arrivèrent le 5 juin.

Une longue lettre de Soeur Marie-Angèle à sa famille donne une description journalière détaillée de ce voyage en mer de deux mois autour du continent nord-américain, de New York à Victoria via le Panama et la Californie.

VICTORIA A CETTE EPOQUE

Victoria fut une surprise! Là où il n'y avait qu'une vingtaine de cabanes aux toits d'écorce lorsque Mgr Demers avait quitté le pays l'année précédente, il y avait maintenant, en plus du fort construit en 1843 et de la résidence épiscopale dont une partie servait de chapelle aux familles catholiques (7), près de deux cents habitations et une multitude de tentes dressées en hâte par des prospecteurs et aventuriers venus de tous les pays tenter leur chance dans la ruée vers l'or des Cariboo. Cette ruée avait certes transformé la ville mais la population flottante intéressait moins les religieuses que les petites sauvagesses et les métisses accourues à leur rencontre. (8) Le premier contact avec les religieuses s'avéra de bonne augure. «Elles toisèrent les Soeurs des pieds jusqu'à la tête et leur donnèrent un nom. Elles les appelèrent les *femmes-prêtres* ». (9)

PREMIER COUVENT, PREMIERE ECOLE.

Dès le premier jour, les soeurs prirent possession de leur demeure. La construction *poteaux sur sole*, sans lambris, mesurait trente pieds par vingt-cinq; pour plancher, la terre battue; pour ameublement, une table en bois brut et une chaise boiteuse. Le lendemain étant un diman-

che, Soeur Marie-Luména donna une première leçon de catéchisme aux femmes et aux enfants que la curiosité avait attirés au couvent. (10)

Dans le registre des élèves qui ont étudié chez les Soeurs de Ste-Anne on relève dès le 11 juin 1858 le nom de Hélène Lavoie. Elle est suivie par Emma et Henriette Yates, Emélie Morel, Emélia Desmarais, Elizabeth Dodd, Elizabeth Anderson, Virginie Guita, Elizabeth Effy et Lucy Angèle. Cette dernière venait de Calcutta.

Une salle de classe dans la misérable cabane sert tout à la fois de parloir, de salle de communauté et de dortoir. On convertit l'autre pièce en cuisine et en réfectoire. Après quelques semaines de vie commune, les Soeurs virent doubler la surface de leur local, grâce à la libéralité de Mgr l'Evêque et au dévouement des Clercs de Saint-Viateur.(11)

L'enseignement des Soeurs de Ste-Anne n'eût été prodigué qu'à la population indienne et métisse, selon l'orientation missionnaire de ces religieuses, si les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson n'étaient intervenus pour modifier cette orientation. En effet, à l'ouverture des classes, les religieuses durent accepter dans leur école les filles des employés de la Compagnie parmi lesquelles les filles du gouverneur James Douglas, qui vint lui-même les conduire au couvent; son exemple fut suivi par les autres fonctionnaires. (12)

Il fallut donc organiser pour ces fillettes une classe particulière sous la direction d'une titulaire compétente. C'est ainsi qu'en 1859 les Soeurs Marie-du-Bon-Secours et Marie-de-la Providence arrivèrent de l'Est pour ouvrir un couvent pour les «demoiselles».

Soeur Marie-de-la-Providence, alors âgée de 23 ans, formait les religieuses à l'enseignement de l'anglais,(13) tandis qu'elle-même étudiait le *chinook*. (14) Elle organisa une classe pour les fillettes des familles bourgeoises dans une maison louée au centre de la ville. Afin d'attirer l'attention sur cet établissement de fortune, elle l'appela «*Select School* » (15) par opposition à l'école des premiers

jours, appelée «*Colour School*», où étaient encore reçus les garçonnets, les orphelines et les malades abandonnés.

TRIBULATIONS ET SUCCES DES SOEURS DE STE-ANNE

Les religieuses faisaient l'admiration de tous par leur dévouement et leur zèle; mais elle ne purent malgré cela bénéficier de subsides coloniaux pour l'enseignement. Ainsi le déplorait Mgr Demers: «le gouvernement colonial ne me donne aucune aide, pas même pour les missions indiennes» (16) Finalement, à partir de 1865, les écoles confessionnelles ne sont plus reconnues par la loi *Free School Act*. Mgr Demers dut alors financer l'enseignement après s'être déjà imposé de fortes dépenses pour la venue des religieuses. Désormais l'enseignement confessionnel ne pouvait éclore et vivre que grâce aux dons privés. Bien qu'agrandie, l'école des premiers jours ne pouvait suffire aux besoins croissants des religieuses. Aussi, au printemps 1860, Mgr Demers acquit un terrain donnant sur la rue View, site du palais épiscopal actuel, où il fit construire un joli couvent en brique. Lors de la prise de possession, le 26 août suivant, Sa Grandeur leur céda par acte notarié et à titre gratuit, terrain et bâtiments. (17) Dans ce nouveau couvent elles reçurent aussi bien catholiques que protestants et dès la première année quarante élèves s'inscrivirent.

Donc quatre ans à peine après leur arrivée à Victoria les six religieuses de l'ordre étaient responsables d'un orphelinat, d'une école et d'un pensionnat, tous réunis désormais au couvent de la rue View. Entre autres activités complémentaires les soeurs visitaient les malades à domicile et s'occupaient des défunts. Si bien que malgré tout leur dévouement, les religieuses ne pouvaient suffire à la tâche; leur courage et leur santé étaient mis à rude épreuve. Aucune réponse de la maison-mère n'arrivant à leurs demandes répétées de renforts, les religieuses reçurent le conseil de l'évêque de solliciter leur rappel; décision qui fut prise le 22 juillet 1862 par les soeurs réunies. Du Québec, la Supérieure générale leur refusa alors le droit d'abandonner

leur poste et finalement un an plus tard, le 22 juillet 1863, huit nouvelles religieuses arrivèrent en renfort, grâce également aux pressions exercées par Mgr Demers et le Père Beaudré, OMI. La Mère Supérieure générale les présenta en ces termes à leur nouvel Ordinaire: «trois sont Irlandaises; trois parmi les Canadiennes savent bien l'anglais, surtout Marie-Praxède qui le parle très bien et qui est bonne musicienne. Marie-Romuald et Marie-Catherine-de-Sienne sont passablement capables de donner des leçons de musique». (18)

L'arrivée de ces religieuses permit de fonder les établissements de Cowichan. Le couvent de la rue View devint un jardin d'enfants et une école primaire en 1888.

L'ACADEMIE STE-ANNE

L'achat du jardin Tuzzo (19) l'été de 1870 marque le début de l'établissement d'un nouveau couvent à Victoria. En effet, le couvent de la rue View devenait trop petit et le *Ladies College* de l'évêque anglican offrait une concurrence dangereuse au recrutement d'élèves payantes.

En septembre 1871 commença rue Humbolt la construction d'un nouveau couvent. Quinze ans plus tard en 1886, cet édifice fut agrandi et devint le quartier-général des soeurs de la province, tout en demeurant un pensionnat et une école. Les élèves et le personnel du couvent de la rue View emménagèrent dans ce nouvel édifice.

La cathédrale construite en 1858 par Mgr Demers était devenue trop petite. Elle fut donnée aux Soeurs de Ste-Anne en reconnaissance de tous les services rendus. L'architecte et constructeur de cette première Cathédrale catholique était le Frère Joseph Michaud, des Clercs de Saint-Viateur. Il était arrivé à Victoria en même temps que les quatre premières Soeurs de Sainte-Anne.

En cette année 1886 l'édifice fut transporté à l'arrière du nouveau couvent de sorte que l'entrée principale de la nouvelle construction servit d'entrée à la chapelle. L'agencement des édifices offrit une seule façade et la chapelle s'intégra aux constructions précédentes. La

chapelle historique avait été témoin de la consécration de Mgr L. D'Herbomez (1864) OMI., de Mgr C.J. Seghers (1873) successeur de Mgr Modeste Demers et de Mgr J.B. Brondel (1879) troisième évêque de Victoria. (20)

Le couvent de la rue Humbolt devint le noviciat en 1889. Auparavant les aspirantes devaient se rendre dans l'Est; en 1867 deux jeunes filles de Victoria, Cécilia et Anna McQuade, prirent le chemin de Lachine pour entrer au noviciat. Plus tard leur père planta deux séquoias en face de l'Académie en souvenir de ses deux filles. Trois compagnes les rejoignirent l'année suivante.

En 1892, le couvent fut élevé au niveau d'Académie. Une section d'études commerciales y fut ajoutée après la construction de nouveaux bâtiments en 1913. Juin 1973 marqua la fin des cours donnés à l'Académie Ste-Anne. L'édifice fut vendu au gouvernement provincial et les élèves furent placées dans d'autres écoles. En décembre 1984, l'édifice fut déclaré: «*Provincial Heritage Building*», ce qui assure sa conservation.

Quant aux religieuses, elles s'installèrent dans de nouveaux locaux, à "Queenswood". Elles continuent à se dévouer à l'enseignement et aux soins des malades dans diverses institutions de la ville de Victoria et des environs.

HOPITAL SAINT-JOSEPH.

Comme les soins des malades n'étaient pas toujours possibles à domicile Mgr Demers et les premières religieuses souhaitaient vivement qu'un centre hospitalier facilite et améliore les soins donnés aux malades de Victoria. La pierre angulaire de l'hôpital fut posée par le Dr John Sébastien Helmcken, le 1^{er} août 1875, et l'hôpital ouvrit ses portes le 25 juin 1876. Son Excellence Mgr John Seghers présidait la cérémonie.

La responsabilité de la construction fut prise par l'intrépide Mère Marie-de-la-Providence. Elle n'avait aucune ressource financière mais sa foi et sa confiance furent récompensées. De généreux donateurs se présentèrent et un hôpital de deux étages, en briques, put être construit

au coût de \$13,900.00. L'hôpital avait une capacité de 35 lits. En 1884 un troisième étage fut ajouté et des agrandissements furent apportés en 1897 et 1908. L'hôpital fut reconstruit au même endroit en 1951 en utilisant comme pierre angulaire celle du premier édifice (20).

ECOLE DES INFIRMIERES.

Soeur Marie-Gertrude Weimer forma les deux premières infirmières et fonda l'école des infirmières à l'hôpital St-Joseph. Elle prépara les cours et prodigua l'enseignement aux garde-malades. Elle mourut à l'âge de 40 ans après un service de 18 ans à l'hôpital. Plusieurs autres religieuses contribuèrent à l'éducation des gardes-malades. L'école ferma ses portes le 5 juillet 1981, lors de l'inauguration du nouvel hôpital construit à Helmcken Road.(21)

Bibliographie:

Archives de l'Académie des Soeurs de Ste-Anne, Victoria. -

KELLY, Eileen, *St. Ann's Academy, 1858-1973*, Victoria, 1973.

LUCA, Soeur Mary, SSA. *The Sisters of Saint Ann*, L'Antenne, avril 1978.

JEAN-DE-PATMOS, Soeur Marie SSA. *Les Soeurs de Ste-Anne*, Lachine

THEODORE, Soeur Mary, SSA. *Pioneer Nuns of British Columbia*, Victoria, 1931.

Le Chronographe, Vol II No3, 1985.

Reminiscing, St. Joseph School Nursing, Commemorative Book 1900-1981.

Golden Jubilee Souvenir Book .

NOTES:

- (1) SSA p. 170-Lettre de Soeur Marie-Angèle, reproduite du journal *l'Ordre*.
- (2) SSA. p.165
- (3) SSA. p. 165 & 166
- (4) SSA. p. 169 & 505
- (5) SSA. p. 169.
- (6) SSA. p. 170
- (7) SSA. p. 171
- (8) SSA. p.171 & 506
- (9) SSA. p. 506
- (10) SSA. p.172
- (11) SSA. p.172
- (12) SSA. p. 172
- (13) SSA. p..173. L'évêque demande une maîtresse de langue anglaise .
- (14) SSA. p. 173 & 508
- (15) *British Colonist*, 22 juillet 1864, "St Ann's School for Young Ladies". «En présence d'un public intéressé et satisfait, les interrogatoires passent de la Philosophie naturelle à la Grammaire anglaise, de l'Histoire moderne à l'Histoire ancienne, des exercices français aux dialogues anglais, de la Géographie à la Mythologie. Les progrès sont manifestes; ils témoignent d'une étude sérieuse de la part des élèves et d'une surveillance attentive de la part des maîtresses. La correction des réponses et la tenue des élèves assurent aux religieuses la plus haute considération... »
British Colonist, 22 juillet 1864, «St Ann's School for Young Ladies».
- (16) SSA. p.174
- (17) SSA. p.175
- (18) SSA. p.179
- (19) SSA. p.193
- (20) Golden Jubilee Souvenir Book:*St Joseph's Hospital*.
- (21)*Reminiscing*, St. Joseph School of nursing, page 149.
«The school has closed and the curtain has come down on that of the Hospital's history which included the presence of student nurses taking part in a three year, in-house education program. Now the Hospital will be co-operating with other health care facilities in the area in providing the practical experience for those students who are involved in two-year program at Camosun College »

BIOGRAPHIES DES FONDATRICES

Soeur Marie-du-Sacré-Coeur (Salomé Valois)

Née le 30 août 1830. Elle entra au noviciat de Vaudreuil le 9 juin 1851, prit le saint habit en présence de Mgr Blanchet le 22 juin 1852 et prononça ses voeux de religion à l'église paroissiale de Vaudreuil le 9 juin 1852.

Elle fut l'une des quatre religieuses qui vinrent en mission à Victoria en 1858. Elle fut la première supérieure et elle avait aussi le titre nominal de maîtresse des novices; en effet qui pouvait espérer recevoir des novices à Victoria en ces années de développement ? Dieu seul connaît les misères et les privations des premières années de cette fondation.

Sa générosité au service de Dieu, sa profonde humilité et son esprit de pénitence présupposent une force de caractère et une vie intérieure intense. Déjà, à l'heure du départ de Saint-Jacques, alors que toutes suffoquaient d'émotion, elle seule put continuer le chant du Magnificat. Une marque de courage qui se perpétua tout au long de ses quarante-huit années comme missionnaire en Colombie-Britannique.

Après son dur labeur à Victoria, elle fut nommée première supérieure à la mission indienne de Quamichan en 1864.

Son humilité ne permet pas de retrouver des détails de sa vie. Son grand amour pour le Sacré-Coeur était connu de tous. Plusieurs fois par jour elle trouvait le moyen de manifester cette dévotion. Toute sa vie elle pratiqua les vertus de charité, de pauvreté et de dévouement et, à l'heure suprême, elle eut l'affliction de souffrir de scrupules. Dans les derniers jours de sa vie le calme revint et elle mourut paisiblement à la maison Provinciale de Victoria à l'âge de 76 ans et six mois.

Extrait des notes nécrologiques écrites en anglais. Archives des Srs de Ste-Anne.

**Soeur Marie-Angèle.
(Angèle Gauthier)**

Née le 9 février 1828 à Vaudreuil, Québec, et décédée le 25 mai 1898 à Quamichan (Duncan, C.B.), elle fut ensevelie à Victoria dans le cimetière communautaire situé dans le jardin de l'Académie Sainte-Anne. Aujourd'hui ses restes reposent dans le terrain réservé aux soeurs, au cimetière de Ross Bay, à Victoria .(1)

Soeur Marie-Angèle vécut son enfance à Vaudreuil, village rural canadien français. Son père était fermier et la famille fut élevée en partageant les travaux de la ferme et du foyer. Etant la huitième de seize enfants, Soeur Marie-Angèle a dû assumer plusieurs responsabilités chez elle. Elle grandit dans l'atmosphère d'une tradition et d'une culture canadiennes françaises.(7)

Pendant quelque temps elle fréquenta l'école de son village natal. A cette époque au Canada Français l'enseignement se terminait à l'élémentaire. Les professeurs qualifiés ne se trouvaient pas dans ce coin rural, En 1851 elle fut admise dans la Congrégation des Soeurs de Sainte-Anne, liée à l'école de Vaudreuil. A l'école connue sous le nom d'Académie Blondin, les maîtresses apprenaient les éléments de pédagogie enseignés par le clergé, lequel surveillait les cours d'étude et donnait les instructions au noviciat récemment fondé. Outre l'instruction pédagogique les novices étaient formées dans la pratique des corvées domestiques, communes aux foyers du dix-neuvième siècle: cuisson, couture, tissage, tricotage, fabrication de dentelles, soin des malades à domicile ou autres besognes. Une religieuse devait être apte à ces métiers afin de contribuer à l'éducation de la société rurale du Québec et au service missionnaire. (6) En ce temps-là une personne possédant ces talents variés avait plus de valeur qu'une personne spécialisée.

Soeur Marie-Angèle devint la deuxième supérieure générale de la Congrégation à Saint-Jacques de l'Achigan, Québec. A la fin d'un terme de trois ans on la nomma à la mission de Victoria, Ile de Vancouver. En Colombie elle

eut des obédiances à l'Académie Saint-Anne, Victoria, à Saint-Anne, Duncan, à l'hôpital Saint-Joseph, Victoria, à l'Académie Saint-Anne, Vancouver, et enfin à la Mission Sainte-Marie, Mission City.

Partout où elle fut nommée Soeur Marie-Angèle mérita le titre «la bonne soeur». Les enfants l'accueillaient avec joie quand elle apparaissait sur la scène. Toujours, elle avait ou une pomme ou une orange sinon un bonbon à offrir. Elle se servit des graines de semence envoyées par sa famille pour enseigner l'art du jardinage. Une contribution unique fut l'enseignement du tricot aux Indiens, ces premiers tricots étaient les précurseurs des fameux chandails «Duncan Cowichan» qui jouissent d'une réputation mondiale. (3)

Missionnaire en Colombie, la formation qu'elle avait reçue au Québec lui rendit de grands services comme en témoignent les lettres à sa famille dans lesquelles elle révèle son fort attachement aux Indiens et aux Noirs (8)

Chacune de ses journées étaient amplement remplies par l'enseignement, le soin des malades, la surveillance aux besoins du clergé, ainsi que par maintes responsabilités domestiques. Tous ces services avaient comme base une spiritualité aussi forte que profondément enracinée laquelle savait s'intégrer à chaque tâche qu'elle accomplissait. (2)

Une autre contribution que Soeur Marie-Angèle légua à la postérité fut le charmant journal qu'elle écrivit à ses parents et dans lequel elle relata son voyage de Montréal au Panama et de là à San Francisco puis finalement à Victoria, Ile de Vancouver. Ce journal fut publié à Montréal en 1859 dans le Journal de l'Instruction Religieuse. (5) Ce document est charmant dans sa simplicité et son sens de l'humour. Il décrit en détails l'arrivée des quatre premières religieuses sur la côte ouest de notre pays. Il souligne les ambitions des religieuses par opposition aux ambitions des «chercheurs d'or» qui avaient fait le voyage avec elles.

Les cinquante ans de vie religieuse de Soeur Marie-Angèle (1848 - 1898) furent empreints de l'esprit d'une vraie femme canadienne française qui avait voué sa vie à

l'éducation de la jeunesse chrétienne, au soulagement des souffrances de l'humanité et aux besoins immédiats de la communauté qu'elle savait si bien servir. Une des cinq sources d'eau sur la propriété des Soeurs de Saint-Anne à Duncan porte son nom. (4)

Exceller est le privilège de quelques personnes, et une personne, telle que Soeur Marie-Angèle qui a si généreusement servi les besoins journaliers d'une société, mérite honneur et souvenir.

Ecrit en anglais par: E. Down, s.s.a., Ph.D.

Bibliographie ---- Sources Manuscrites.

1. Registre des enterrements, Soeurs de St-Anne, Victoria, B.C. 14. mai 28, 1889 née Angèle Gauthier, #15 d. mai le 25. Bureau de la Trésorière, Soeurs de Ste Anne, 1550 rue Begbie, Victoria, C.B.
2. Lettres de Sr. M. Angèle aux archives de la la maison mère, 1950 rue Provost, Lachine, copie du Québec - Les archives de de Ste-Anne, 1550 rue Begbie, Victoria, B.C. Non catalogué.
3. Meikle, Margaret, Histoire des Textiles de Cowichan, Thèse non publiée (Musé d'Anthropologie) Université de la Colombie Britannique, 1983.
4. Le 1er août 1961 cinq sources d'eau sur la propriété des Soeurs de Ste-Anne dans le district des terres de Cowichan connu sous le nom: Rang 2 et 3, Sections 18 et 19 furent enregistrées pour l'obtention d'eau potable. Le nom des cinq premières religieuses furent enregistrés. Une porte le nom de "Angèle" pour celle qui a réalisé son rêve à Cowichan.

Noms des cinq premières religieuses de Quamichan
(Duncan B.C.)

- | | | |
|-------------|----------------|----------|
| 1. McTucker | 3. Angèle | 5 Zenoba |
| 2. Valois | 4. Bon Secours | |

5. Soeur Marie-Angèle. Son journal de voyage de Montréal à Victoria en passant par l'isthme de Panama. Original - Les Archives des

de Ste- Anne, 1950 rue Provost, Lachine, Québec. Réimpression -
Rolland, Soeur Marie, Vie de mère Marie-Angèle - copie aux archives
des Srs de Ste Anne, 1550 Begbie Street, Victoria, B.C. 6-1-4-1

Livres de références.

6. JEAN-DE-PATMOS, Soeur Marie, SSA. Une histoire des Srs de
Ste- Anne. Volume 1 - 1850-1900.

4. Introduction p. 3 Bibliographie pp 112;113
Education p. 357

7. NADEAU, Eugène, OMI. *Martyre du Silence.*

Sr Marie Camille SSA. Edition Ste-Anne, 1950 rue Provost, Lachine,
Quebec, 1965 pp. (a) 17-25, (b) 121.

8. ROLLAND, Sr, SSA. Mère Marie-Angèle. Archives des Soeurs de
Ste Anne, 1950 rue Provost, Lachine, Québec. Copie - Archives des
Srs de Ste-Anne, 1550 Begbie, Victoria, B.C.

**Soeur Marie-Luména
(Virginie Brassard).**

Née à Saint-Polycarpe le 15 janvier 1833 elle entra au noviciat de Saint-Jacques de l'Achigan le 1er septembre 1855. Elle reçut l'habit religieux le 24 mai suivant et fit profession le 15 août 1857.

En 1858, avec trois de ses compagnes, elle fut envoyée dans les missions lointaines de Colombie-Britannique. Elle y passa 54 ans. Le lendemain de leur arrivée Sr Marie-Luména donna une première leçon de catéchisme aux femmes et enfants que la curiosité avait attirés au couvent.

Après quelques années les soeurs demandèrent de l'assistance à la maison mère. Comme le secours ne venait pas Mgr Demers leur conseilla de solliciter leur rappel. Sr Marie-Luména, secrétaire du conseil, rédigea le placet qu'on étudia en assemblée plénière avant de l'expédier à Saint Jacques de l'Achigan. La communauté refusa leur rappel et s'engagea à envoyer d'autres sujets à la condition que l'on fournisse les fonds nécessaires pour financer leur voyage.

Avec Sr Marie-du-Bon-Secours elle fut la fondatrice de Ste Marie de Matsqui. Elle y passa 23 ans. Les enfants l'aimaient beaucoup; elle était pour eux à la fois une mère et une apôtre. Chaque année, lors de sa fête patronale, les Indiens à qui elle avait enseigné lui rendaient hommage. Ils l'appelaient la Bonne Mère Luména et ils lui amenaient leurs enfants. Ils admiraient non seulement sa ferveur d'âme et son esprit religieux exemplaire mais aussi ses grandes qualités. Elle était ouverte, joyeuse et leur inspirait confiance. Elle était pleine de compassion pour ceux qui étaient dans la souffrance et elle attirait leur sympathie. Religieuse très humble, elle montrait beaucoup de respect pour ses supérieures.

Cette religieuse ne perdait jamais de vue que le but de sa vie de religieuse était de se sanctifier. Son carnet de notes le révèle. Le 4 août, juste avant sa mort, à la fermeture de la retraite annuelle, elle écrivait: « Chaque

confession 'me fournira l'occasion de me préparer à la mort». Durant sa dernière maladie, elle édifia ses Soeurs par sa patience. Elle mourut sans regrets, débordant d'espérance comme quelqu'un qui tombe de sommeil après une journée bien remplie et s'endort confiant dans le merveilleux réconfort de l'au-delà des rêves.

Elle mourut donc à la maison provinciale de Victoria le 24 août 1912 à l'âge de 79 ans, 6 mois et 9 jours, après 55 ans et 12 jours de vie religieuse.

Extrait des notes nécrologiques écrites en anglais. Archives des Srs de Ste-Anne.

Soeur Marie-de-la-Conception (Mary Lane).

La vaillante missionnaire naquit à Rawdon dans une excellente famille irlandaise. Son père avait été son premier professeur de religion, de cours élémentaire et aussi de tous les travaux de la ferme. «Ma grande ambition dans ma jeunesse, disait-elle lorsqu'elle eut atteint un certain âge, était de pouvoir manipuler une faux avec autant de dextérité qu'un homme et couper tout autant de grain dans une journée». Ce travail du bon vieux temps avait développé son endurance physique et plus tard, devenue apôtre et missionnaire, Soeur Marie-de-la-Conception put mettre cette force physique au service du Seigneur et de l'Eglise. En effet ce désir de surpasser les autres au travail devint une source d'énergie pour le progrès des pauvres fondations dans l'Ouest.

La plus grande épreuve de sa jeunesse était d'être éloignée de l'église. Dans sa ferveur de petite fille elle aurait voulu assister à la messe quotidienne mais elle devait se satisfaire de la messe du dimanche. Avant son travail à la maison ou à la ferme, elle s'agenouillait dans sa chambre et lisait religieusement les différentes parties de la messe. En récompense cette nonagénaire put avec toute lucidité assister à la sainte messe et recevoir la communion dans l'infirmerie de la maison provinciale.

Sr Marie-de-la-Conception eut le privilège de faire ses études chez les Dames du Sacré-Coeur à St-Jacques. Ce contact ne fit que renforcer son désir de se consacrer elle-même au Seigneur.

En toute confiance, à la fin de l'année scolaire, elle demanda par écrit à ses parents leur bénédiction et la permission d'entrer au noviciat des dames du Sacré-Coeur. La réponse ne fut pas celle qu'elle avait attendue. Monsieur Lane se rendit immédiatement au couvent et ramena sa fille à la maison sans autres explications. Il lui recommanda de ne plus jamais parler de son désir de devenir religieuse. Elle obéit.

Peu après, le couvent des dames du Sacré-Coeur passa aux mains des Srs de Ste-Anne. L'ancienne élève visita souvent les nouvelles religieuses. Elle nourrissait dans son coeur le désir de se consacrer au Seigneur; elle désirait devenir religieuse. Elle attendit patiemment et, après cinq ans, elle demanda de nouveau la permission paternelle et cette fois elle fut accordée.

Cette religieuse était postulante depuis 10 mois quand un des événements les plus importants de notre histoire religieuse arriva. Mgr Demers était à la recherche de candidates pour son vaste diocèse, il visita le couvent des Srs de Ste-Anne et demanda à la Mère générale quatre religieuses pour son diocèse. Sr Marie-de-la-Conception eut le bonheur d'être choisie. Lorsque ses compagnes la questionnèrent elle répondit: «Je ne suis qu'une postulante, je ne sais pas encore si l'Institut m'acceptera mais si j'étais professe j'irais avec joie dans cette mission lointaine».

En ce temps, elle était un peu déprimée et cela affectait sa santé. Le saint évêque lui dit: «Ne vous inquiétez pas de votre santé et de votre profession. J'en prends la responsabilité». Le 6 décembre 1857 elle revêtit le saint habit et le 12 février 1858 elle prononçait ses vœux solennels; les circonstances permirent cette dérogation aux règlements. Dans ce choix l'administration a certainement été inspirée par le Saint-Esprit car le zèle de cette missionnaire vertueuse a été visiblement béni et fructueux. Pendant six ans, à Victoria, elle visita les malades à domicile, assista les mourants et enterra les morts. Tout son temps libre était consacré bénévolement aux oeuvres spirituelles et corporelles.

De Victoria, la chère soeur alla à Quamichan, avec Sr Marie-Lumina, pour enseigner aux Indiens et s'occuper des travaux de la ferme. Leur couvent, c'était quatre murs de billes, un rude plancher et un toit. Nos deux missionnaires travaillèrent comme des pionnières et avec tant d'énergie qu'elles réussirent à pourvoir à tous les besoins de la mission avec les revenus de la ferme. Les premiers soins de Sr Marie-de-la-Conception furent de défricher et cultiver la terre. En plus elle enseigna l'amour et le service

de Dieu à 42 fillettes indiennes. Elle fut aussi associée aux travaux de deux autres fondations: New Westminster et Ste Marie sur la rivière Fraser. Dans cette petite mission elle passa 22 ans à enseigner aux Indiens. Tout en leur apprenant les rudiments de la religion elle les initia à un mode de vie pratique. Les grands garçons apprirent comment arracher les souches tandis que les filles, sous sa direction, apprirent à faire la cuisine, à coudre, à tricoter et à faire les autres travaux de ménage. Ces deux missionnaires zélées contribuèrent au développement de la mission. Elles avaient les mêmes points de vue, les mêmes idées sur le travail et le même esprit de charité. Leur affection maternelle inspira leur travaux et la joie régnait au milieu de leur pauvreté.

Sept ans après son jubilé d'or elle désirait un peu de repos. Après une chute l'idée que la fin était proche la remplit de joie mais ce n'était que le commencement de ses infirmités. Ses mains qui avaient tant travaillé ne lui permirent plus de se nourrir ni de tenir son livre de prières. Ses pieds refusèrent de la servir. Son corps s'était affaibli mais son esprit était demeuré clair, sa mémoire était bonne, son intelligence aussi vive et son coeur toujours aussi bon pour tous.

Elle mourut à Victoria le 18 novembre 1915, le jour de la dédication des Apôtres St Pierre et St Paul. Elle avait 89 ans et comptait 57 ans de vie religieuse. Mgr MacDonald qui lui rendait souvent visite à l'infirmerie reporta un voyage afin d'officier à ses funérailles. Huit prêtres du diocèse y assistèrent.

Extrait des notes nécrologiques écrites en anglais, Archives des Srs de Ste-Anne.

LÔRETTO HALL A VICTORIA

Comment associer Loretto Hall, Mission Chinoise, Soeurs Notre-Dame des Anges et francophonie? Une histoire très intéressante s'offre à vous.

Si l'on examine le recensement de 1891, section Victoria, on peut y voir des pages et des pages indiquant «Chinaman» comme nom des personnes demeurant sur la rue Johnson et aux environs. Le métier de la plupart d'entre elles y est inscrit. Quant aux noms, il faut comprendre qu'ils étaient difficiles à déchiffrer et ils n'ont pas été notés dans le rapport du recensement.

Cette population chinoise qui devenait de plus en plus nombreuse avait besoin d'école, de soins médicaux et de services religieux. Aussi, Son Excellence, Monseigneur John C. Cody, avait compris cette nécessité. Il rencontra des difficultés presque insurmontables mais sa grande foi en la Providence lui permit de franchir ces obstacles.

Pour répondre à ce besoin du diocèse de Victoria la Congrégation des Soeurs Missionnaires de Notre-Dame des Anges acquit la résidence Pendray, qui fut appelée Loretto Hall, (2) en vue d'accueillir des jeunes filles; les bénéfices recueillis permettraient à la Congrégation de soutenir financièrement les Soeurs employées à la future Mission Chinoise.

Pour différentes raisons, l'orientation de cette oeuvre fut changée et Loretto Hall devint une pension pour personnes âgées, couples ou personnes seules. Des pensionnaires de tout âge pouvaient y être accueillis. Des étudiants y trouvaient un foyer paisible. Les voyageurs pouvaient toujours y déguster un bon repas. Cette résidence s'ornait d'un vaste et magnifique jardin réputé pour la taille ornementale de ses arbres.

La magnifique salle de réception de cette maison, située tout près de l'hôtel Empress, et à peu de distance du Centreville, pouvait être utilisée par les groupes locaux ou de l'extérieur. Dès le début de sa fondation, le Club Canadien-français de Victoria louait cette salle et ces jardins pour y

célébrer la fête de Saint Jean-Baptiste. Ses membres y organisaient aussi leurs dîners du Bon Vieux Temps. Le 18 mai 1941 on peut lire dans les procès-verbaux de cette société, que, «La Supérieure sera heureuse de recevoir nos invités au dîner à raison de cinquante sous le couvert». On avait décidé de faire imprimer 150 billets. Cela donne une idée de la grandeur de la salle. La majorité des religieuses étaient des Canadiennes-françaises, ce qui facilitait aussi la création d'une ambiance française.

Les membres du Club Canadien-français prêtaient leur concours lors des bazars ou tombolas organisés par la Mission Chinoise. C'était leur façon de démontrer leur attachement à ces religieuses francophones qui se dévouaient dans leur ville.

Soixante religieuses ont vécu et travaillé à Loretto Hall durant les 30 ans d'existence de cette oeuvre. . . les unes pour des stages plus ou moins longs. Il est naturellement impossible de donner une biographie de chacune de ces personnes. Mais on ne peut passer sous silence la fondatrice de cette Congrégation, Mère Marie-du-Sacré-Coeur, (3) qui s'était rendue elle-même à Victoria en 1939 afin de réaliser l'ouverture de cette maison. Elle était accompagnée de Soeur Marguerite-Marie (4) et de Soeur Marie-Aurélié.(5)

DEVELOPPEMENT DE LA MISSION CHINOISE

Présence aux adultes chinois

La Congrégation des Soeurs de Notre-Dame des Anges fut fondée en 1922 pour oeuvrer à l'évangélisation en Chine . . . elle a donc toujours eu un intérêt marqué pour la Mission auprès des Chinois, au pays ou ailleurs.

Dès 1939, tout en vivant à Loretto Hall, quelques Soeurs collaborèrent avec les Pères des Missions Étrangères de Scarboro pour l'établissement de la Mission Chinoise de Victoria, répondant ainsi au grand désir de Monseigneur John Cody. Cependant l'acceptation officielle de la Mission Chinoise ne se réalisa que le 22 janvier 1941.

Mère Marie-Gabriel, (Chan Tsi Kwan) co-fondatrice de la Congrégation, fut une ouvrière de la première heure à la Mission Chinoise.

On ouvrit une école pour les enfants de 4 à 8 ans: «The Holy Angels' Schools» fréquentée tant par des Chinois que par des Canadiens. Elle était située au numéro 866, rue North Park. On y enseignait en anglais et en chinois. Des cours de musique étaient également offerts aux enfants.

De 1939 à 1962, il y eut continuellement une ou des Soeurs chinoises qui oeuvraient auprès de leurs compatriotes; de même certaines Canadiennes oeuvrant à cette Mission revenaient de Chine et pouvaient s'entretenir avec les Chinois dans leur langue.

D'autre part, deux institutrices laïques enseignèrent avec les Soeurs; Mesdames Rochon et Healy.

Auprès des adultes, les Soeurs s'occupèrent surtout de la catéchèse, de la préparation aux sacrements, de même que de la visite des familles et des malades dans les hôpitaux et maisons d'accueil pour vieillards chinois sans abri.

SERVICE DE L'EVECHE

L'Évêché eut aussi le privilège d'avoir ces religieuses à son service du 15 septembre 1941 au 1er décembre 1946. Il semble que ces religieuses avaient le don de pouvoir accomplir des tâches diverses. Elles participèrent à l'entretien de la résidence et au service de la cuisine.

En août 1945 Sr Saint-Paul-Marie, supérieure à Lennoxville, demanda à Mgr Cody de trouver des remplaçantes pour les religieuses car le besoin missionnaire se faisait sentir de plus en plus et toutes les religieuses devaient être retirées des évêchés. Il fallait préparer des institutrices et des gardes-malades dans les deux langues, ce qui représentait des années d'études. Consciente de la difficulté, Sr Saint-Paul-Marie ajoutait: «Nous ferons tout notre possible pour envoyer de bons sujets, chez les Soeurs de Ste-Anne à Victoria, suivre le cours anglais et complet d'infirmières pour le futur hôpital chinois». Elle signifiait

également par là le grand intérêt qu'elle continuait de manifester pour les oeuvres de Victoria. (6)

CAUSE DE LEUR DÉPART DE VICTORIA

Vu la fermeture de la Chine aux missionnaires étrangers, les religieuses avaient ouvert petit à petit des missions en d'autres pays: le Japon, le Pérou, Tahiti, le Brésil, la Tanzanie et le Zaïre.

Les institutrices de « The Holy Angels' School » furent requises pour ces pays lointains et la Mission Chinoise de Victoria dut fermer ses portes le 31 juillet 1963.

Les missions lointaines réclamaient aussi les religieuses de Loretto Hall. Les religieuses elles-mêmes, répondant à leur vocation missionnaire acceptèrent ce double appel et la maison Loretto Hall fut fermée le 5 août 1969. (7)

SYNTHESE:

1. Loretto Hall: (15 décembre 1939 au 5 août 1969)
Résidence pour pensionnaires sise au 309-327 Belleville.

2. Mission Chinoise: (22 janvier 1941 au 31 juillet 1963)
Ecole anglaise fréquentée par des Chinois et des Canadiens, comprenant le Jardin d'Enfants, les Première et Deuxième Années. Cours particuliers aux adultes chinois. Visite aux familles, malades, maisons de vieillards, donnant le catéchisme et préparant à la réception des sacrements.

3. Service de l'Évêché: (15 septembre 1941 au 1er décembre 1946).

NOTES:

(1) En 1941, il y avait 2 000 Chinois dans la ville de Victoria, et environ 3 000 étaient répartis ailleurs dans le Diocèse (Colonist, 28 janvier 1941).

(2) Raison de l'appellation « Loretto Hall » Une note tirée des chroniques de la fondation, en date du 13 décembre 1939, explique la

provenance du nom. «Le notaire vient faire signer le contrat. La maison Pendray sera désormais «Loretto Hall». Monseigneur Cody, notre évêque, lui donne ce nom vu que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la translation de la maison de Nazareth à Lorette.» Cette résidence était située au numéro 309 de la rue Belleville.

(3) Florina Gervais, née le 7 mars 1888, à St-Césaire de Rouville. Elle étudia chez les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame qu'elle admirait. Elle désirait être missionnaire en Chine, et à l'été 1906, elle se dirigea vers la Congrégation des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception fondée à Montréal en 1902. Elle partit pour la Chine le 3 décembre 1910. Elle se trouva parfaitement à l'aise chez les Chinois. Elle aurait dû trouver son bonheur et atteindre son idéal à cette oeuvre éminemment missionnaire mais elle sentait monter en elle un autre appel et fit connaître à ses supérieures sa décision de se retirer pour se donner totalement à ce qu'elle croyait être, en toute lucidité de conscience, l'oeuvre de Dieu. Elle revint donc dans sa famille, au Canada. Elle parla de son projet de retourner en Chine avec Monseigneur Larocque, évêque de Sherbrooke. Il s'agissait de fonder une autre institution. En 1915 elle retourna en Chine avec une compagne, Mlle Laurence Lamoureux. Elle y retrouvait une de ses jeunes élèves chinoises, *Mlle Chan Tsi Kwan*, laquelle fut heureuse de se joindre aux deux Canadiennes.

Mlle Lamoureux mourut en Chine, après quelques jours de maladie et Monseigneur Rayssac conseilla aux deux survivantes de retourner au Canada afin de s'adjoindre des compagnes pour assurer une relève. En 1919, le bon papa Gervais, peu après l'incendie de l'église de Lennoxville, acheta pour sa fille et sa jeune compagne le presbytère qui restait intact et vacant.

L'ouverture de la première maison de la Congrégation fut faite le 1er avril 1919 à Lennoxville. L'érection canonique de la congrégation fut accordée par Mgr Larocque le 7 septembre 1922. Les fondations se multiplièrent en Chine et celle de Victoria fut la treizième. Mère Marie-du-Sacré-Coeur, fondatrice de la Congrégation s'est dévouée à Victoria de décembre 1939 à juillet 1940 et y est revenue en août 1949 pour y rester jusqu'en octobre 1952. Elle décéda à la maison mère de Lennoxville le 1er août 1979. Mission accomplie. (Biographie, Mère Marie-du-Sacré-Coeur).

(4) Sr Marguerite-Marie, née Marie-Lucie Vachon, demeura à Victoria de décembre 1939 à août 1941.

(5) Sr Marie-Aurélie, née Noëlla Fréchette, demeura à Victoria de décembre 1939 à février 1941

(6) Archives de l'Évêché de Victoria.

(7) La majorité de ces informations furent données par Sr Isabelle Murphy, Secrétaire générale de la Congrégation à la Maison Mère de Lennoxville. - Nous l'assurons de notre reconnaissance.

PAROISSE SAINT JEAN-BAPTISTE DE VICTORIA.

1957 - 1987

Vivre à l'ombre d'un clocher fait partie de la vie canadienne-française. Il était normal que les Francophones de Victoria eussent le désir de posséder un endroit où ils pourraient assister aux services religieux en français. Le Club Canadien-français formé en 1941 leur avait déjà permis de se connaître et de se rencontrer plus souvent. Au point de vue religieux le Père J. A. Gaudet, aumônier de ce Club, célébrait des Saluts du St-Sacrement suivis d'une homélie en français et d'une soirée d'amitié. Les Pères Franciscains venant des paroisses françaises de Maillardville et Port Alberni célébraient occasionnellement la messe à Loretto Hall lors de leurs visites à Victoria mais cela n'était pas suffisant pour les membres désireux d'avoir leur paroisse. Les Franciscains étaient les amis des membres du Club Canadien et partageaient leur enthousiasme.

Le 8 octobre 1952, lors d'une réunion annuelle, le Club approuva l'ouverture d'un compte de banque spécial en vue de la création d'une paroisse et l'on versa un premier montant de cent dollars. Il fut décidé que les profits des parties de cartes et autres revenus des réunions sociales seraient versés à ce fonds spécial.

A la réunion générale de 1954 le compte spécial dépassait trois mille dollars. C'est alors que trois personnes furent nommées pour aller rencontrer Mgr Hill et lui demander la permission de prendre une option de mille dollars sur l'église anglicane St Mathias et sa salle paroissiale, situées au coin de l'avenue Richmond et de la rue Lilian. Mgr Hill ne répondit pas immédiatement à la requête du Club. Des signatures furent recueillies et une pétition lui fut envoyée.

Enfin le 9 février 1956, Monseigneur Hill rencontra les représentants du Club et il se dit favorable au projet de formation d'une paroisse et à l'achat de l'église anglicane

St. Mathias, pourvu toutefois que celle-ci puisse être payée comptant.

A partir de cette rencontre les événements se précipitèrent. Le Club avait toujours entretenu de bonnes relations avec le Conseil de la Vie française en Amérique grâce aux voyages de liaison française qui s'organisaient chaque année. Le Conseil avait maintes fois déclaré son appui aux Canadiens français de Victoria au sujet de leurs objectifs.

La présidente du Club, Mme Yvonne Fortin-Terrien, se rendit à la réunion annuelle du Conseil de la Vie française en octobre et présenta le projet de la fondation d'une paroisse. Elle expliqua qu'il manquait huit mille dollars afin de remplir la condition imposée par Mgr Hill, à savoir que l'église anglicane devait être payée comptant. Après étude sérieuse le Conseil fit un don de huit mille dollars que le Club s'engagea à rembourser si le projet de formation d'une paroisse ne se réalisait pas.

Mgr Hill obtint l'approbation de Rome pour la création d'une paroisse nationale française à Victoria. Le 4 mars 1957 il reçut l'autorisation tant attendue et communiqua cette nouvelle à M. O.W. Chrétien, président du comité spécial. (1) Les personnes autorisées purent alors terminer les transactions nécessaires avec les autorités de l'église anglicane et du diocèse catholique.

Une ombre restait au tableau: il fallait trouver un prêtre francophone pour assurer le service de la nouvelle paroisse. Les paroissiens durent attendre plus de six mois avant que le Père Clément Lepine, franciscain, prît la paroisse en charge. (2)

Le 7 avril 1958, pour fêter l'anniversaire de l'autorisation par le Vatican (4 mars 1957), Monseigneur Hill présida la cérémonie de bénédiction officielle de l'édifice. Lors d'une réunion subséquente du Club Canadien, il fut proposé qu'une plaque soit préparée afin de commémorer le don d'une église fait par le Club au diocèse de Victoria et que cette plaque soit placée à perpétuité dans l'église.

Quand l'objectif fut atteint, la Paroisse et le Club eurent par la suite leur propre conseil d'administration. Ils ont toujours coopéré étroitement pour certains projets mais ils ont travaillé d'une façon tout à fait indépendante dans d'autres domaines.

LES MARGUILLIERS ET LES CERCLES PAROISSIAUX.

Pour le bon fonctionnement d'une paroisse, en plus des services religieux, il doit y avoir un conseil d'administration dont les membres s'appellent les marguilliers. A Saint Jean-Baptiste ces derniers furent aidés dans leur tâche par des cercles appelés: Club St Jean-Baptiste composé des hommes de la paroisse et Cercle Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus de la paroisse Saint Jean-Baptiste pour les dames.

La première réunion des marguilliers eut lieu le 6 décembre 1957 dans la salle paroissiale située au 301 avenue Richmond. Le père Clément Lépine, OFM. était présent. Les marguilliers étaient: MM. Henri Côté, Claude Gaudet, O.W. Chrétien, Gérald Moreau et Jean-Paul Schiller. Trois d'entre eux occupaient encore ce poste en mars 1963. Monsieur Gérald Moreau agit comme secrétaire de 1957 à 1961.

ACTIVITES PAROISSIALES

L'église et la salle étaient payées mais ces bâtisses avaient besoin d'être restaurées et pour ce faire il fallut des fonds additionnels. C'est lors d'une autre réunion, le 19 décembre 1957, qu'il fut décidé d'organiser de nouveau des parties de cartes, des bingos et des soirées de famille, afin de créer les fonds nécessaires pour les réparations, l'entretien, le salaire du curé et tout ce qui était utile aux services religieux; il fallut d'abord faire un emprunt.

Tous les paroissiens se mirent à la tâche et travaillèrent bénévolement pour atteindre cet objectif. Le

club des hommes forma trois comités composés des membres suivants:

Le comité des Bingos: MM. Laurent Landry, Gérald Moreau, Marcien Poiron, Roger Nédelec, Claude Gaudet, André Bauvallier et Paul Labrosse.

Le Comité des jeux de cartes se composaient de Messieurs Clément Gaudet, Philippe Morneau, Marc Gaudet, et W. Chrétien.

Le comité du travail, lequel n'était pas le moindre, était composé de MM. Henri Côté, Clément Gaudet, Jean-Paul Schiller et André Rousseau.

On peut lire dans les procès-verbaux du Club les détails de la participation de chacun. L'élément féminin préparait les goûters lors de ces réunions. Il est impossible de nommer chacune de ces paroissiennes et de faire connaître combien elles s'étaient dévouées. (3) Les prix donnés aux bingos étaient apportés par les membres du Club ou leurs amis. Les membres du comité féminin sollicitaient des dons de la part de certaines institutions commerciales de Victoria, de sorte que les recettes des bingos étaient un profit net.

Grâce au travail acharné de ces deux Clubs, le Père Curé annonça à la réunion des marguilliers en octobre 1962, que la dette de la paroisse pouvait être épongée; ce qui fut voté par les marguilliers.

UN AUTRE FRANCISCAIN

Le 27 février 1962, le père Ignace-Marie Benoit OFM. présidait à la réunion du cercle Ste Thérèse, le père Clément étant hospitalisé. Il revint à la paroisse et put assumer son travail jusqu'au 6 mars 1963; il mourut subitement lors d'une réunion à la salle paroissiale.

Le Père Alexis Auger OFM devint le nouveau curé de la paroisse. A l'occasion de cette nomination, Mgr De Roo, évêque de Victoria, donna des directives pour l'élection des marguilliers. Au mois d'avril, d'après les directives données, les deux plus anciens marguilliers devaient se retirer afin de permettre une élection paroissiale.

Chaque année, les deux plus anciens devaient céder leur place mais ils pouvaient être réélus selon le désir des paroissiens. Un minimum de trois et un maximum de cinq personnes pouvaient être mises en nomination. Messieurs Côté et Schiller durent donc se retirer mais restèrent en fonction jusqu'aux prochaines élections auxquelles tous les paroissiens furent invités à voter. Messieurs François Théberge et Olivier Thibault furent les nouveaux élus.

ACHAT D'UN FUTUR PRESBYTERE.

Le 10 janvier 1964 M. Jos. McKenna adressait à Mgr l'évêque et à la paroisse une lettre les informant que la paroisse avait la première option sur la maison voisine de l'église, 311, Av. Richmond. Après les consultations d'usage, il fut décidé d'acheter cette propriété au prix de \$6 000.00 comptant. Il fallut faire un nouvel emprunt à la banque afin de pouvoir payer cette maison et y faire les réparations nécessaires pour pouvoir la louer. Grâce au dévouement inlassable des deux cercles paroissiaux la dette fut payée en peu de temps.

DES FEMMES COMME MARGUILLIERS.

Le 11 novembre 1969, M. Claude Gaudet présidait à l'assemblée des marguilliers et les autres personnes présentes étaient: MM. Clément Gaudet, Olivier Thibault, Henri Côté, Jean-Paul Schiller, Mme Yvonne Fortin-Terrien, Mlle Irène Guertin et M. Louis-Philippe Fortier.

Le 7 mars 1969, une résolution du conseil ecclésiastique recommandait qu'au moins deux femmes fissent partie du conseil des marguilliers et que ces nominations soient laissées à la discrétion du P. Curé et des marguilliers en charge. Le 4 novembre 1968 le père curé avait approuvé la nomination de Mme Terrien et Mlle Guertin. Il fut aussi recommandé que Mlle Mary Whitehead, grande bienfaitrice de la paroisse, fit également

partie de ce conseil. Il était aussi désirable qu'un comité de finance fût formé afin d'alléger le travail d'administration pour le Père Curé. Monsieur Henri Côté devint président du Comité de Finance.

Qui mieux que Mlle Irène Guertin pouvait devenir secrétaire officielle du Conseil des Marguilliers de la paroisse? Mlle Guertin accepta gracieusement et elle remplit cette tâche jusqu'en 1979.

PAROISSE REMISE A L'EVECHE.

A la réunion du 28 novembre 1972 on rapporta que les Franciscains désiraient remettre la paroisse St Jean-Baptiste à l'évêché.

Extrait du procès-verbal:

« Pour donner suite à la conversation tenue avec Monseigneur[sic] O'Connell au sujet de la terminaison du terme d'office du bon curé, le Père Alexis, vu que les Franciscains par l'entremise du Provincial, le R. P. Galvin ont décidé de remettre la Paroisse Française St Jean-Baptiste au diocèse, n'étant plus capables d'envoyer un prêtre pour desservir la paroisse, il y aura une rencontre le 3 déc. prochain avec Mgr Remi De Roo pour décider qui sera le remplaçant [sic]. Il est proposé par Claude Gaudet, appuyé par Mlle Guertin que les marguilliers, Henri Côté, Philippe Fortier, Clément Gaudet, François Quillévéré et Mme Terrien soient délégués pour cette rencontre. Adopté ».

Les paroissiens aimaient leur curé et il désirait le garder. Aussi y eut-il une lueur d'espoir lorsque le 10 décembre le Père Alexis leur fit part de sa démission officielle. Il leur dit: «A la demande instante et bien naturelle de notre Provincial et de Mgr l'Evêque, je dois vous faire connaître aujourd'hui officiellement, ma démission comme curé de la paroisse. Malheureusement, ils n'ont pas sous la main l'homme idéal qui pourrait prendre la place immédiatement. Alors il est probable qu'avec l'approbation de notre Provincial, je pourrai continuer mon travail comme desservant au service du Diocèse. »

Le Conseil des Franciscains n'eut pas d'objection à ce que le Père Alexis continuât à célébrer la messe dominicale dans la paroisse pour autant que le Père lui-même désirât rendre ce service. Mais, écrivait le Père Don MacDonald, «il est entendu qu'un tel arrangement n'enlèvera rien au fait que la responsabilité de la paroisse relève désormais du diocèse de Victoria».

Par la suite, le comité des finances formé de M. Henri Côté et Mlle Whitehead dut, semi-annuellement, remettre un rapport financier à l'évêché.

DECES DU PERE ALEXIS.

Le Père Alexis Auger mourut le 16 mai 1978 à l'âge de 87 ans. Quelques semaines plus tard, soit le 26 juin, Mgr De Roo fit une visite canonique à la paroisse. Une grand'messe fut célébrée; le Père Ignace Benoît, OFM. desservant temporaire et le Père Zwonko, curé des Croates (4) assistaient à l'autel. Après la messe, un goûter, présidé par Mgr De Roo, fut servi à la salle paroissiale. Après avoir souligné le travail accompli par les Pères Clément Lépine et Alexis Auger et exprimé sa gratitude envers l'ordre des Franciscains pour avoir assumé l'entretien de ces deux prêtres depuis la fondation de la paroisse, son Excellence insista sur le fait qu'il fallait à la Paroisse un prêtre convaincu du fait français. Il souligna qu'il tenait à ce qu'il y ait une paroisse canadienne-française à Victoria, qu'il nous donnerait tout son appui, mais que nous devons en assurer la survivance.

En décembre 1977, à l'occasion du 15ème anniversaire de son élévation à l'épiscopat, son Excellence, Mgr Remi De Roo, avait décerné des Médailles du Mérite au Rév. Père Alexis Auger et à Mme Yvonne Terrien en reconnaissance des services inestimables rendus par eux à la paroisse française. Son Excellence s'était réservé le plaisir d'offrir personnellement, lors de cette visite canonique, une autre médaille du Mérite qui fut décernée cette fois à M. et Mme Henri Côté, qui eux aussi avaient travaillé généreusement depuis la fondation de la Paroisse.

LA PAROISSE ET LE DIOCESE

Il fut nécessaire de mettre le diocèse au courant de la situation paroissiale. A la réunion du 12 juillet 1978, on rapporta que Messieurs Louis-Philippe Fortier, Jean-Paul Vinay et Jean-Paul Schiller s'étaient rendus à l'évêché, au bureau de M. Gérard Ricard, pour exposer les besoins de la paroisse. On lui remit une copie de la lettre paroissiale composée par M. Vinay et qui avait été envoyée aux Francophones de Victoria. Il promit de soumettre le cas à son Excellence Mgr Remi de Roo.

NOUVEAUX CURES.

De septembre 1978 à juin 1979, le Rév. Père Harold Heard fut le curé de la paroisse Saint Jean-Baptiste.

On pouvait lire une note d'appréciation de sa part, publiée dans le Supplément de la Colombie, lors du 25^e anniversaire de la fondation de la paroisse.

Il disait alors: «A mon arrivée à Victoria, Sr Patricia m'a hébergé ainsi que Mlle Irène Guertin. Mes remerciements aussi à Jean-Marie Fortier que je voyais presque tous les jours, à Mlle Eliana Mathieu et surtout à Madame Fortin-Terrien, la pierre d'angle de la communauté francophone, à Aline Tétreault pour la catéchèse et aux Décibels pour la création d'une atmosphère bien vivante. Merci à tous ceux qui ont contribué à l'embellissement du presbytère. C'est en définitive à Mgr Remi De Roo que nous devons l'existence continuelle de cet enclos de la francophonie si important pour la capitale de la Colombie»

Le Père Harold Heard, fils unique, naquit à Sunderland en Angleterre en 1913. En 1926 il fit ses études au petit séminaire Saint-Esprit à St-Alexandre de la Gatineau. Il fit ensuite des études en Europe et il eut à subir les horreurs de la guerre. Il fut finalement ordonné prêtre le 1^{er} novembre 1941 et partit pour les missions d'Afrique en 1943. Il y resta jusqu'en 1978. A son arrivée

à Victoria' il fut nommé curé de la Paroisse Saint Jean-Baptiste le 1er septembre 1978.

Pendant son séjour il demanda que les statues dans le sanctuaire soient mises en relief derrière les lampions. (5) Parti en 1979, il revint à la paroisse Saint Jean-Baptiste en 1984. Il est le pasteur actuel de cette paroisse.

Le 12 juin 1979, Mgr De Roo convoquait une réunion spéciale des marguilliers afin de leur annoncer qu'il avait besoin des services du Père Heard, mais qu'il avait trouvé un prêtre de langue française pour la paroisse. Ce nouveau curé fut l'abbé André Dion. Il prendra la relève de la paroisse immédiatement, aux mêmes conditions que le Père Heard.

TEMOIGNAGE DE L'ABBE ANDRE DION SUR LES DEBUTS DE LA PAROISSE.

«La paroisse St Jean-Baptiste fait partie de mes souvenirs. Je me rappelle les petites visites que le Père Albéric Fréchette de Maillardville et moi-même rendions au Père Clément Lépine, premier curé de St-Jean-Baptiste.

J'étais alors vicaire à Notre-Dame-de-Lourdes. Je demeurai à Maillardville de juillet 1958 à juillet 1962.

Pendant ces années le Père Fréchette et moi allions de temps en temps faire notre petit tour à la paroisse française de Victoria.

Le Père Fréchette a beaucoup compté dans la fondation de la paroisse de Victoria. Il a toujours été comme un encouragement pour les autres centres français de la Colombie. C'était donc naturel pour lui de demeurer en contact avec Victoria en visitant le Père Clément, franciscain comme lui, et en rencontrant Mme Terrien, Mme Parent et bien d'autres personnes dévouées à la paroisse. Etant le vicaire du Père Fréchette, nous voyagions souvent ensemble et peu à peu il m'initia à la «cause française».

Le Père Clément Lépine avait alors sa chambre près de la cuisine; l'endroit est devenu plus tard le bureau du curé. Si je me souviens bien, les classes de français avaient

lieu, à ce moment, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la salle des Nouveaux Horizons. Le curé nous faisait visiter son église avec beaucoup de fierté.

Le Père Clément habita ensuite sur la rue Robertson, tout près de l'église; ce n'est qu'un peu plus tard que madame Terrien décida de laisser aux Pères Franciscains sa maison située sur la rue Joan Crescent pour habiter elle-même rue Robertson. Avec un local plus grand, les Franciscains pouvaient desservir, de leur monastère, la paroisse française. Le Père Clément Lépine fut le premier curé de la paroisse française. A son décès, le Père Ignace Benoît devint le curé intérimaire jusqu'à la nomination du Père Alexis Auger.

La venue du Père Harold Heard en 1978 ouvrit une nouvelle page dans l'histoire de la paroisse. Les paroissiens décidèrent de loger le nouveau curé dans la maison adjacente à l'église qui devint alors le nouveau presbytère.

Le 3 juillet 1979 fut une date importante dans ma vie de prêtre alors que Mgr Remi De Roo me demanda de remplacer le Père Harold Heard. Agenouillé dans la petite église St Jean-Baptiste, je remerciai le Seigneur. Je revenais dans la paroisse que j'avais visitée dès ses débuts.

Je pensais alors, avec admiration, à tous ces bons curés qui m'avaient précédé et aussi aux nombreux paroissiens qui avaient sacrifié leur temps et mis à la disposition de l'église leurs talents, leurs énergies et leurs dons afin de toujours conserver cette précieuse paroisse française».

A l'occasion du 30ème anniversaire de prêtrise de l'abbé Dion en mars 1983, un cadeau lui fut offert. Le Club, la Fondation et les Auxiliaires avaient contribué à ce cadeau.

Il est à noter que le Père Engelbert Paradis, OFM membre du Monastère Saint-Joseph de Victoria, a également prêté main forte à la paroisse St Jean-Baptiste en différentes circonstances.

ACTIVITES RELIGIEUSES ET CULTURELLES

Dès la fondation de la paroisse un orgue avait été donné et Mlle Irène Guertin remplit la fonction d'organiste pendant de nombreuses années. Une chorale avait été formée et s'est perpétuée. M. P. McLean devint l'organiste.

Mme Henriette Moreau et M. J.B. Quillévére prêtèrent leur belle voix, comme soliste, lors du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse. Ils continuent de le faire à l'occasion des mariages, des funérailles et des messes de minuit.

Il serait difficile d'essayer de nommer toutes celles qui ont rempli la fonction de sacristine. En lisant les procès-verbaux du Cercle Sainte-Thérèse on constate que plusieurs se dévouèrent à cette tâche. Les précieuses nappes d'autels et les aubes ne servent plus à cause des changements liturgiques mais elles sont conservées précieusement par la sacristine actuelle, Mme Alice Maynard.

En 1964 une bibliothèque était à la disposition des paroissiens. Elle contenait 200 volumes.

Des cours de catéchèse et de français furent donnés à la paroisse. Au nombre de ceux qui se dévouèrent à ces causes étaient : Pierrette Paquette, Marie Robillard, Réal Topping, Louis-Philippe Fortier, Eliana Mathieu, Sr Elizabeth de la Congrégation des Srs Notre-Dame des Anges, Marie-Paule Vinay, Marie-Emmanuelle Vinay et Aline Tétreault. Gérald Moreau et Antoinette Vaucher donnèrent aussi des cours de français aux paroissiens anglophones.

D'autres personnes se sont aussi dévouées à ces causes mais si leurs noms ne furent pas inscrits dans les procès verbaux ils n'en demeurent pas moins inscrits dans la mémoire de nombreux paroissiens.

DONS DIVERS: À LA PAROISSE:

En décembre 1959 Mme Lemieux avait offert la série presque complète des oeuvres de Massicotte. On peut encore admirer ces tableaux dans la salle paroissiale de la paroisse.

Mme Ina Morris avait exécuté au pastel le portrait du Père Clément, Curé fondateur de la paroisse, et en fit don à la paroisse.

Les premiers bancs installés dans l'église furent donnés par monsieur Albert Fortin. Monsieur et Madame Jean-Paul Schiller donnèrent le Tabernacle et les Chandeliers; les fonds baptismaux furent construits par Jean-Paul Schiller. La Dernière Scène, de cuivre en relief, installée à la base de l'autel est l'oeuvre de Jeannette Schiller. Ce travail est une véritable oeuvre d'art et a demandé une étude spéciale pour la réussir.

Le Crucifix installé dans le sanctuaire est un don des Soeurs de Sainte-Anne. Ce don avait été fait par l'intermédiaire de Jean-Paul Schiller alors qu'il contribuait à l'oeuvre des Soeurs de Ste-Anne.

Le don des heures de travail accomplies par tous les paroissiens pour la rénovation de l'église représente une somme considérable. Lors d'une réunion, le 19 mars 1959, le Révérend Père Clément Lépine adressait un mot de remerciement à monsieur Henri Côté et à tous ceux qui avaient aidé à bâtir et ériger le clocher et accomplir les autres travaux.

De nombreux dons en argent avaient été reçus. Un don substantiel d'un montant de \$6 000. 00, fait par Mme Alida T. Chrétien, devait être utilisé pour l'entretien de l'église et de la propriété. (6)

ACTIVITES SOCIALES

Au tout début on avait organisé un bazar afin d'obtenir des fonds additionnels pour la paroisse. On se rendit bientôt compte que ce travail était énorme et qu'une souscription annuelle parmi les paroissiens pouvait rapporter les mêmes revenus et alléger le travail des dévoués paroissiens.

Au cours de l'année, afin d'obtenir des revenus supplémentaires, des soupers furent organisés et les paroissiens et paroissiennes se dépensèrent sans compter pour les réaliser. Pendant un certain temps on prépara jusqu'à 6 soupers par année. Les profits nets ainsi obtenus se montaient en moyenne à \$500.00 par souper. Le travail des bénévoles était considérable mais tous le faisaient avec joie afin de garantir la continuité de la paroisse. Il y avait aussi une grande satisfaction de pouvoir travailler ensemble à une cause commune.

Il fut ensuite question de former un groupe de soutien pour la paroisse. M. J.M. Fortier suggéra la formation d'un groupe auxiliaire qui s'occuperait des soupers et d'autres activités sociales de la paroisse. Les membres qui faisaient partie du comité pour les soupers feraient partie de ce groupe et ouvriraient un compte en banque dans lequel serait placé le revenu total de chaque activité. M. Raymond Plante suggéra qu'il y ait toujours au moins un marguillier qui soit membre de ce groupe auxiliaire. Afin que cette suggestion devienne officielle, monsieur Henri Côté proposa que ce groupe soit formé et qu'il s'appelle Les Auxiliaires de la Paroisse Saint Jean-Baptiste. En plus, il proposa que l'existence des Auxiliaires soit rétroactive au 1er janvier 1979 afin que les recettes obtenues depuis le début de l'année soient sous leur contrôle. Cette proposition fut acceptée à l'unanimité; ce groupe auxiliaire existe encore de nos jours.

Cette manière d'opérer était plus intéressante pour les volontaires car ils pouvaient se rendre compte plus exactement des revenus que leur travail produisait.

A une réunion du 17 mars 1971 monsieur Henri Côté devint le coordonnateur des activités sociales de la salle paroissiale et monsieur François Quillévé (7) devint le responsable du contrôle du chauffage pendant les cours du samedi matin.

Les détails relevés dans les Procès-verbaux prouvent qu'il y eut une vie intense au sein de cette jeune paroisse. Tous collaboraient; il régnait un grand esprit de famille et un enthousiasme extraordinaire.

AUTRES REVENUS en 1980.

Occasionnellement les locaux étaient loués à diverses organisations. La paroisse et les auxiliaires recevaient aussi des dons anonymes.

A titre de location, les Décibels (Choeur de chant), avaient payé la somme de \$800.00.

Les Cornouillers (troupe de danse) avaient remis à la paroisse une somme de \$1,000.00 pour la location de la salle et un don pour la garderie. (La garderie s'occupe de la garde d'une vingtaine d'enfants.)

La salle des Nouveaux horizons peut être louée également à d'autres fins.

LES QUETES DOMINICALES.

Afin d'augmenter les revenus des quêtes aux messes dominicales divers moyens furent suggérés, entre autres le système d'enveloppes. Un don d'une heure de salaire par semaine pourrait être fait par chaque paroissien. Les personnes retraitées pourraient établir un montant équivalent. Les quêtes du dimanche constituent réellement les revenus sur lesquels les administrateurs de la paroisse doivent pouvoir compter.

LE 25^{ème} ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DE LA PAROISSE.

Une semaine de réjouissance marqua cet anniversaire . Du 18 au 26 juin 1982, les paroissiens se rencontrèrent pour des activités diverses. Mme Dolorès McLean fut la rédactrice d'un journal souvenir qui avait été publié comme un Supplément au Soleil de Colombie de Vancouver. Les paroissiens avaient été invités à fournir leurs biographies. Des notes historiques intéressantes y étaient incluses. Ce supplément fut largement distribué et certains l'ont conservé précieusement. A cette occasion, Mme McLean avait été interviewée à la télévision locale par M. Jean Lagassé. Il avait aussi interviewé messieurs Henri Côté et Raymond Plante. Ce dernier était le coordonnateur des activités projetées à la paroisse St Jean-Baptiste pour fêter ce 25^{ème} anniversaire.

Lors de cette interview, monsieur Côté nous parla des travaux exécutés. Laissons-lui la parole:

« Quand on achète une maison, il est assez rare que tout nous convienne. Il faut faire des changements, alors j'aimerais vous donner un aperçu de presque tous les travaux qui s'y sont faits.(8)

Il a fallu commencer par renhausser le bâtiment car le vent soufflait à la grandeur sous les planchers non isolés. Il n'y avait qu'une petite fournaise à l'huile à l'arrière de l'église pour chauffer toute l'église. A l'intérieur, on construisit ensuite une plateforme pour le choeur de chant et des confessionnaux à l'arrière de l'église. On installa aussi un orgue électrique et un système de haut-parleurs. Notre Père Clément n'avait pas la voix trop forte, alors il avait besoin de haut-parleurs.

Dans le sanctuaire, il faut signaler tout spécialement la famille Schiller, car ce sont eux qui ont presque tout fourni et fabriqué, à partir du grand autel avec la belle scène du Dernier Souper , ainsi que l'autel du côté, le lutrin, la table de communion, les chandeliers, les petits bancs pour les enfants de choeur, les plantes et les fleurs ainsi que le tabernacle. Le magnifique crucifix à l'arrière de l'autel fut

obtenu des Soeurs de Sainte-Anne, par monsieur Schiller, qui travaillait dans ce temps-là au couvent. Ils complétèrent l'ensemble par une belle chaise rembourrée pour le Père Curé.

Toute église catholique a besoin de son clocher. Donc en 1959 on en a fabriqué un dans la salle. On enleva ensuite la couverture du petit clocher existant et l'on installa notre clocher par dessus. Entre temps on avait installé un système de chauffage à l'huile dans la salle qui était suffisant pour chauffer tout l'édifice.

En 1967, on ferma l'espace de 18 pieds entre l'église et la salle, ce qui nous donna deux classes pour nos enfants. On ajouta à la salle un vestibule et une nouvelle entrée. On renouvela les planchers de la salle et de l'église et on recouvrit les murs de la salle de tuiles acoustiques. En 1981-82, on construisit un mur d'isolement entre l'église et les classes et avec l'aide du gouvernement ces deux chambres furent transformées avec tapis, meubles, table de billard, piano, etc. à l'usage des Nouveaux Horizons. La cuisine fut réaménagée et l'ancien bureau du Père curé devint le domicile de notre gardienne. Entre temps on avait acheté la maison voisine de l'église pour en faire un presbytère. Il a fallu aussi y faire les réparations nécessaires pour la louer en attendant qu'elle soit utilisée comme presbytère. C'est ainsi que, grâce à nos paroissiens dévoués, l'ancienne église Saint-Mathias est devenue la paroisse française Saint Jean-Baptiste.»

Monsieur Côté fut toujours très actif à la paroisse; il a été marguillier dès le début et a été réélu pendant de nombreuses années.

A cet interview, Monsieur Raymond Plante, organisateur inlassable, décrit les activités quotidiennes de ces jours de fêtes. Il fit connaître son désir de venir résider à Victoria qu'il avait eu l'occasion de visiter en 1960. Il y arriva comme résident en 1974. Depuis cette date il donne et de son temps et de son expérience à la paroisse. Marguillier depuis plusieurs années il s'occupe toujours activement de l'administration, de l'entretien de la paroisse et aussi du service des personnes âgées. C'est un collaborateur

inlassable, toujours prêt à faire preuve de bonne volonté. Il a le don de proposer des solutions à bien des problèmes. La location des locaux de la paroisse constitue un revenu important et il est là aussi l'agent de liaison entre la paroisse et les groupes.

LA VIE CONTINUE.

Comme pour le diocèse de Victoria, Mgr Remi De Roo représente toujours pour la paroisse Saint Jean-Baptiste un élément majeur de continuité. Les occasions ne sont pas rares où il vient participer aux événements et à la vie de la paroisse, à laquelle il ne refuse jamais son aide compréhensive et paternelle. Ainsi les paroissiens eurent le privilège de l'avoir comme prédicateur pour la retraite pascalle de 1984. Souvent il vient remplacer monsieur le curé pour célébrer la sainte messe les dimanches. Les paroissiens sont alors particulièrement heureux de l'accueillir, tant ils sont captivés par le ton et l'excellent français de ses homélies. En maintes occasions il a su apporter encouragement et soutien à la vie paroissiale.

- Un autre élément de continuité est la personnalité de madame Alice Maynard dont les services rendus à la paroisse ne se comptent plus. Gardienne du Centre Saint Jean-Baptiste depuis septembre 1981, elle remplit les fonctions d'hotesse-réceptionniste des Nouveaux Horizons depuis leur fondation. Bénévole et de coeur et d'esprit elle jouit, pour toute gratification, d'une pièce dans les locaux paroissiaux, qu'elle a améliorée à son goût et de ses deniers, tout en utilisant les diverses commodités pour son usage personnel.

Toujours aimable et sans détours, elle reçoit tout visiteur avec cordialité et prête son concours aux divers rouages de la paroisse, chaque fois et autant qu'elle peut

leur être utile. Entre autres, elle se charge d'organiser le désormais traditionnel dîner de Noël offert par la paroisse aux personnes seules, et cela sans jamais faire appel aux revenus paroissiaux grâce aux dons qu'elle collecte à cet effet.

- Comme exemple de manifestations en cours d'année, on peut rappeler le concert donné le 19 juillet 1986 à la paroisse par les Petits Chanteurs de Granby. La Fondation Canadienne-Française d'Aide Culturelle de la Colombie-Britannique en a pris tous les frais à sa charge.
- La paroisse Saint Jean-Baptiste continue ses activités avec la même foi et la même énergie. Elle perpétue un accueil chaleureux et ouvert, notamment en conviant chaque dimanche ses visiteurs à un café-petits gateaux offert après la messe dans ses locaux. Elle donne aux nouveaux venus l'image d'une union fraternelle de ses membres qui incite tout visiteur à devenir lui aussi un de ces membres, puis à grossir les rangs toujours fournis des personnes qui savent s'y dévouer. Un tel ensemble ne peut qu'avoir l'assurance d'une vie aussi longue que riche et bénéfique.
- Les successeurs, de 1986-87, des marguilliers du premier conseil paroissial de 1957 continuent l'oeuvre de leur devanciers et entretiennent la flamme qu'ils avaient allumée puis leur avaient transmise.

Unis autour de leur curé, le père Harold Heard, ils forment le maillon principal de cette chaîne sans faille que représente l'histoire de la paroisse. Après avoir cité les

*noms des premiers marguilliers,
le premier chaînon de cette*

chaîne, il y a lieu de rappeler maintenant ceux des marguilliers d'aujourd'hui, l'actuel maillon de la dite chaîne.

Président: Docteur François AUBERT
Vice-Président: Louis-Philippe FORTIER
Secrétaire: Mireille LARMINAY
Trésorier: Gérard VINCENT
Membres: Hector BUSSIERERE
Henri CHARTRAND
Alice MAYNARD
Raymond PLANTE
François QUILLEVERE

NOTES:

(1) Le comité spécial comprenait les personnes suivantes: M. O.W. Chrétien, Mme Yvonne Fortin-Terrien, Jos. Moreau, dentiste, et M. Jean-Paul Schiller.

(2) On note que la date de la fondation de la paroisse St Jean-Baptiste est le 22 novembre 1957 et que la première messe fut chantée le premier dimanche de décembre 1957. (Procès-verbal du Cercle Ste Thérèse de l'E.J., page 175)

(3) Dans la documentation de la paroisse, on retrouve une référence disant que le Cercle Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus fut organisé en octobre 1958, Mme Jeannette Schiller en fut la première présidente et Mme Henri Côté devenait présidente en janvier 1960. Les premiers procès-verbaux retrouvés datent du 19 janvier 1960.

(4) Vers 1975 les Croates louaient l'église de la paroisse St Jean-Baptiste pour y tenir leurs services religieux. Ils payaient la somme de \$10. chaque fois que l'église était à leur disposition. Le Père ZWONKO était leur aumônier.

5)M. Jean-Paul Schiller fut le menuisier spécialisé pour tous les travaux du sanctuaire.

(6) Mme Chrétien mourut le 12 mai 1974.

(7) François Quillévére s'occupa de bien des travaux de peintures des bâtisses de la paroisse.

(8) Cet achat avait été fait en 1957

MADAME YVONNE FORTIN-TERRIEN

Biographie, période 1940-1980

Lorsqu'en 1940, Mme Yvonne Fortin-Terrien vint s'établir à Victoria, c'était pour prendre une retraite de tout repos; elle ne se doutait pas que pendant la quarantaine d'années qu'elle habiterait ici, elle travaillerait avec ardeur pour:

- la fondation d'un club canadien-français,
- la création d'une Fédération canadienne-française provinciale,
- l'obtention d'une paroisse catholique française,
- l'organisation d'une bibliothèque française,
- l'établissement d'une fondation d'aide culturelle.

Oui, nous lui devons beaucoup, car grâce à sa persévérance et à son sens de l'organisation, notre communauté francophone continue de fleurir. N'est-ce pas en effet la grandeur d'âme de Mme Yvonne Fortin-Terrien qui a semé ce jardin de francophonie que nous formons aujourd'hui?

Certes Mme Yvonne Fortin-Terrien méritait amplement de se reposer après une carrière aussi remplie qu'appréciée tant à Hull qu'à Ottawa, où elle fut pendant plusieurs années directrice et créatrice des «Cercles de Dirigeantes» des oeuvres d'action catholique. C'est ainsi qu'en 1939 l'Université d'Ottawa reconnaissait le travail de la doyenne de l'Institut dominicain de philosophie en lui décernant le «Prix d'Action Catholique».

Elle avait épousé M. Georges Terrien le 10 mai 1915. De cette union naquit leur fille unique, Yvette, épouse de l'honorable Noël Barbès, juge d'Amos, province de Québec.

En 1940 M. Georges Terrien, traducteur auprès du gouvernement fédéral, prit sa retraite et décida, avec son épouse, de visiter l'ouest canadien, plus particulièrement Victoria; ils décidèrent d'y habiter.

Dès leur arrivée ils firent la connaissance de gens de bonne volonté, entre autres M. et Mme Joseph Tremblay qui envisageaient de regrouper tous les francophones de la Colombie-Britannique.

UN CLUB FRANÇAIS À VICTORIA

En 1941 le Club Canadien Français de la Colombie-Britannique (de nos jours La Société Francophone de Victoria) fut créé. M. Georges Terrien présida la première réunion et Mme Yvonne Fortin-Terrien fit fonction de secrétaire. Elle fut par la suite soit secrétaire, soit présidente de cette association pendant plusieurs années. Consciencieusement madame Terrien s'assura que les procès verbaux fussent rédigés soigneusement. Les archives se sont enrichies des nombreuses photographies et coupures de journaux qu'elle avait jugé bon de conserver. (L'original de ces procès-verbaux et photos se trouvent présentement aux Archives Provinciales de la Colombie-Britannique.)

La grande maison des Terrien, située au 1076 rue Joan Crescent et surnommée «Au Vieux Québec», devint le centre de rencontre des francophones de Victoria; c'est là que se tinrent maintes réunions et activités.

UNE FEDERATION PROVINCIALE EN COLOMBIE-BRITANNIQUE

C'est à Victoria que la «Fédération des Franco-Colombiens» a vu le jour, sous le nom de «Fédération Canadienne-française de la Colombie-Britannique»; Mme Y.F.-Terrien en fut l'instigatrice, aidée, bien sûr, par un groupe de francophones convaincus; entre autres mentionnons sa bonne amie Mme Jeanne Parent qui l'appuya par une participation sans réserve.

Le premier congrès de la langue française en Colombie-Britannique eut lieu à Victoria le 24 juin 1945; une centaine de délégués de tous les coins de la province y assistaient. Mme Terrien donna tout son temps à la

préparation de ce congrès; soulignons notamment la correspondance énorme qu'elle eut à assumer. Elle dirigeait avec discrétion et ne s'imposait jamais; cependant elle réussissait à obtenir des aides aussi nombreuses que dévouées.

UNE PAROISSE FRANÇAISE À VICTORIA

Madame Terrien, chrétienne convaincue, avait un rêve: une paroisse française à Victoria. Citons les récents propos de madame Rose-Blanche McBride: «Si vous avez une paroisse française à Victoria, c'est bien grâce à l'inlassable dévouement et à la persévérance de madame Yvonne Fortin-Terrien».

C'est avec ardeur que Mme Terrien se mit à l'oeuvre appuyée par les francophones des années cinquante, entre autres les Côté, les Landry, les Schiller, les Gaudet, les Nédelec, les Chrétien, et bien d'autres. Sans répit furent organisés tombolas, grands soupers, parties de cartes, bazars et tout ce qui pouvait faire entrer des fonds. Les disponibilités crurent rapidement, grossis encore des dons de la communauté francophone. Répétons que Mme Terrien avait un réel talent pour découvrir les gens capables de l'épauler dans ses efforts.

Ayant un montant substantiel dans leur compte en banque les membres du Club Canadien-français croyaient pouvoir acheter l'église anglicane Saint-Mathias. Mgr James M. Hill, à qui l'on s'adressa pour obtenir la permission, insista pour que l'église soit payée comptant, ce que ne permettait pas encore le montant de ce compte.

Mme Terrien s'adressa alors au *Conseil de la Vie Française en Amérique* pour demander le complément. Elle obtint un don de \$8 000.00 avec l'aide du Révérend Père Marie-Thomas Landry, Dominicain, et de Monseigneur Paul-Émile Gosselin qui eurent beaucoup à oeuvrer dans cette démarche. Le succès couronne toujours les efforts! — L'église fut achetée en 1957 et le 7 avril 1958 eut lieu la bénédiction solennelle de la paroisse française Saint Jean-Baptiste. En dépit de l'épreuve que fut pour elle la perte

de son cher conjoint, décédé le 12 mai 1957, Madame Terrien continua à se donner entièrement à l'établissement de la paroisse.

Dans la *Survivance* du 21 janvier 1959 nous pouvons lire ce que le Révérend Père Clément Lépine, premier curé de la paroisse Saint Jean-Baptiste, disait: «Madame, on vous a surnommée à juste titre la maman de la paroisse de Victoria; j'ajoute que vous êtes et que vous en resterez l'inspiration, car dans nos coeurs reconnaissants, votre souvenir sera synonyme de Fierté française, de Courage, de Dévouement et de Renoncement».

Si Mme Terrien était la *Maman* de la Paroisse française elle était aussi la *Grand-maman* de tous les enfants de la paroisse. Etant éloignée de ses propres petits enfants, elle en avait sept, son amour maternel se manifestait par la tendresse et l'attachement qu'elle avait pour les enfants de la paroisse.

LA BIBLIOTHEQUE FRANCOPHONE

Dès 1941 Mme Y.F.- Terrien s'est aussi occupée avec l'aide de Mmes Jeanne Parent et Marie Badni de cataloguer, de couvrir et de réparer tous les livres de la bibliothèque francophone. Elle ressentait beaucoup de fierté devant tous ces rayons remplis de volumes et elle fut très touchée du don de Mgr Joseph Charbonneau qui légua sa bibliothèque personnelle à la paroisse. Elle continua d'être bibliothécaire jusque vers 1975.

DÉMÉNAGEMENT.

En 1961, dans un acte de grande générosité, elle céda sa grande maison de la rue Joan Crescent aux Pères Franciscains; elle espérait que la paroisse française pourrait toujours être desservie par des Pères franciscains francophones.

Elle déménagea en 1961 dans un coquet petit bungalow acheté en 1959 et situé au 307 rue Robertson; de sa cuisine elle pouvait apercevoir, entre les branches des arbres, le clocher de sa chère paroisse. En cette demeure, surnommée «Coeur de Mie», elle accueillit chaleureusement de nombreux amis; Eliana Mathieu, Marie Robillard, Mary Whitehead et bien d'autres, aimaient la visiter. Elle portait un intérêt sincère aux propos de chacun et elle était toujours prête à collaborer par ses bons conseils et ses encouragements.

LA FONDATION

Mme Terrien déplorait le fait que plusieurs enfants francophones de Victoria s'anglicisaient, ce qui n'était pas surprenant car, à cette époque, il n'y avait ni école française, ni réseau français de radio ou de télévision.

En 1964 elle travailla activement à la création de la «Fondation Canadienne-française d'Aide Culturelle de la Colombie-Britannique». En offrant des bourses aux étudiants de la paroisse française, Mme Terrien espérait que les enfants garderaient leur langue maternelle et que peut-être un jour, l'un d'eux deviendrait séminariste. Ce projet fut mis sur pied en collaboration avec M. Henri Côté; avec la contribution des membres fondateurs cette association fut une vraie réussite. Le désir de Mme Terrien de voir un enfant de la paroisse Saint Jean-Baptiste devenir prêtre, se réalisera-t-il? On peut en tout cas être certain que, du haut du Ciel, elle continue à intercéder dans ce but auprès du Seigneur et qu'elle embrasera toute étincelle de vocation naissant dans l'âme de l'un de nos jeunes paroissiens.

UNE FEMME D'ACTION

Mme Terrien participa assidûment aux réunions du Club Canadien-français, de la paroisse et de la Fondation jusqu'au début des années 70. A ces assemblées elle savait écouter et analyser les situations. Lorsqu'elle parlait, c'était d'une voix basse et avec un grand calme; ce qu'elle disait était court, approprié et réfléchi. Tous manifestaient une grande admiration et un grand respect à son égard; sous une apparence très réservée, elle cachait un coeur d'or, un coeur compréhensif et plein de tendresse. Madame Terrien avait une vie intérieure très intense; elle était tertiaire dominicaine. C'est sans doute sa grande foi, très profonde, qui lui permit d'accomplir une telle tâche et de supporter tous les ennuis qu'elle comportait. N'est-il pas vraiment exceptionnel qu'une femme venue prendre sa retraite à Victoria put accomplir une oeuvre aussi monumentale?

SON JARDIN

Un des passe-temps favoris de madame Terrien était le jardinage. Sa résidence « Au Vieux Québec » était située sur deux terrains, il y avait donc place pour un grand et magnifique jardin. Une multitude de rhododendrons et d'azalées ornaient les terrasses; la propriété était bordée de grands conifères et de chênes; des rosiers et une nuée de fleurs embellissaient le domaine. Dans son parterre sur la rue Robertson, madame Terrien avait de jolis rosiers, d'énormes pivoines et des hortensias très fournis.

Pendant plusieurs années les fleurs de ses plates-bandes ornèrent l'autel de la paroisse française; sa chère amie mademoiselle Mary Whitehead composait d'artistiques bouquets pour la messe dominicale.

Elle était très fière de faire faire le tour de sa petite cour, bras dessus bras dessous, pour montrer son pommier; elle l'avait fait greffer pour pouvoir récolter quatre variétés de pommes.

SES DERNIERES ANNEES

Lorsqu'il lui fut impossible de sortir le soir, elle continua quand même à se tenir au courant des activités des divers groupes francophones. Elle appréciait grandement les visites de Régine Bérubé qui, en ce temps-là, était présidente du Club Canadien Français. Leurs conversations portaient sur ce qui se passait au Club Canadien-Français et à la Fédération. Mme Terrien conserva un vif intérêt pour ces organisations, elle se faisait du souci s'il se présentait des problèmes et se réjouissait du progrès et des succès.

La politique fédérale et provinciale la captivait, elles'intéressait particulièrement à tout ce qui se passait au Québec. Elle correspondait régulièrement avec sa fille et son gendre; cette correspondance servira peut-être un jour à écrire une biographie complète de cette femme extraordinaire qu'était Mme Terrien

Nous la connaissons tous comme étant une personne intellectuelle, posée et même un peu austère; peu de gens savent que pour se divertir, Mme Terrien aimait bien regarder les parties de hockey à la télévision . . . son équipe favorite était, bien entendu, les Canadiens de Montréal . . .

Pendant plusieurs années, Louis-Philippe Fortier fut le bras droit de Mme Terrien et lorsque vers la fin des années soixante-dix, la vue de celle-ci commença à s'affaiblir c'est M. et Mme Louis-Philippe Fortier qui, avec beaucoup d'empressement, l'aidèrent fidèlement en la conduisant chez le médecin et en lui fournissant l'assistance dont elle avait besoin. L'on dit de Louis-Philippe Fortier qu'il était le bras droit de Mme Terrien; Mary Whitehead, elle, fut son bras gauche; oui, Mary était toujours là pour la secourir. Pendant plusieurs années elle l'aida à faire ses emplettes et sa lessive.

Devenue aveugle, elle dut quitter Victoria en 1980 pour aller vivre à Amos où habitait sa fille. Mme Terrien accepta sa cécité avec grande résignation. Ce dut être très pénible pour elle de quitter sa chère ville de Victoria mais jamais elle ne s'en plaignit.

Lors d'un voyage dans l'est du pays, au mois de mai 1981, Régine Bérubé visita Mme Terrien; cette dernière lui demanda des nouvelles de Victoria et s'informa de la santé et des activités des paroissiens. A l'automne 1981, elle eut aussi la visite de monsieur et madame Louis-Philippe Fortier, qui lui donnèrent les dernières nouvelles de sa chère paroisse. Mme Terrien mourut le 3 mai 1982 à l'âge de 87 ans, elle fut inhumée au cimetière Notre-Dame à Ottawa.

Dans son livre intitulée «Tête de Femmes», Emilia B. Allaire décrit ainsi Mme Terrien: « Apôtre du FAIT FRANÇAIS en Colombie-Britannique, cette femme d'oeuvres, au sens le plus complet et le plus effectif du terme, est une personnalité de haut prestige».

En 1950, Mme Terrien fut fait chevalier de l'ordre «Honneur et Mérite» de la Société du Bon Parler français.

En 1958, Mme Terrien fut promue à l'Ordre de la Fidélité française du Conseil de la Vie française pour services exceptionnels rendus à la culture française en Amérique du Nord.

En 1977, l'évêque de Victoria, Mgr Remi De Roo, lui décerna la médaille Pro Ecclesia et Pontifice en témoignage de reconnaissance pour son inlassable dévouement à la cause de l'unique paroisse française de Victoria.

Bibliographie:

- ALLAIRE, Emilia B.- *Têtes de Femmes*
Supplément du Soleil de Colombie, 4 juin 1982
La Survivance, Edmonton, Alberta, 19 novembre 1958
Les Procès- Verbaux de la Société Francophone de Victoria
Archives de la Société Historique Francophone de Victoria.

LES FRANCISCAINS À VICTORIA

Par la consécration en 1961 du Couvent Saint-Joseph - la résidence franciscaine située à 1076 Joan Crescent à Victoria - l'évêque de Victoria, Mgr J.M. Hill, reconnaissait, non sans un certain retard, la patience et le dévouement des Franciscains. La première mission franciscaine sur l'île de Vancouver datait de 1789, 172 ans auparavant.

Les Franciscains sur la côte ouest de l'île de Vancouver.

En 1774 les Pères Juan Crespi et Tomás de la Peña Seravia accompagnaient don Juan Perez, commandant la corvette espagnole Santiago, alors qu'il entreprenait l'exploration détaillée de la côte nord du Pacifique. D'après le journal du Père Crespi on apprend que le 6 août ils arrivaient en vue de la terre que nous savons être aujourd'hui l'île de Vancouver. (1)

Le lendemain, un dimanche, les deux prêtres célébrèrent la messe à bord, geste qui fut répété le 10 août, fête de saint Laurent, et le 15, fête de l'Assomption. (2) L'on ne put cependant atteindre le 60^e parallèle, comme on se l'était proposé, ni aborder pour planter une croix sur le rivage. (3)

L'année suivante, les Espagnols revinrent avec un équipage plus considérable. Le 18 août 1775 on débarquait au 57° 18' aux environs de Sitka et à deux endroits aux environs du 56° près de Ketchikan. Il faut remarquer que ces points se trouvent maintenant sur la côte de l'Alaska.

Le 17 février 1789 une flottille de deux navires, sous le commandement de Don Estaban José Martinez, se rendait au port de San Blas sur la mer du Sud. Sa mission était d'explorer la côte du Pacifique partant de Monterey vers le nord.

L'expédition comprenait des officiers, des matelots, des soldats, deux aumôniers et quatre missionnaires de l'Ordre de Saint François: les pères Severo, supérieur, Lorenzo Lacies, Jose Espi et Francesco Sanchez.

En juin 1789 ils jetèrent l'ancre au 49^e 33' degré de latitude nord et 20^e 18' de longitude ouest dans le port de Santa Cruz, un des nombreux hâvres de la baie de San Lorenzo de Nuca. Le 25 juin, le commandant fit dresser une croix et prit possession des territoires découverts depuis 1774 au nom du roi Charles III d'Espagne - la couronne de Castille et Léon - en vertu de la bulle du pape Alexandre VI. Ce fut la fondation de la première mission franciscaine à Nootka, sur la côte ouest de l'île de Vancouver. (4)

Le Commandant Martinez avait auparavant saisi quelques vaisseaux marchands anglais dans la baie de Nootka. John Meares, co-propriétaire, fit rapport à Londres de la saisie de ses vaisseaux. Il en suivit altercations et menaces de guerre entre Londres et Madrid. Une entente cependant mit fin à cette querelle, par laquelle l'Espagne s'engageait à rembourser les dommages causés par la prise des vaisseaux. Elle fut suivie du 3^eme Accord de Nootka: l'Espagne et l'Angleterre reconnaissaient aux deux nations les droits de traite à Nootka ainsi qu'en d'autres points de la côte qui n'étaient pas encore sous le contrôle de l'Espagne. Cependant, ni l'Espagne ni l'Angleterre ne devaient y maintenir un établissement permanent (garnison ou poste de traite). Ainsi, le 28 mai 1795, les missionnaires franciscains durent abandonner leur mission de San Lorenzo de Nuca à Nootka. Cette interruption des missions franciscaines devait durer 172 ans. (5)

Même avant la fondation du Prieuré Saint Joseph, quelques Franciscains avaient répondu à l'appel de Monseigneur J.M. Hill et accepté la charge d'un ministère paroissial à Port Alberni en 1950 et à Victoria en 1957. On relève entre autres, les Pères Chicoine, Lépine, Paradis et Auger.

D'après un rapport établi par le Père Hervé Blais, archiviste des Franciscains à Montréal, le Rév. Père Chicoine, ofm, 2^e curé de la paroisse Notre-Dame

d'Alberni, était un ardent patriote, activement impliqué dans la cause canadienne-française dans l'Ouest, tant en Alberta qu'en Colombie. Il serait personnellement intervenu auprès de la Délégation apostolique en vue d'obtenir sa haute recommandation pour la création d'une paroisse nationale canadienne-française dans la ville de Victoria. Lorsque fut officiellement annoncée la fondation de cette paroisse par l'évêque de Victoria, il s'en réjouit fortement. Plusieurs paroissiens étaient des amis des Franciscains; cela a pu influencer la décision des Supérieurs de la Communauté. Victoria connut surtout ceux qui se dévouèrent à la Paroisse Saint Jean-Baptiste et à l'Académie Sainte-Anne, notamment le Père Engelbert Paradis, aumônier de la communauté, y célébrait la messe quotidiennement.

Le Père Clément-Marie Lépine .

Il fut le premier curé de la Paroisse Saint Jean-Baptiste. Arrivé en novembre 1957, il se dévoua dans cette paroisse jusqu'au 10 janvier 1963, date de sa mort survenue subitement lors d'une réunion à la salle paroissiale. Né le 29 juin 1899, il entra au noviciat des Franciscains en septembre 1923 et fut ordonné prêtre en juin 1930. Si l'on excepte le temps de ce noviciat, ce Montréalais a constamment vécu et oeuvré hors du Québec. Ses neuf premières années de sacerdoce furent consacrées à l'enseignement au Collège d'Edmonton, Alberta, et dans les postes de Fort Saskatchewan et de Morinville.

Le Japon lui réservait la dureté des camps de concentration (9 décembre 1941 – 6 juin 1942) après seulement quatre années d'apostolat actif, dont deux comme supérieur du couvent de Denenchofu à Tokyo. (1940-1942).

Revenu au Canada, la maison de Maliseet, au Nouveau-Brunswick, le retint comme supérieur de septembre 1942 à mars 1943. Ensuite, de 1943 à 1947 d'autres Japonais l'accaparèrent. Il desservit les groupes de pêcheurs de la côte du Pacifique que le Gouvernement canadien avait déportés dans la région de Kaslo (New Denver) C.B.

Mais le vrai Japon l'attira toujours. Hélas! vu l'état de sa santé, son second séjour en terre nipponne, en 1948, dura à peine un an. Le dévouement du Père Clément-Marie l'entraîna au Manitoba, à Winnipeg et à Saint-Charles puis en Alberta, à Cochrane. Son dernier poste sacerdotal fut la cure de la paroisse canadienne-française de Victoria, C.-B. Ses qualités de gentilhomme, sa sociabilité et sa franchise, n'étaient égalées que par sa grande charité sacerdotale et fraternelle. Malgré une constante angoisse qui lui serrait le coeur, ses traits s'illuminaient toujours d'un beau sourire. (6) Il fut regretté par ses paroissiens et ses nombreux amis

Le Père Alexis-Marie Auger.

Le Père Auger fut le successeur du Père Lépine à la paroisse Saint Jean-Baptiste de Victoria. A sa naissance à Roxton Falls, Qc en 1894, on lui avait donné le nom de Joseph Charles mais à son entrée chez les Franciscains on lui donna le nom d'Alexis. Il commença ses études chez les frères Maristes dans son village natal et poursuivit ses études classiques à St-Hyacinthe, Qc. Il entra chez les Franciscains à Montréal en août 1910 et fut ordonné prêtre à Québec par le Cardinal Bégin.

1890

Six mois après son ordination il partit pour l'Europe où il enseigna le français, le latin et le grec en Hollande, en Suisse et en France. Il subit aussi les épreuves de la Grande Guerre. Entre 1918 et 1923 il était prédicateur, aumônier des Srs Clarisses et supérieur du Monastère et du noviciat des Franciscains à Amiens, en France.

Il revint au Canada en 1923 et fit du ministère à Montréal, Québec et Maliseet, Nouveau-Brunswick. En 1940, il fut nommé supérieur et professeur au monastère des Franciscains à Biddeford, Maine et demeura aux Etats-Unis jusqu'en 1948. Lorsqu'il revint au Canada, il fut affecté tour à tour au Nouveau-Brunswick, en Alberta et au Québec. Lorsqu'il fut désigné comme curé à la Paroisse Saint Jean-Baptiste il venait d'Edmonton, Alberta. (7)

Tout en desservant la paroisse Saint Jean-Baptiste, il occupa aussi le poste de Supérieur du couvent de Victoria

pendant un certain temps. Les paroissiens et ses amis conservent de lui des souvenirs inoubliables. A sa mort, l'intérim fut assuré avec dévouement par le Père Ignace-Marie Benoît, OFM.

Des prêtres séculiers desservent maintenant la paroisse Saint Jean-Baptiste, mais le couvent des Franciscains existe toujours à Victoria. Les Pères résidents, certains d'entre eux d'un âge avancé, célèbrent les offices religieux quotidiennement et administrent les sacrements. Les généreux dons de leurs visiteurs leur permettent de vivre convenablement. Leur chapelle est visitée par ceux qui recherchent la paix et la consolation.

Notes:

(1) *Diary of the Sea Expedition* made by the Frigate Santiago ... dans Herbert Eugene BOLTON, Berkeley, University of California Press, 1927 p. 345-346 - (Archives of B.C. Memoire No 11, Victoria, B.C. Kings Printer, 1914 p.10-12.)

(2) Journal du Père Crespi, dans *Diary of Sea Expedition* ... p. 346, 352, 355.

(3) Ibid, p. 365.

(4) Journal of a Voyage in 1775 to explore the coast of America ... dans Daines BARRINYGTON, Miscellanies, J. Nichols, 1781, p. 469-534; voir en particulier p. 504-509. (tout ceci est écrit dans la revue de l'Université d'Ottawa, pages 216. Titre du chapitre: *L'implantation de l'Église catholique en Colombie-Britannique - 1838-1848.*)

(5) BARRT M. COUGH, article NOOTKA SOUND, dans le *Canadian Encyclopedia*. Edmonton, Hurtig Publishers 1985, Vol II p. 1263-64.

(6) Nécrologie, Victoria Times 10 janvier 1963. Egalement notice nécrologique, Archives Franciscaines, Montréal.

(7) Notice nécrologique, Archives Franciscaines, Montréal.

GUIDISME ET SCOUTISME A VICTORIA

Le 24 octobre 1979, en la salle Saint Jean-Baptiste au 307 rue Richmond à Victoria, eut lieu la première réunion de parents en vue de former un mouvement de guides et scouts. En avril 1979 quatre personnes suivirent une session de formation d'animateurs à Vancouver. Il s'agissait de Dolorèse McLean et Carl McLean chez les scouts et de Janice Closson et Lise Fortier chez les guides. La responsabilité du développement des guides fut confiée à Madeleine Mulaire et celle du recrutement des scouts à Napoléon Gareau.

Les jeannettes se réunirent la première fois le 7 novembre 1979. La ronde, reconnue par la suite, est devenue la 4ième ronde des Cornouillers. Chaque jeannette payait une cotisation de \$15.00 sauf pour la deuxième jeannette d'une même famille qui payait \$10.00 seulement.

Un plan d'action initial fut proposé en janvier 1980 pour la mise sur pied du scoutisme; une première réunion de castors attira, le 16 janvier 1980, 23 filles et garçons. La direction était assumée par Dolorès McLean assistée de Danielle Goulet, de Janine Maurice et de Mario St-Laurent. Une réunion de formation des animateurs scouts fut tenue à Vancouver du 22 au 24 février 1980.

Les premières jeannettes firent leur promesse le 5 mars 1980; elles étaient neuf et leur bannière fut présentée à cette occasion. Ce n'est qu'en janvier 1983 que la première compagnie guide fut formée. Reconnue officiellement en septembre 1985 elle porte le nom de Compagnie Tékakwitha de Victoria.

Les jeannettes et les guides sont toujours actives ayant respectivement Guylaine Montpetit et Aline Tétreault comme animatrices. La cotisation est maintenant de \$25. par membre. Un comité de parents fut formé, la présidente fut Carol Skapa; le chef de groupe Michel Skapa. En avril

1986, les guides reçurent leur bannière des mains de Mme Thérèse Fortier, présidente du comité d'artisanat.

En 1983, du 5 au 12 août, les guides ont vécu un camp d'été à Kingswood. Les guides de Vancouver se sont jointes à la compagnie de Victoria. Expérience très profitable au point de vue échange, apprentissage pratique, découverte de soi et de la nature ainsi que débrouillardise.

Le 1er et 2 décembre 1985 cinq guides ont tenté un camp de survie à l'île Saltspring. Les 15, 16 et 17 février 1986, deux autres guides de la compagnie ont voulu répéter l'expérience, cette fois à Kingswood. Sous la tente par une pluie torrentielle qui s'est bientôt transformée en neige; un cougar s'est même mêlé de la partie; ce fut une expérience rude, formatrice et sans doute inoubliable.

Le programme prévoit qu'au mois d'août des jeannettes suivent un camp de trois jours; en juin 1983, elles firent l'expérience d'un cantonnement sous la tente. Elles firent de l'équitation, du batik avec l'aide de feuilles; elles coulèrent des chandelles dans des moules de sable. Chaque semaine une réunion prépare les jeunes filles à faire de leur mieux pour satisfaire au système de progression qu'elles ont à suivre.

• Les castors avaient cependant cessé leur activités en mai 1982 à cause d'un manque d'animateurs. En janvier 1986, l'idée de lancer les castors et de créer une meute de louveteaux semblait faire son chemin. Le commissaire Yvon Boisvert, de Vancouver, vint rencontrer les parents intéressés et les futurs animateurs le 19 avril, après la fin de semaine de formation de la Phase à Timble Ranch à laquelle Dominique Lacerte, Marc Tweed, René Landry, Guylaine Montpetit et Aline Tétreault prirent part.

En septembre 1986, une hutte de 15 castors a pu recommencer. Les quatre animateurs et animatrices comprennent Raymonde Lafortune, cheftaine, Michelle Massicotte, Pierre Bell et Remy Cliche assistants. Les Castors vivent le partage en découvrant la nature, faisant du bricolage, des chansons, des mimes et des expériences scientifiques à l'aide des objets qui les entourent.

En même temps que les castors s'est donc aussi formée une meute de louveteaux sous la direction de Monique Arsenault assistée de Pierre Gagnon, de Dominique Lacerte et de Bruce Riddick. C'est la première meute de louveteaux à Victoria. Leur réunion hebdomadaire les convie à s'entraider, à se respecter les uns les autres, à faire des excursions à travers bois, au bord de la mer ou en montagne, et à préparer un camp d'hiver et d'été.

- Chez les guides et chez les scouts l'esprit d'équipe et de solidarité doit primer pour donner aux jeunes, dans un état d'esprit de franchise et de spontanéité, le désir de rendre service à autrui, de se rendre utile en tout temps et en tout lieu, de servir Dieu et leur pays.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE ET SECOURS MUTUELS DE VICTORIA

Afin de répondre à une nécessité des Français appliquèrent, dès le début de la Colonie, le principe d'Association pour le soin des malades nécessiteux.

Jules Rueff et Sosthènes L. Driard arrivèrent à Victoria en 1858; l'un devint marchand et l'autre propriétaire d'hôtel. Driard né à Lachapelle en France émigra en Californie en 1850. Avec J. Rueff et J. Vaillant il avait établi en Californie une Maison d'Asile pour les malades et les nécessiteux non membres de la Société de Bienfaisance. Fort de leur expérience, le 24 février 1860, ces deux philanthropes mirent sur pied une organisation de secours mutuel à Victoria;

Dans le *Colonist* du 6 mars 1860 on reconnaissait que grâce aux Français venait d'être créée à Victoria une réplique de la Société de Bienfaisance qui existait en Californie. Les statuts de la Société étaient à peu près les mêmes. Entre autres, pour devenir membre de la Société, il fallait être en bonne santé et s'engager à payer un dollar par mois. Dans cette annonce on priait les sociétaires et les personnes désirant faire partie de cette Société de se rendre à la cour de Police [sic] pour nommer un Comité exécutif de 11 membres, conformément aux Statuts adoptés.

Les Sociétaires déjà inscrits et les personnes désirant devenir membres de la Société pouvaient verser leurs souscriptions et dons volontaires à M. Perrodin, rue Johnson.

Les membres étaient admis à l'hôpital sans frais et les médicaments et visites du médecin étaient gratuits pour eux. Tous, sans distinction de nationalité, avaient le privilège d'être admis à l'hôpital. Ceux qui n'étaient pas membres de la Société devaient payer pour leur hospitalisation selon un taux fixé à cet effet.

Dans les règlements de la Société il était stipulé que les administrateurs devaient être en majorité Français et que les négociations devaient se faire en français. Les règlements cependant seraient imprimés en anglais.

Une maison située rue Herald, entre les rues Gouvernement et Store, appartenant à M. Waddington, fut donc louée et aménagée pour devenir un hôpital de 20 lits.

La *Gazette* de Victoria du 8 juin 1860 annonçait que l'hôpital était prêt à recevoir les malades. Ce même jour, on publiait aussi le nom des membres du bureau dont voici la liste:

P. Corbinière, Président;	A. Ledrier, Vice-Président;
T. Perrodin, Trésorier ;	L.A. Hincelin, Secrétaire;
H. Banel	J. Bigne
A. Casamayou	L. Driard
P. Manetta	J. Rueff

J.B. Timmerman, avocat Conseil; Dr Clerjon, médecin;

Le docteur Nicolet Michel Clerjon avait fait ses études à la Clinique et Académie médicale de Paris et avait pratiqué en Chine et en Californie. Il était arrivé dans la Colonie en 1858, il y demeura jusqu'à sa mort qui eut lieu en février 1864. Le docteur I. W. Powell lui succéda.

Grâce à une bonne administration il fut possible de construire un nouvel hôpital rue Humbolt en 1865. En plus des souscriptions mensuelles, les revenus des pique-niques, tombolas, dîners contribuaient à remplir les coffres de la Société. Un Congé civique était accordé lors du pique-nique annuel et le dîner annuel devint un événement auquel de nombreuses organisations de la ville participaient.

Les administrateurs se faisaient un devoir de publier chaque année le nom des directeurs élus ainsi que le rapport financier. Des commentaires élogieux paraissaient dans les journaux locaux au sujet de cet hôpital; on vantait la générosité des Français. Certains piétons du parc *Beacon Hill* croyaient que le drapeau français flottait sur le

Consulat. Cet édifice était un ambassadeur de paix où la souffrance était soulagée grâce à la coopération des citoyens.

En 1870, le *Victoria Colonist* annonçait que la Société avait projeté d'agrandir les bâtiments et d'enjoliver d'arbustes, de plate-bandes fleuries et de trottoirs le terrain d'environ un acre entourant l'édifice. Ces travaux étaient évalués à plusieurs centaines de dollars et l'on prévoyait pouvoir le doter de toutes les facilités propres à un hôpital privé.

Les membres de la Société formaient une grande famille, leurs réunions étaient joyeuses. En 1872, monsieur Driard, président, prenait sa retraite. On lui offrit une canne de marche en or. Ainsi tous exprimaient leur reconnaissance au fondateur de la Société et leur gratitude pour son dévouement comme président pendant les quatre dernières années.

Un éditorial du 29 janvier 1873 indiquait que la Société comptait plus de deux cents membres, de toutes nationalités. L'hôpital, situé dans un des meilleurs quartiers de la ville, et les jardins qui l'entouraient offraient un séjour idéal pour les convalescents. Les réserves de la Société s'élevaient à plusieurs centaines de dollars.

Après avoir procuré des soins médicaux pendant plusieurs années, l'hôpital dut fermer ses portes en 1884. Les membres continuèrent à payer leur contribution et à recevoir des allocations hebdomadaires lorsqu'ils étaient malades; de cette façon la Société demeura florissante.

Le 22 avril 1890 tous les membres de la Société furent convoqués à une réunion extraordinaire afin d'élire un comité qui devait rencontrer les autorités du *Jubilee Hospital*; ce comité leur demanderait quelles seraient les conditions imposées pour la fusion des deux hôpitaux. Il avait aussi été décidé que si les conditions n'étaient pas favorables, la Société française devrait ériger un nouvel édifice. Les avoirs de la Société étaient estimés à une valeur de \$10 000.00 à \$12 000.00.

Le 8 octobre 1890 les deux hôpitaux furent fusionnés et le *Royal Hospital* qui avait existé de 1858 à 1890 devint *The Provincial Royal Jubilee Hospital*; les membres de la

Société Française de Bienfaisance et Secours Mutuel de Victoria pouvaient y élire trois membres comme Directeurs. Ils devenaient membres à vie, ce qui leur garantissait les services quotidiens de la clinique et l'usage d'un lit si les soins requis nécessitaient l'hospitalisation. Jusqu'à 1937-38 le privilège d'élire des directeurs fut utilisé, au moins partiellement, par les membres. En 1949, deux membres à vie pouvaient encore bénéficier des avantages offerts par la fusion des deux hôpitaux.

Le détail des activités de cette Société prouve que dès le début de la Colonie les Francophones de la province eurent l'énergie de s'unir et de survivre. Ils ne furent jamais nombreux mais ils ont laissé leur empreinte et encore de nos jours un noyau de Francophones existe et sait vivre, se protéger et se réjouir en français.

Cette Société de Secours Mutuel était d'avant-garde car nos actuelles organisations d'Assurances-Soins Médicaux ne sont-elles pas une copie de ce qui avait été fait alors?

Bibliographie:

The French in British Columbia by Willard E. Ireland. H.B.H.Q. April 1949, page 78-89

Victoria Colonist 8 juin 1860; 20 novembre 1868; 1 juillet 1870; 14 août 1870; 29 janvier 1873; 22 janvier 1884; 22 janvier 1889; 21 janvier 1890

L'ALLIANCE FRANÇAISE

FONDATION ET ORGANISATION

Le samedi 21 juillet 1883, à quatre heures de l'après-midi, le comité d'organisation de l'Alliance Française se réunit à Paris, 215 boulevard St-Germain dans une des salles de la Société Historique dénommée Cercle St-Simon.

Il se compose d'un petit nombre de personnes parmi lesquelles Paul Cambon, résident général de France en Tunisie où fut fondée la première Alliance Française.

L'Association est approuvée par arrêt du ministre de l'Intérieur le 24 janvier 1884, date à laquelle on peut rapporter la fondation et en tout cas, l'organisation définitive de l'Alliance Française. Son premier président élu est Charles Tissot, ancien ambassadeur de France.

Des comités d'action sont formés et répartis en quatorze sections, dont le numéro XII, qui est celle de l'Amérique du Nord: le Canada, les Etats-Unis et le Mexique.

Au Canada, l'Union nationale Française d'Amérique du Nord, forte de 500 sociétés, fête son cinquantenaire le 24 juin, 1884, c'est-à-dire au moment même où en France se fonde et s'organise l'Alliance. Son action qui accorde à l'enseignement de la langue une importance prioritaire facilite la tâche du Conseil d'administration qui, dès 1885, peut nommer un délégué à Montréal. Deux ans plus tard, une seconde délégation est confiée au poète canadien Louis Fréchette, lauréat de l'Académie qui, après être allé en France où il reçut un vibrant accueil, reçoit à son retour la mission de resserrer les liens avec l'université Laval de Québec, trop méconnue en France.

AU CANADA

Le premier comité permanent de l'Alliance Française du Canada fut fondé à Montréal par un groupe de Canadiens francophones et anglophones. Cet exemple fut rapidement suivi par plusieurs autres villes au pays.

Cependant, en 1951, toutes les Alliances Françaises du Canada, tenant leur assemblée générale à Ottawa, décidèrent de se réunir en une fédération indépendante de celle des États-Unis. Son premier président fut le T.H. Thibodeau-Rinfret, ancien juge en Chef du Canada. Madame Geneviève de la Tour Fondue-Smith est l'actuelle présidente de la Fédération des Alliances Françaises du Canada, dont le siège social est à Montréal.

La Fédération s'étend de l'Atlantique au Pacifique et compte plus de 23 comités, s'administrant eux-mêmes, et dont plusieurs sont installés dans leur propre immeuble, comme à Vancouver, Ottawa et Rivière-du-Loup.

Les Alliances Françaises au Canada exercent leur action sur un double plan: PEDAGOGIQUE ET CULTUREL.

Les cours de français de l'Alliance Française s'adressent aussi bien aux adultes qu'aux enfants; par exemple: Cours de la Fonction Publique à Ottawa; jardin d'enfants à Winnipeg; enseignement du français et conversation à Halifax, Regina, Banff et Edmonton. Cours spécialisés aux industries, classes d'enfants, cours de diplôme de langue et conversation aux adultes à Toronto... et tout l'éventail de ces cours à Vancouver, selon les méthodes classiques et audio-visuelles les plus modernes.

Tous les comités ont des bibliothèques et reçoivent des livres et des disques de Paris et de la Fédération.

La Fédération organise chaque année deux tournées de conférenciers officiellement délégués par la France et qui remplissent une véritable mission culturelle à travers tout le Canada. Films en français, concerts, théâtre, expositions, gastronomie française, etc., sont au programme des Alliances Françaises au Canada ainsi que l'octroi de bourses à des étudiants de français.

VICTORIA

Le comité de Victoria fut fondé en 1907.

Au début, le groupe était peu nombreux et l'on se réunissait chez le président ou chez l'un des membres. En relisant le compte-rendu de ces réunions, l'on constate que l'accent était mis surtout sur la conversation française ou l'étude d'un livre. Cependant, on organisait aussi des conférences et venaient toujours les deux conférenciers de Paris.

Pendant les années soixante, l'Alliance fut très active. Les réunions avaient lieu à la galerie des Beaux-Arts, rue Moss, deux fois par mois, une fois l'après-midi et une fois le soir. Elle comptait alors une centaine de membres. En plus, il y avait des conférences, classes d'enfants sous le patronage des magasins Eaton, défilés de modes, déjeuners-causeries, etc.

Le mardi après-midi, l'usage s'établit de réunir les membres autour d'une tasse de thé, agrémentée de gâteaux et de sandwiches, pour faciliter les échanges et nouer des conversations en français. Auparavant un conférencier donnait en quelques minutes un exposé sur une question d'actualité, souvent accompagné de diapositives. C'était en quelque sorte «le dernier salon où l'on cause», et grâce aux rafraîchissements, on y causait très bien et beaucoup.

L'Alliance Française de Victoria est toujours active. Au cours d'un déjeuner-assemblée générale le 26 avril dernier, on élit un nouveau comité, dont le président est monsieur Michel Skapa.

L'Alliance Française compte maintenant, à travers les cinq continents, 1250 comités, plus de 866 bibliothèques, 215 000 étudiants appartenant à 127 nationalités et plus de 300 écoles, dont la plus célèbre est évidemment celle de son ECOLE INTERNATIONALE DE CULTURE ET DE CIVILISATION FRANÇAISE DE PARIS, reconnue officiellement par l'université de Paris.

Bibliographie:

L'ALLIANCE FRANÇAISE 1883-1983, Histoire d'une institution.
Maurice Bruezière, Editions Hachette.

LA SOCIÉTÉ FRANCOPHONE DE VICTORIA

Nous sommes en 1941, en pleine période de guerre. Une poignée de Canadiens français de Victoria a pensé qu'il fallait s'unir dans une association pour sauvegarder le patrimoine linguistique et culturel français en Colombie-Britannique et plus précisément dans l'Île de Vancouver. M. Joseph Tremblay (1) prêta sa maison au 730 avenue Princess (Cf. procès-verbal du 21 avril 1941) pour tenir la première réunion à laquelle assistaient seulement six personnes. Pionniers résolus comme la suite en fait foi; leur nombre s'accroissait à toutes les réunions. Le président, M. Georges Terrien, avait donné d'ailleurs le mot d'ordre suivant: rechercher tous les Canadiens français de l'Île, les inviter, les intéresser, les grouper, les garder.

Le Club Canadien-français de la Colombie-Britannique, dès sa première réunion, s'était non seulement donné un nom mais aussi fixé un but: «S'efforcer de retrouver les Canadiens français de la Colombie-anglaise (Sic) — Les réunir, les grouper, favoriser les rencontres, développer le culte de la langue française et aider les membres dans toute la mesure du possible». (Cf procès-verbal du 21 avril 1941).

En plus du problème de recrutement d'autres se posaient, tel que trouver un foyer pour le Club. En attendant, les réunions se tenaient un peu partout. Jusqu'en 1957, c'est-à-dire jusqu'à l'achat de la propriété de l'église anglicane au 301 Richmond, le Club se réunissait dans des maisons privées, dans des salles louées, dans la bibliothèque de l'Évêché et même l'été en plein air dans les jardins de Loretto Hall. L'évêque de Victoria, Mgr Cody, était favorable au mouvement canadien-français de Victoria. Président honoraire, son nom apparaît souvent dans les procès-verbaux du Club(2); l'on comprend aisément

pourquoi il prêtait sa bibliothèque. Le père J.A. Gaudet, vicaire à l'évêché, fut le premier chapelain.

Dans son mot d'ordre M. Terrien, avait entre autres, demandé d'aviver l'intérêt des Canadiens français; or, pour ce faire il fallait trouver les moyens. Les responsables du Club organisaient des dîners de la St Jean-Baptiste (3), des soirées de cartes, des fêtes de Noël, un salon littéraire à la bibliothèque Véritas et d'autres activités.

Comme c'était l'époque de la deuxième guerre mondiale, de nombreux militaires du Québec venaient suivre leur entraînement à Victoria et à Esquimalt; le Club s'est donc penché sur leur sort et organisa des pique-niques, des rencontres pour les aider à vaincre l'ennui dans une terre «étrangère». A une réunion du club en septembre 1942, on annonça l'arrivée prochaine de 16,000 soldats de l'Est; la tâche de divertir une telle affluence fut de taille.

Mais les membres ne pensaient pas qu'à ces militaires; en effet en 1944, ils décidèrent de recueillir des fonds pour subvenir aux besoins des enfants de France. (4) L'année suivante, soit en 1945, le Club lança une campagne de souscription en faveur de Radio Saint-Boniface Limitée et put envoyer sa modeste mais sincère contribution (5) à la radio française du Manitoba.

Le 24 juin 1945, le premier congrès de langue française en Colombie-Britannique tient ses assises à Victoria; selon les annales du Club ce congrès, présidé par Mgr John Cody, est d'une importance extraordinaire pour l'avenir de la communauté francophone. A cette occasion les Canadiens français de la Colombie adoptent le «principe d'une *Fédération des groupes Canadiens-français de la Colombie-Britannique.*» (cf. procès verbal du 24 juin 1946). Trois mois plus tard, soit les 2 et 3 septembre, à un congrès des groupes francophones de la Colombie à Vancouver on annonce la fondation de cette Fédération. A ce congrès les participants demandent au Club Canadien-français de la Colombie-Britannique Enregistré de donner sa charte au nouvel organisme provincial. Cette demande ne fut pas sans créer par la suite quelques heurts entre la Fédération et le Club Canadien-français de la Colombie-Britannique. (6).

Un nouvel hebdomadaire venait de se former, *La Colombie de Vancouver*. Son directeur-gérant, Georges Bérubé, en grande campagne de souscription, reconnu très vite l'attitude du Club et sut mettre à profit et ses talents de «vendeur» et son patriotisme canadien-français. Au cours de la réunion du 5 mai 1946, Mme Yvonne Fortin-Terrien proposa au Club d'acheter une action de \$100.00. Monsieur Joseph Tremblay et plusieurs autres suivirent son exemple. Quelques mois plus tard, le journal, en faillite disparut de la scène . . . les actions aussi.(7)

NOUVEAU BUT

Dès sa fondation le Club de Victoria avait dépensé ses énergies à regrouper les Canadiens français de sa ville par les moyens du bord: réunions, divertissements, rencontres. Or le temps était venu de viser plus haut, de penser sérieusement à une paroisse bien à eux, à une paroisse de langue française. Un dicton québécois devenu presque une vérité de dogme disait que la langue était la gardienne de la foi; à Victoria, dans les années cinquante, la foi devenait gardienne de la langue. C'est autour du clocher que désormais les Canadiens allaient se rallier pour préserver leur patrimoine culturel et linguistique. Une paroisse bien à eux, c' était un bel idéal mais il ne pouvait pas se concrétiser« sans des sous »(8).

Déjà à sa réunion du 8 octobre 1952 le Club avait décidé d'ouvrir un compte au *Perpetual Help Credit Union* afin d'y placer les fonds qu'on se proposait de recueillir en attendant d'acheter une église. Les moyens de trouver ces fonds étaient bien connus et maintes fois pratiqués: parties de cartes, soirées, dons. Lentement mais sûrement le fond spécial, comme on l'appelait, grossissait. Le 25 novembre 1954 il était de \$3,020.42; deux ans plus tard, il était monté à \$6,358.75 et le 12 novembre 1956 le Conseil de la Vie Française en Amérique, organisme créé dans le but d'aider les minorités française au Canada et aux Etats-unis, ajouta au fonds un don de \$8,000.00.

La propriété de l'église anglicane St-Mathias au 301 Richmond Road était à vendre. Une condition que l'évêque avait posée au Club pour l'achat de cette propriété était de la payer argent comptant. C'est à ce moment que le Conseil de la Vie Française est venu à la rescousse du Club, car celui-ci ne disposait pas encore des fonds nécessaires. Tous les efforts furent désormais concentrés sur l'obtention d'une paroisse de langue française: signatures, argent, comité de trois pour rencontrer l'évêque. Mgr Hill exhorta les Canadiens à la patience. En attendant l'événement heureux et tant souhaité le Club avait placé la paroisse, si elle était accordée, sous l'égide de saint Jean-Baptiste. Enfin, le 4 mars 1957, Mgr Hill téléphona à M. O. W. Chrétien pour lui annoncer que Rome avait accordé la permission de créer la nouvelle paroisse française. En fait, le Club Canadien-français de la Colombie-Britannique avait acheté l'église pour la donner au peuple francophone de Victoria.

Le premier curé de la paroisse française de la capitale provinciale, le père Clément Lépine, O.F.M. fut présenté à une réunion générale du Club le 29 novembre 1957. A une autre réunion du Club, au « *Vieux-Québec* », résidence de Madame Yvonne Fortin-Terrien, lieu de nombreuses rencontres françaises à travers les années, celle-ci annonça qu'elle cédait sa maison aux Pères Franciscains. Elle demandait, comme faveur, que sa maison garde le nom de « *Au Vieux Québec* ».

Mission accomplie, le Club se fixa d'autres buts en particulier la création d'une école française à Victoria et commença alors un autre fonds spécial.

Le Club continua ses activités mais non sans quelques remous. Par exemple, en 1960, il décida de se retirer de la Fédération, l'organisme provincial, et forma le *Conseil Supérieur d'Administration sur l'île de Vancouver* (cf. procès-verbal du 19 octobre 1960). Ce schisme ne dura que deux ans puisque le père Wilfrid Brazeau, curé de la paroisse Notre-Dame de Port-Alberni et membre du Conseil Supérieur, conseilla au Club de réintégrer la Fédération. (cf. procès-verbal du 16 janvier 1962). A peine deux semaines plus tard, à une assemblée générale du 29 janvier 1962, les

dames annonçaient qu'elles se retiraient du bureau de direction du Club. On procéda immédiatement à une élection à laquelle M. Henri Côté fut élu président du Club.

La nouvelle décennie, celle de 1970-1980 débuta par un changement de nom, le Club devint *Le Club Canadien-français de Victoria* le 8 septembre 1970. Ce fut le commencement d'une nouvelle ère, celle des subventions du Secrétariat d'Etat à Ottawa. Jusqu'à cette époque le Club avait existé grâce aux cotisations des membres et par les recettes d'activités peu payantes comme celles déjà mentionnées. Voici que le Club va pouvoir profiter d'une nouvelle politique fédérale d'aide aux groupes minoritaires. Les subventions d'Ottawa vont en effet permettre aux Canadiens français de s'épanouir dans l'Île de Vancouver. En février 1974 le président, M. Henri Côté, lit à la réunion mensuelle une lettre de demande d'octroi au Secrétariat d'Etat. Réponse affirmative: le Club recoit en septembre de la même année la somme de \$8,000.00 d'Ottawa.

La vie française se développe. On crée le *Centre Socio-Culturel* (9); on fait de l'animation régionale et on embauche des animateurs et animatrices. De plus en plus d'artistes du Québec, des prairies, de Vancouver et de Maillardville viennent se produire à Victoria. Pendant ce temps, les Canadiens français de la Capitale organisent chorale, troupe de théâtre, café, comité d'artisanat, art culinaire, programme de télévision, comité historique, bulletin et bien d'autres activités. Soulignons la création en 1979 d'une librairie francophone gérée par Nicole Cadorette, *Le Coin du Livre*, qui est allée de succès en succès. (10)

Si les pionniers des années quarante et cinquante pouvaient voir l'état actuel de leur Club il s'écrieraient sûrement: «Miracle». Sur le plan des finances ils maniaient des miettes; or, en 1981, le Club reçut du Secrétariat d'Etat une subvention d'un montant de \$45,000. ce qui lui permit d'engager une secrétaire et de louer un bureau.

En 1982 le Club changea de nom une autre fois: il devint *La Société Francophone de Victoria*.

Autant 1957 est une date importante par la fondation de la paroisse française, autant 1985 en est une autre en ce

qui concerne l'École française à Victoria. La nouvelle constitution du Canada donnait aux minorités françaises des droits scolaires dont celles-ci ne jouissaient pas auparavant. Profitant de ces nouveaux droits, on ouvrit en septembre 1979 le programme-cadre de français à l'école élémentaire Uplands; il existait déjà une école française pour les enfants des militaires qui s'appelait l'*École Brodeur*. C'est alors que le 23 mai 1984, date mémorable dans les annales de la Société Francophone de Victoria, l'honorable Jean-Jacques Blais, ministre de la Défense, parla de la possibilité de regrouper ces deux écoles françaises à Victoria. (Cf procès verbal du 12 mai 1984) Le commandant Dezoba fut chargé d'entamer les négociations entre l'*École Brodeur* et la *Commissions Scolaire de Victoria*. Ces pourparlers traînant en longueur, Jean Lagassé de la part de la *Société Francophone de Victoria* mena l'attaque, comme un bulldog anglais qui ne lâche pas. La persévérance a ses récompenses: le Programme-Cadre et l'école des militaires se fusionnèrent. Il en ressort une seule et grande école établie rue Head à Esquimalt. Elle porte le nom «*Ecole Victor Brodeur*», une école française pour la communauté française.

Oui, si nos pionniers pouvaient revenir, ils s'écrieraient encore: «Miracle»!

NOTES.

(1) On a dû dans les années suivantes se demander qui était réellement le fondateur du Club Canadien français de la Colombie-Britannique. A la réunion du 7 janvier 1945 Mme Georges Terrien (Yvonne Fortin-Terrien) et M. Georges d'Estrubé reconnurent que Joseph Tremblay en fut l'inspirateur et le fondateur.

(2) Les premières élections du Club Canadien-français de la Colombie-Britannique ont eu lieu le 9 juin 1942 à la bibliothèque de l'Évêché. M. Louis Fortier a été élu président. A la réunion antérieure du 21 avril 1942 Mgr Cody avait été nommé président honoraire du Club.

(3) Le Club organisa son premier dîner de la Saint Jean-Baptiste au couvent *Loretto Hall* dans la rue Belleville. Le coût du couvert était de 50 cents.

(4) Le Club a réussi, grâce à une loterie, deux concerts, deux quêtes à l'église et un «tag-day» à recueillir la somme de \$3,973.59 présentée aux enfants de France (cf. procès-verbal du 3 juin 1945.)

(5) Le 7 avril 1945, le quotidien de Victoria *The Colonist* avise que le Club Canadien-français de la Colombie-Britannique a recueilli \$113.00 pour aider la radio française de Saint-Boniface (cf. procès-verbal du 3 juin 1945)

En 1950 le Club fait un don de \$500.00 à la paroisse française de Port-Alberni pour aider à l'achat d'une cloche.

6. Ayant cédé sa charte à la *Fédération Canadienne-française de la Colombie-Britannique*, le *Club de Victoria* s'appellera désormais « *Le Cercle Canadien-français de Victoria* ». Néanmoins, ce transfert de la Charte ne se fit pas sans conditions de la part de Victoria.

Les voici telles que consignées au procès-verbal du 27 août 1946

a) que le Siège Social demeure à Victoria, B.C.

b) que le premier Vice-Président soit de l'île de Vancouver quand la présidence est sur le continent.

c) En conséquence, la charte, le sceau officiel seront mis à la disposition de la *Fédération* avec les hommages du *Club* au moment où la *Fédération* le jugera opportun.

La *Fédération* accepte la charte à son congrès des 1 et 2 septembre 1946. Quatre ans plus tard, la *Fédération* rend la charte au Cercle qui l'accepte et reprend son premier nom « *Le Club Canadien français de la Colombie-Britannique Enregistré*, » tout en demeurant dans le sein de l'Association provinciale.

7. Bien des gens sur le continent comme des curés de paroisses, des chefs de file dans les mouvements canadiens-français et des membres individuels remplis de bonne volonté achetèrent des actions. Le journal éphémère fut publié presque toujours avec plusieurs semaines de retard. Il disparaît de la scène franco-colombienne après seulement quelque mois d'existence ... les actions aussi.

8. En 1951 le Club demande à l'évêque de Victoria, Mgr Hill, une messe et un sermon en français. L'évêque accorde une messe dominicale et un sermon en français à 9.30 heures tous les deux dimanches à Esquimalt. La distance rend l'offre peu pratique (cf. procès-verbal du 1er mars 1951.)

9. *Le Centre-Socio-Culturel*, qui deviendra *Le Centre d'Accueil* fait l'objet d'un autre article dans ce volume.

10. Créé en 1979 *Le Coin du Livre* avait réalisé dès 1983 un profit de \$6,000.00 (cf. procès-verbal du 5 janvier 1983) ; en septembre 1984 son chiffre d'affaire atteignit \$100,000.00 . Le 7 janvier 1985 la gérante déclara qu'elle s'attendait à un chiffre d'affaire de \$120,000.00 pour l'année 1985. En 1986 la librairie changea de nom: elle devint: «*Les Librairies Colombiennes*» qui servira à répondre aux commandes des différentes succursales établies en Colombie-Britannique. La succursale de Victoria s'appellera: «*La Librairie Française de Victoria*»

L'ECHO DE LA COLOMBIE

Toute association a besoin d'un organe de communication: le *Club Canadien-français de Victoria* (1) ne fit pas exception. C'est en 1964 que le Club jugea nécessaire de fonder son bulletin *L'Écho de la Colombie*, précurseur du *Phare*.

Les années soixante évoquent des faits importants dans notre pays, particulièrement au Québec. C'est l'époque de la révolution tranquille: Jean Lesage et le Parti Libéral du Québec avaient été élus; le nouveau Premier Ministre s'était entouré d'une équipe qu'on appelait *l'Équipe du Tonnerre*, un groupe d'hommes et de femmes dynamiques qui voulait transformer le Québec en une société moderne. C'était également l'époque de la fièvre du séparatisme au Québec. *La Commission Laurendeau-Dunton sur le bilinguisme et le biculturalisme*, créée par Lester B. Pearson, Premier Ministre du Canada, se promenait à travers le Canada et prêtait l'oreille à la population canadienne afin d'apprendre quelles mesures recommander au gouvernement fédéral pour satisfaire aux aspirations linguistiques et culturelles des deux races fondatrices.

L'effervescence nationaliste québécoise avait franchi les frontières de la belle province pour se déverser dans les autres régions du Canada. Même la Colombie-Britannique avait senti les répercussions de la nouvelle ferveur politique du Québec. Les minorités canadiennes-françaises avaient depuis longtemps réclamé sans grand succès leurs droits scolaires et culturels; était arrivé le moment opportun, semblait-il, où on allait peut-être finalement obtenir gain de cause. Jamais le dicton « Il faut battre le fer quand il est chaud » n'était plus vrai.

Il est clair pour celui qui parcourt les pages de *L'Écho* paru de 1964 à 1966 que les Canadiens français de Victoria comme ceux de Vancouver, Maillardville et ailleurs en Colombie-Britannique livraient une bataille épique pour qu'à la fin des fins on leur accordât des écoles françaises et qu'on étendît le réseau français de radio et de télévision

jusqu'en Colombie. *L'Écho de la Colombie* fut en quelque sorte le porte-parole du *Club Canadien-français* dans ses revendications.

Mais attention! Un bulletin ne se fait pas tout seul! Encore une fois on dut faire appel aux bonnes volontés des gens. Nombreux sont ceux et celles qui répondirent généreusement. Il serait trop long de mentionner tous les collaborateurs de cette oeuvre; il y a des noms cependant qui surgissent à l'esprit. L'on doit, par exemple, les magnifiques dessins, dans *L'Écho*, aux talents de Jean Robillard. Celui-ci, en plus de ses contributions au bulletin, avait entrepris le recrutement pour le Club. Le défi était de taille mais Jean l'accepta avec la résolution du soldat de tranchée. Grâce à ses efforts personnels, le Club, en moins d'un an, passa de quarante à cent soixante membres.

L'Écho De La Colombie s'était donné plusieurs buts: éduquer et informer les membres, intéresser les lecteurs par des textes variés afin de satisfaire aux goûts de tout le monde et annoncer les réunions du Club et ses activités sociales. C'est ainsi que l'on publia une colonne intitulée *Parlons mieux*, dirigée par Marie Robillard, la page des recettes que présentait mensuellement Raymonde Mahy, des éditoriaux, les biographies des membres, les annonces des anniversaires de mariages et de naissances, les baptêmes, les décès, etc.

Parmi les fidèles collaborateurs de *l'Écho* figurent, Gérald Moreau, directeur, Réal Topping, Gabrielle Topping, Diane Paquette, Clément Gaudet, Doris Gaudet, Alban Gaudet, Violet Gaudet, Jean Mahy, Françoise Quillévééré, Denise Péron et combien d'autres encore! Il faut préciser que dans les années soixante on ne recevait pas d'octrois du Secrétariat d'Etat; il fallait donc compter sur le volontariat et les moyens de bord. Et pourtant, quand on relit les numéros de *L'Écho* avec le recul du temps (vingt ans plus tard) on ne peut s'empêcher de conclure qu'en dépit des maigres ressources ces gens là ont réussi quelque chose de très intéressant et de très valable.

EDITIONS SUIVANTES

Dans son illustre roman *Maria Chapdelaine*, Louis Hémon a écrit des Québécois: "Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir..." Cette réflexion peut s'appliquer à l'*Echo de la Colombie*.

Porté disparu en 1966, le vaillant petit bulletin réapparut en février 1967 et fut publié pour la dernière fois en octobre 1968. On garda le format de l'*Echo* des années 64 à 66.

En avril 1974, nouvelle résurrection. Si, à l'instar de saint Thomas on ne peut croire sans voir, on n'a qu'à regarder le premier numéro d'avril-mai pour constater que même la couleur (jaune) n'a pas changé. Régine Bérubé, Nicole Ford, André et Rita Bérubé, appuyés par les directeurs du Club Canadien-français de Victoria, se trouvent à la barre de ce bulletin ressuscité. Le dernier numéro - le cinquième - sortit de presse en février 1976.

Les archives nous révèlent que dès 1962, deux ans donc avant l'*Echo de la Colombie*, M. Henri Côté, chef francophone chevronné, signait de petits bulletins mensuels qu'il adressait à ses compatriotes de Victoria. Toutes ces publications et leurs responsables ont tracé le chemin du *Phare* qui peut se glorifier de prédécesseurs aussi tenaces et aussi dévoués .

(1) Lisez le texte sur *La Société Francophone de Victoria* pour vous rendre compte des nombreux changements de noms qu'a pris *La Société* à travers son histoire.

**FONDATION CANADIENNE-FRANÇAISE
D'AIDE CULTURELLE
DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE.**

La Fondation doit sa naissance à l'initiative de M. Henri Côté et d'un groupe de paroissiens désireux de fournir une certaine sécurité financière aux activités déjà existantes des francophones.

Un comité proposa la formation d'un Fonds d'aide mutuelle afin d'accumuler une réserve qui permettrait d'une part de maintenir ce qui avait été acquis pour la Paroisse Saint Jean-Baptiste, grâce surtout au don de \$8 000.00 du Conseil de la Vie Française en Amérique, et d'autre part d'assister d'autres paroisses de la Colombie-Britannique.

C'est à l'occasion d'une réunion, tenue le 23 septembre 1964, qu'on établit officiellement les grandes lignes de cet organisme et qu'il entra définitivement en vigueur. La Société Canadienne-française d'Aide Mutuelle avait pour but principal l'entraide mutuelle dans les domaines religieux et culturels, au service de la cause catholique et française en Colombie-Britannique. Aux cinq membres fondateurs: Joseph Henri Côté, président, Hortense Ellwood, Bibiane Barbeau, Yvonne Fortin-Terrien et Alida Robinson-Chrétien, se joignirent à la première assemblée générale, le 24 septembre 1964, MM. J.M. Audet, Claude Gaudet, Olivier Thibeault, F.X. Landry, M. et Mme Louis St-Hilaire, Mlle Maria Mathieu, Mmes Marie Badni, Marie Robillard, Claire Morey et Aline Riel. D'autres suivirent.

Cette même société, lors de son enregistrement légal, le 19 septembre 1967, devint la Fondation Canadienne-française d'Aide Culturelle de la Colombie-Britannique, telle que nous la connaissons aujourd'hui. Chaque année, vers cette même date, on se rappelle cet événement qui fut important pour le bien-être de la Paroisse Saint Jean-Baptiste et des francophones.

Il y avait plusieurs façons de devenir membre de la Fondation. On pouvait être membre d'honneur à vie en versant le montant de \$500.00; membre fondateur en déboursant \$100.00 avant le premier septembre 1966 ou

déboursant \$100.00 avant le premier septembre 1966 ou être reconnu membre régulier en donnant \$10.00 par année. Deux catégories supplémentaires furent établies; les bienfaiteurs connus et les bienfaiteurs anonymes selon qu'ils désiraient fournir à la Fondation des sommes importantes de leur vivant ou par testament.

Son objectif initial était de ramasser \$10,000.00 en dix ans. Aucun don ne pouvait être fait par la Fondation avant qu'elle n'ait atteint cette somme. Par nécessité elle devait être séparée du Cercle Paroissial et du Club Canadien-français de Victoria. Grâce à un don de \$5,000.00 fait par Madame Alida Chrétien en 1972, la Fondation put distribuer 80% de ses revenus annuels.

Depuis ce temps la Fondation a grandi; elle a versé en dons, bourses et contributions à la Paroisse et à des organisations communautaires, plus de \$20,000.00. Le capital actif se chiffre actuellement à plus de \$36,000.00 et cet actif croît en raison de quelque \$3,500.00 par année (variant selon les taux d'intérêt sur les placements). Les 20% de revenus non répartis sont réinvestis pour augmenter la réserve.

Actuellement la Fondation offre des bourses d'études et aide au financement de l'Association des Scouts et Guides de Victoria (section française). Elle aide aussi l'enseignement religieux et la catéchèse paroissiale. Pour tous, son but le plus important c'est de contribuer à maintenir la Paroisse française St Jean-Baptiste. La Fondation constitue une police d'assurance qui contribue à garantir son existence. Les bâtiments demandent de plus en plus de soins. Adaptations et améliorations ont été et devront toujours être apportées. L'église et la salle originales datent de 1907. Paraphrasant Winston Churchill elle peut dire avec lui: « Donnez-nous les outils et nous accomplirons la tâche ».

Une cotisation annuelle, toujours de \$10.00, permet de devenir membre de la Fondation mais toute somme plus conséquente est toujours accueillie avec joie.

LE CENTRE SOCIO-CULTUREL FRANCAIS DE VICTORIA

SA CREATION

Que sont capables de réaliser des francophones et des francophiles lorsqu'ils décident de travailler en collaboration! Un jour ils décidèrent d'organiser un centre où les familles d'expression française pourraient se rencontrer et poursuivre leurs efforts sociaux et culturels tout en éveillant l'intérêt des anglophones à la cause du français.

L'Alliance Française et le Club Canadien-Français existaient déjà mais ces deux organismes ne fournissaient pas de local aux familles et étudiants pour se rencontrer et se divertir en français.

En juin 1973 l'Association des professeurs de Langue Moderne tenait une réunion à l'édifice Ewing du Camosun College afin de discuter de la création d'un tel local. Un bureau de direction fut formé afin de préparer le programme des activités estivales et étudier comment ériger un local socio-culturel permanent.

Une demande de subvention fut donc adressée au Secrétariat d'Etat afin de permettre mise sur pied et fonctionnement du Centre. Elle fut accordée dès décembre 1973 et un chèque fut reçu en janvier 1974. En leur annonçant la bonne nouvelle, le représentant félicita les responsables de cette heureuse initiative, laquelle visait à consolider l'action des organismes culturels dans la ville de Victoria. Il était entendu que la langue française serait utilisée par le bureau et à l'occasion des manifestations culturelles.

Le directeur du Bureau du Régistrare des Compagnies de la Colombie-Britannique avait émis le 17 janvier 1974 un certificat au nom du CENTRE SOCIO-CULTUREL FRANCAIS DE VICTORIA.

On ouvrit un local au 1315 rue Broad; une campagne de recrutement fut mise en marche et dès février 1974, lors de la parution du premier bulletin, on pouvait

lire les noms de plus de 100 membres. L'affaire était lancée.

Dans un rapport paru dans le Daily Colonist, le 8 juin 1974, Mme Sybil Butterfield, (1) présidente de l'organisation, annonçait que, grâce à une subvention du gouvernement fédéral, 7 étudiants avaient été engagés pour la période des vacances. Une secrétaire-réceptionniste permanente serait affectée au centre et les autres s'occuperaient des terrains de jeux ou seraient employés dans les bureaux de renseignements touristiques.

Elle précisait que le numéro de téléphone du Centre serait 383-5335. Ce numéro devait s'avérer voué aux organisations de langue française; il est encore celui de La Société Francophone de Victoria, laquelle poursuit les objectifs du Centre Culturel de 1973.

Au cours de l'année, plusieurs activités réunirent les membres, entre autres un pique-nique à Sooke avec dégustation de fruits de mers et un bal en novembre. Des films furent également projetés et un grand souper-dansant clôtura l'année le 21 décembre 1974.

Le Centre avait aussi été le lieu de rendez-vous des familles et des marins de la Base Navale. A l'occasion de Noël, ces marins avaient été reçus dans des familles de langue française où ils y avaient retrouvé la vie familiale. Le 23 octobre 1974, à l'assemblée générale qui se tint à la salle Carnarvon Park, 140 membres étaient inscrits.

SON ÉVOLUTION

En 1976, suite à un projet conjoint entre Le Centre Socio-Culturel Français et Le Club Canadien-Français, (Programme de Services Communautaires Etudiants), le Secrétariat d'Etat, par l'intermédiaire de son agent, signifie son intention de ne favoriser qu'un seul organisme culturel francophone à Victoria. Il suggère que les deux organismes se fusionnent pour le plus grand bien de la francophonie.

Une proposition d'affiliation du Centre au Club est donc présentée aux membres du Conseil Exécutif du Centre.

Tous ne sont pas d'accord; il y a échange d'opinions. Il est enfin proposé que le Centre Socio-Culturel Français de Victoria continue à travailler de concert avec le Club Canadien-Français et en devienne le bureau. Cette proposition est acceptée le 15 mars 1977.

Comme il n'y avait aucun article dans la Charte du Centre stipulant à qui irait les biens ou les avoirs du Centre, en cas de dissolution, M. Roy crut donc que la meilleure solution dans les circonstances était le fusionnement des deux Sociétés. Le 18 avril 1977 les directeurs du Centre présentèrent, conjointement avec le Club, une résolution extraordinaire pour fusionner les deux Sociétés. Le Centre Socio-Culturel Français de Victoria était au terme de la loi «*The Societies Act*» reconnu comme Société à but non lucratif.

Après de nombreuses négociations, en avril 1978, le Centre et le Club soumettaient une demande de fusion auprès du Régistrateur des Compagnies. Le président du Centre ayant dû travailler à l'extérieur de la ville, ce n'est que le 14 novembre 1978 qu'une résolution fut envoyée au Régistrateur des Compagnies stipulant que les biens meubles du Centre devraient être donnés à la société *Le Club Canadien-français de Victoria*. Le compte de banque où les cotisations des membres avaient été déposées devait être fermé et le solde devait être remis à *La Fédération Jeunesse Colombienne*, section Victoria.

Ainsi prit fin une organisation qui avait regroupé de nombreux francophones et des francophiles de la ville de Victoria.

(1) Mme Sybil Butterfield est bilingue et elle est de la septième génération de descendance canadienne. Elle enseigne le français au cours secondaire dans le district de Sooke, Victoria, C.B.

BIBLIOGRAPHIES;

Documentation remise par Mme Sybil Butterfield comprenant plusieurs coupures de journaux. Documentation dans les Archives du Club Canadien-français. (En 1982, le nom «*Le Club Canadien-français de Victoria*» devint «*La Société Francophone de Victoria*».)

L'ARTISANAT CHEZ LES FRANCOPHONES

Après la fondation du Club Canadien-français, les francophones avaient immédiatement senti le besoin de se regrouper selon leurs intérêts, leurs goûts et leurs besoins. Les dames qui s'intéressaient aux travaux à l'aiguille avaient formé le « Cercle de couture ». Elles se réunissaient régulièrement et les objets de leurs activités profitaient à la future paroisse française.

Les travaux préparés lors de ces réunions d'artisanat ou à la maison étaient vendus à l'occasion des bazars tenus au moins une fois par année. Les profits très intéressants de ces ventes étaient versés dans un compte spécial en vue de la fondation de cette paroisse.

Le comité d'artisanat n'a pas toujours fonctionné avec le même entrain. A certaines périodes il était très actif et producteur et à d'autres périodes, faute de membres intéressés, il avançait au ralenti. Les lieux de rencontre furent variés selon les possibilités du temps. Elles eurent lieu dans des maisons privées, sur le bateau « Le Mirabel » appartenant à Claude Lacerte, dans les locaux du Club canadien-français et aussi au Centre culturel Saint Jean-Baptiste. Même la présentation des rencontres fut différente selon les personnes impliquées. Parfois on offrait aux membres des cours professionnels tels que tissage, tapisserie, couture, pâtisserie, poterie, céramique, cuir repoussé; parfois les dames s'instruisaient entre elles, chacune partageant avec ses compagnes ses propres connaissances. C'est ainsi qu'elles firent du macramé, des paniers d'osiers, des bougies, des colliers de perles, des roses en ruban et des appliques. Afin de réaliser ces travaux, le cercle de couture achetait le matériel et fournissait l'équipement tel que métiers à tisser, machines à coudre, livres, revues. Les membres pouvaient emprunter cet équipement pour l'utiliser à domicile. Avec ces outils on créait des objets d'une plus grande valeur.

Malgré tous les contre-temps rencontrés au cours des ans, les participantes ont toujours apprécié ces rencontres.

C'était l'occasion de se distraire, de parler de l'éducation des enfants, même d'échanger des recettes.

Malgré la diversité des travaux il en est sorti de vrais chefs-d'oeuvre d'artisanat.

De nos jours sous la présidence de Mme Thérèse Fortier, une dizaine de dames se rencontrent au moins une fois par semaine de 19.30 à 21.30 au Centre culturel Saint Jean-Baptiste. Elles préparent des travaux d'équipe, apprennent des techniques nouvelles et profitent de l'expérience les unes les autres.

Toutes sont les bienvenues et le plus grand souhait de l'équipe actuelle est de recruter de nouveaux membres.

LES CORNOUILLERS

Les Cornouillers, la troupe de danses folkloriques canadienne-française de Victoria tire son nom de l'emblème de la Colombie-Britannique.

Marie-France Bérubé fonda et dirigea cette troupe alors qu'elle faisait sa première année d'étude à l'université de Victoria.

Au début, Serge de Maisonneuve, un excellent professeur de danse envoyé par le Conseil des Arts de Montréal sut enseigner aux jeunes les premiers pas de la gigue et des «reels». Marie-France à la suite d'autres cours de formation à Moncton et à Chicoutimi en prit la direction.

Avec l'aide des parents, chacun, chacune participait à la confection de son propre costume. Pour les filles, une jupe large bleu-roi, corsage blanc, boléro bleu-roi, tablier blanc bordé de croquet rouge, bonnet blanc aussi bordé de croquet rouge; pour les garçons, pantalon noir, blouson blanc, boléro rouge et ceinture fléchée bien sûr. L'ensemble était joli. La troupe comptait huit jeunes filles et huit jeunes gens de quinze à trente ans. Leur premier spectacle fut présenté lors du congrès de la Fédération des franco-colombiens en mai 1976 à Victoria. Ce fut un franc succès. Des spectacles à Nanaimo, Vancouver, Kelowna suivirent ainsi que des cours de folklore au Manitoba.

Après un début si prometteur, la troupe continua de danser pendant trois ans sous la direction de sa fondatrice. A cause de ses études et voyages, elle dut remettre la direction de la troupe dans les mains des jeunes eux-mêmes. D'autres directeurs Thérèse Côté, Clément Roy, Richard Stevens et Carl McLean se sont relayés pendant plusieurs années pour faire connaître Les Cornouillers à travers toute la province.

Un nouveau costume fut confectionné; les jeunes filles portaient une robe rouge à la mode paysanne et les garçons habillés en bûcherons, portaient une chemise à carreaux et la traditionnelle ceinture fléchée. Grâce aux

sessions de danses organisées par Raymond Lemoine, de nouvelles giges s'ajoutèrent à leur répertoire.

LES DECIBELS

L'histoire des francophones à Victoria relate l'existence de plusieurs chorales. En octobre 1975, Monsieur Mario Pinho dirigea un chœur vocal pendant environ un an. Plus tard, soit en mars 1978, M. Gilbert Elophe prit la direction d'un nouveau groupe: «*Les Chante-Joie*». Six mois plus tard les rencontres cessèrent à cause du départ de M. Elope pour Vancouver.

Cependant la chorale, toujours ouverte aux amateurs, entre dans une nouvelle phase avec l'arrivée d'un nouveau directeur établi à Victoria pour plusieurs années. Les compétences du nouveau chef Patrice McLean sont évidentes; les succès de la chorale, appelée alors «*Les Décibels*» en fournissent la preuve éclatante.

Monsieur McLean possède un baccalauréat en Education musicale de l' Université Laval (Québec) et un cours de direction musicale suivi à l'Ecole de Musique des Forces canadiennes où il y enseigne actuellement la culture auditive et l'harmonie musicale.

C'est donc à partir de mars 1979 que le nouveau groupe vocal composé de membres de tous les âges, désireux de mieux faire connaître la culture canadienne-française en Colombie- Britannique travaille assidûment à la préparation d'un répertoire varié de chansons folkloriques, classiques et populaires. Après quelques mois seulement de pratique régulière la chorale se manifeste lors de la Franco-Fête à Maillardville et au souper officiel de la Saint Jean-Baptiste (juin 1979).

Dès septembre 1979, la reprise des activités apporte de nouveaux choristes et aussi de nouveaux projets. On planifie un concert de Noël (décembre 1979), un concert conjoint avec les «*Echos du Pacifique*», chorale de Maillardville (3 mai 1980) et aussi la présentation de 2 chants lors du concours offert par le «*Greater Victoria Music Festival*». La chorale remporte alors le 2e prix de sa catégorie.

On pense alors à élargir son champ d'activités. En septembre 1980, la chorale se joint à l'Alliance Chorale Alberta (ACA) et se prépare à participer à un chœur à chœur à Edmonton en janvier 1981. Tous les membres de la chorale s'y rendent pour une fin de semaine chantante extraordinaire.

De retour à Victoria, les représentations dans les centres commerciaux et dans les maisons de repos pour personnes âgées amènent le sourire et la joie chez les auditeurs. En décembre 1981, la chorale «*Les Décibels*» fut l'invité d'honneur de la fanfare militaire de Naden lors de son concert annuel présenté au Théâtre McPherson.

Les Echos du Pacifique reviennent à Victoria en janvier 1982 pour une fin de semaine de formation vocale dont les ateliers sont dirigés par Suzanne Lepage, déléguée par l'Alliance Chorale Alberta. A cette rencontre, les choristes préparent un répertoire commun en vue des VIe Choralies internationales qui aura lieu à Winnipeg du 31 juillet au 7 août 1982. Plusieurs membres de la chorale y participeront.

La chorale «*Les Décibels*» fait maintenant partie de nos bons souvenirs. Elles étaient si belles «nos Décibels».

LES FARCEURS DE VICTORIA

Il arrive parfois que d'un projet naisse une réalisation tout à fait imprévue.

C'est ainsi que la troupe professionnelle *Les Farceurs de Victoria* découle d'un programme de formation théâtrale, le «Professional Actor Training Program» enseigné à Camosun College en 1978 et 1979.

Ce programme dirigé par Jean-Paul Destrubé comprenait parmi les professeurs Lina de Guevara et parmi les étudiants, Lise Guérin et Clayton Jevne. Réalisant que certains cours donnés à Paris leur seraient d'une influence formatrice, en 1980, Lise Guérin et Jean-Paul Destrubé poursuivirent leurs études personnelles et s'inscrivirent au cours de l'Ecole de Théâtre et de Mime de Jacques Lecoq à Paris.

De retour à Victoria, Lise et Jean-Paul, avec le concours de Lina et Clayton décidèrent de former une petite troupe théâtrale professionnelle pour donner des représentations en français. C'était le début de la troupe des Farceurs de Victoria.

JEAN-PAUL DESTRUBÉ NOUS RACONTE:

A l'origine nous nous proposons de faire de la «Comedia dell'Arte», style dans lequel Lina excelle, mais cela demandait trop d'acteurs. Nous avons donc viré dans les Farces françaises du moyen âge, entre autres La farce du Cuvier et la Farce du Chaudronnier. Pour donner un spectacle de 45 minutes, la norme dans les écoles, aux farces un peu plus courtes, nous avons pu ajouter 4 fables de La Fontaine déclamées et mimées en même temps: Le Corbeau et le Renard, le Loup et l'Agneau, Perette et le Pot au Lait, et le Meunier, son Fils et l'Ane.

Nos premières représentations, en 1980, modestes d'ailleurs, se composaient de 3 ou 4 spectacles préparés l'année précédente.

En 1981 nous avons préparé le spectacle que nous avons mis sur la route en 1982, donnant seulement 3 ou 4 représentations.

Et 1983. - augmentation considérable - une dizaine de représentations entre autres à l'Université de Victoria, au Département de la Défense Nationale, et au *Lester B. Pearson College of the Pacific*.

En 1984 Clayton retourne à l'Université. Pour remplir les engagements déjà pris, Pierre Mathieux se joint à la troupe.

En considération des commentaires de certaines écoles qui avaient trouvé le niveau du langage un peu trop élevé pour leurs élèves, Lise et Jean-Paul décident de composer leur propre spectacle, et afin de diminuer les frais ils le conçoivent pour seulement deux acteurs.

Et c'est ainsi qu'est né le spectacle de Guignol aux Amériques, le thème est inspiré en partie par les célébrations de l'arrivée de Jacques Cartier sur ce continent. Guignol débarque au Canada, rencontre des Indiens, se méprend sur leurs intentions, et se baigne dans leur chaudron de soupe. Poursuivi par un ours, très amical, il rencontre Jacques Cartier et part avec lui pour explorer le reste du Canada. Au cours de ces épopées Guignol, qui n'est pas très malin, a besoin de l'aide de l'assistance qui s'en donne à coeur joie de lui crier ses conseils.

Guignol est évidemment un personnage classique du théâtre de marionnettes à main. Nous avons donc construit un décor semblable au décor traditionnel mais agrandi aux proportions des acteurs. Cette conception nous permet d'utiliser des masques et différents costumes faisant un usage généreux de «velcro» pour accélérer les changements de personnage, et donnant à l'auditoire l'impression de voir beaucoup plus que deux comédiens.

Notre but, encourager la participation des élèves et les inciter à s'exprimer en français, semble être atteint.

Fin 1984 une subvention obtenue par l'intermédiaire de la Société Francophone de Victoria incite Les Farceurs à composer un nouveau spectacle au cours duquel les enfants

viendraient jouer sur la scène. Un nouveau décor sous forme d'une scène de théâtre classique avec rideau amène dans la mesure du possible l'atmosphère du grand théâtre dans les régions du pays qui n'en n'ont pas, donne la facilité d'évoluer facilement entre la scène et l'assistance.

La pièce: *Guignol en Mission Internationale*. Le thème est cette fois-ci inspiré par Expo 86. Guignol a un restaurant et sa clientèle, tout d'abord hors scène, se compose d'un Martien, d'un Saturnien et d'un Vénusien. Il n'arrive pas à les contenter ce qui est très évident par les bruits qui émanent hors scène. Après une altercation avec le Coucou de l'horloge qui a son mot à dire, Guignol décide de l'endormir avec une berceuse qu'il joue sur une scie musicale, puis chante avec les spectateurs. Ceci amène une fée qui apparaît dans un nuage de fumée et avec un effet de lumière; elle ne peut malheureusement pas l'aider, sa baguette magique étant détraquée. Il lui manque les qualités « qui sont comme des pierres précieuses ». Guignol, qui s'est mépris sur le sens de ces mots, court de par le monde sans succès pour trouver ces diamants, rubis ou jade. Finalement les clients revenus pour le repas suivant, apparaissent cette fois sur la scène et font preuve l'un de courage: la qualité rouge; l'autre de fidélité: la qualité blanche; et le troisième de générosité: la pierre verte - qualités intégrales de l'amitié.

Pendant toute la durée du spectacle les enfants sur la scène aident Guignol à balayer le restaurant et à chercher les diamants; un cuisinier l'aide à préparer les plats exotiques «comme un Rat Tartare». Masqués, les élèves deviennent Lions, Chameaux, Indiens «des Indes», animaux de la jungle. Ils font le bruitage, le vent et la tempête sur la mer, et aident Guignol à identifier les animaux et les choses qu'il ne connaît pas; tout cela en français bien entendu.

Pendant que Lise se concentrait sur la vente du spectacle, Jean-Paul fabriquait la scène portative et démontable ainsi que les masques et l'irremplaçable Thérèse Pariseau-Côté donnait son temps et ses efforts à coudre costumes et décors de scène, en plus de passer des heures au téléphone et à la vente du spectacle.

Le bilan 1985: Deux tournées pour un total de 86 représentations; à Saskatoon, en Alberta, en Colombie-Britannique et dans les Territoires du Nord Ouest. Mesure de succès, un grand nombre d'écoles nous ont réinvités . Les déplacements se sont élevés à quelque 18,000 kilomètres en voiture, souvent sur les routes enneigées; des crevaisons par des froids de -30° C., plus les voyages en avion dans les Territoires du Nord Ouest.

Qu'est-ce que l'avenir réserve aux *Farceurs de Victoria*? - Seul le temps nous le dira.

L'AGE D'OR CHEZ LES FRANCOPHONES

Le Centre des *Nouveaux Horizons* de la Paroisse Saint Jean-Baptiste est un endroit de prédilection pour les membres du groupe de l'âge d'or.

L'idée d'organiser un groupe francophone pour les personnes de l'âge d'or sous les auspices de la paroisse revient au curé d'alors. M. l'abbé André Dion, assisté de messieurs Jean-Marie Fortier et Raymond Plante, eut une première rencontre, à la fin de 1980, avec M. Jos. Zagreski représentant du ministère de la Santé et du Bien-être à Victoria afin d'étudier la possibilité d'obtenir une subvention pour l'aménagement d'un local permanent. Après quoi les personnes intéressées par ce projet se rencontrèrent à plusieurs reprises sous la direction de Mme Jeannette Schiller. La subvention fut alors demandée à la division *Programme des Nouveaux Horizons* et elle fut accordée.

L'ouverture officielle de ce centre au 307 Avenue Richmond eut lieu le 18 mars 1981. La cérémonie fut rehaussée par la présence de Mgr Remi De Roo, évêque de Victoria, et de Mlle Noreen Campbell, représentante des programmes *Nouveaux Horizons* à Vancouver. Mme Jeannette Schiller, présidente, accueillit les nombreux visiteurs.

Depuis, le Centre sert de lieu de rencontres aux membres du groupe de l'âge d'or ainsi qu'aux autres organismes francophones.

Madame Alice Maynard sait accueillir chacun de la façon la plus cordiale. Elle est l'actuelle présidente et cela depuis 1982.

CLUB BONNE SANTE DES AINES FRANCOPHONES DE VICTORIA.

Le 8 septembre 1986, un groupe de dames se réunirent à la résidence de Mme Violette Bégin, en vue d'étudier les moyens d'organiser un club de conditionnement physique.

Dès le lundi suivant un groupe de dames et DE messieurs remplis d'enthousiasme commencèrent à faire de la marche et des exercices; par la suite, tous les lundis, dans la grande salle de la Société Francophone, ils font de la culture physique tout en se récréant.

L'exécutif composé de Marie Robillard, Raymonde Carriou, Henri Chartrand et Evangéline Boucher obtinrent pour leur groupe une subvention du Ministère de la Santé nationale et du Bien-être social, programme Nouveaux Horizons.

Le club put alors se procurer une rameuse, un vélo et une balance automatique. En plus de la marche et des exercices du lundi les membres ajoutèrent la natation à leur programme.

Tous les participants, à la fin de juin 1987, avaient perdu du poids et jouissaient d'une meilleure santé. C'est donc avec entrain que les membres du Club Bonne Santé continuent leur programme d'exercice physique. .

L'ASSOCIATION HISTORIQUE FRANCOPHONE DE VICTORIA

ORIGINE - OBJECTIFS - ACTIVITES

ORIGINE

Comment le comité historique de *la Société Francophone de Victoria* (S.F.V.) devint-il *L'Association Historique Francophone de Victoria*?

L'Alliance Française célébrait son centième anniversaire en 1983. Le président M. Thomas Godin avait invité Jean Lagassé, vice-président de la S.F.V., à donner une causerie. Le sujet devait être: «La contribution des francophones au développement de Victoria».

Au cours de ses recherches M. Lagassé s'aperçut bientôt que les dossiers de la S.F.V. constituaient la source principale d'information. Les Archives Provinciales avouèrent qu'elles possédaient très peu de choses, leur rôle principal étant de recueillir, de classer et conserver les documents qu'on leur confiait. Or, elles avaient rarement reçu de documentation sur les francophones.

Lors de sa causerie M. Lagassé signala ce fait déplorable et mit en avant l'idée de former un petit groupe de personnes prêtes à faire de la recherche. Tous trouvèrent cette idée magnifique mais personne n'offrit sa participation. Au café, après la messe du dimanche suivant à la Paroisse St Jean-Baptiste de Victoria, on parla de nouveau de cette idée. M. Raymond Plante et Mlle Eliana Mathieu participaient à cette conversation. Cette dernière offrit de soumettre ce projet aux membres des Nouveaux Horizons. En avril 1984, à la suite d'un travail considérable de recrutement, une trentaine de personnes répondirent à l'appel de Mlle Mathieu. C'est alors que commença à prendre jour un programme qui mettrait à contribution à la fois les Nouveaux Horizons, la Société Francophone de Victoria, les Archives Provinciales et La Société Historique Franco-Colombienne de Vancouver.

Au cours des semaines qui suivirent Jean Lagassé envoya des convocations à certaines personnes, la plupart recommandées par Mme Joanne Hugues, généalogiste professionnelle, et professeur au Collège Camosun. Quelques personnes répondirent à l'appel. Monsieur André Chollat, président de la Société Historique Franco-Colombienne de Vancouver fut invité à venir rencontrer le groupe; il appuya le projet. Il fut décidé que les travaux de recherche seraient dirigés par le Comité Historique de la SFV et les membres des Nouveaux Horizons de la Paroisse St Jean-Baptiste de Victoria furent reconnus capables d'apporter maintes informations sur les faits et gestes des francophones à Victoria. Grâce à ce groupe il fut aussi possible d'obtenir une petite subvention du Ministère de la Santé et du Bien-Etre social, Programme Nouveaux Horizons. En mai 1984 le Conseil de la Société Francophone de Victoria nomma officiellement Mme Marie Robillard présidente du Comité Historique et le travail commença.

OBJECTIFS

Le but de ce comité était de répertorier et d'analyser les documents ayant trait à la contribution de la communauté francophone au développement de Victoria et de sa région. Le personnel des *Archives Provinciales de la C.B.* fut d'une aide précieuse pour l'élaboration d'un processus de recherche, documentation, édition, classification et préservation des documents. Y contribuèrent entre autres MM. Léonard de Lauzier, archiviste, Derek Reimer et Allen Specht de la Division d'histoire orale, ainsi que Mme Frances Guntry de la Division des manuscrits.

Une première opération permit de placer en sécurité aux Archives Provinciales la documentation accumulée par la Société Francophone de Victoria. Une copie des documents à consulter fut remise à la Société.

Lors d'une réunion à la résidence de Mlle Irène Guertin le 19 novembre 1984 il fut décidé:

- de communiquer avec les francophones résidant à Victoria en vue d'enregistrer leurs souvenirs
- de consulter des personnes âgées afin d'identifier et cataloguer les anciennes photographies.
- de préparer un répertoire des baptêmes, mariages et sépultures de la Paroisse St Jean-Baptiste.

L'objectif du comité s'élargissait et pour faciliter son identification un nouveau nom avait été prévu lors d'une réunion des membres du Comité, le 8 mars 1985 à la résidence de Laurette Agnew. Ce nouveau nom était: *L'ASSOCIATION HISTORIQUE FRANCOPHONE DE VICTORIA.*

ACTIVITÉS

Les principaux résultats de ces activités furent: la publication des répertoires des baptêmes, mariages et sépultures de la Paroisse St Jean-Baptiste, dix interviews orales enregistrées et l'identification de certaines photographies. La subvention contribua au succès de ces activités.

A la réunion spéciale tenue le 3 octobre 1985 à la salle des Nouveaux-Horizons, 307 avenue Richmond, un nouveau projet se dessina: élaborer et publier un volume pour faire connaître l'histoire des Canadiens français dans la région de Victoria. Marie Robillard suggéra le titre: *La Francophonie à Victoria.*

FONDATION DE L'ASSOCIATION HISTORIQUE FRANCOPHONE DE VICTORIA,

Lors de la réunion générale des membres le 9 octobre, Marie Robillard donna lecture du compte rendu de la réunion spéciale du 3 octobre puis mentionna: «Enfin,

après nous être donné un nom, nous avons formé un exécutif intérimaire».

C'est alors que les membres de l'assemblée proposèrent la reconnaissance officielle de la fondation de *L'Association Historique Francophone de Victoria*, qu'elle soit enregistrée et que les dix membres du présent exécutif soient déclarés membres fondateurs. Cette proposition fut émise par M. Jean-Paul Vinay puis appuyée par Mme Antoinette Vaucher.

Ce même jour, une demande de subvention fut envisagée en présence de Mme Pam Gill, représentante du Ministère de la Santé et du Bien-Etre, Programme Nouveaux Horizons. Marie Robillard se chargea de faire signer l'imprimé de la demande et de l'envoyer au ministère.

Laurette Agnew s'occupa de préparer les statuts et la constitution de la nouvelle société; avec l'approbation de l'exécutif intérimaire les textes en furent signés le 15 décembre et enregistrés le 18 décembre 1985. Une subvention de \$14,247.00 fut dévolue dès le 10 janvier 1986.

Les travaux de recherches s'acheminent promptement vers la publication d'un premier volume: *Présence francophone à Victoria*. Ces recherches accumulent une documentation considérable qui constituera à la fois une source d'inspiration et une mine d'informations pour les projets futurs de l'Association.

VICTORIA, VILLE FRANCOPHONE? (1)

On ne peut pas dire, certes, que Victoria soit la plus francophone des villes du Canada . . . Mais derrière le (ou la) *Tweed Curtain*, il y a indubitablement une présence francophone dans notre capitale, au sens linguistique du mot, même s'il faut une certaine perspicacité pour la déceler. Ne parlons pas ici des débuts de la colonie, qui sont évoqués ailleurs, et de la forte minorité francophone (surtout européenne) qui joua un rôle important dans la mosaïque colombienne. Mais si l'on jette un coup d'oeil derrière les buissons de rhododendrons, au-delà des pelouses impeccables, entre les parasols des patios (prononcés *pattio!*), on trouve un peu partout des échos de notre doux langage, que les écoles dites d'immersion sont en train de renforcer singulièrement.

Le Victoria « d'avant avant-la -guerre », vers 1910, fut, dans sa meilleure société, très francophile. Il faut voir là sans doute l'influence de la *gentry* anglaise, qui parlait volontiers français comme langue seconde, fait très visible dans tous les romans de l'époque. Là où les Français importaient des *nannies*, les Anglais importaient des *Demoiselles, au pair* ou non, de sorte que ces derniers, transplantés en Colombie-Britannique (Région de Victoria et de Duncan) parlaient souvent français chez eux et recherchaient le commerce des Français de France. La création à Victoria d'une très ancienne succursale de *l'Alliance française* en est la preuve. Beaucoup d'étudiants, et surtout des étudiantes, arrivant au collège faisaient honorable figure dans les cours de français. Leurs professeurs n'avaient plus qu'à leur donner une solide formation grammaticale et culturelle. Les fruits de cette tradition pédagogique se recueillaient encore dans les années 60 à l'Université de Victoria, UVic, pour l'appeler par son nom. A Royal Roads existait également un préjugé favorable envers le français, qui s'est développé depuis sous l'impulsion du gouvernement fédéral; plusieurs doyens

étaient bilingues, plusieurs professeurs étaient francophones, originaires du Liban ou de l'Est du Canada.

Aux réunions de l'*Alliance française* on retrouve encore, parmi les membres plus âgés, cette gentillesse vis à vis du français, cette curiosité envers les choses de France, qui réchauffent le cœur. Si l'on note une baisse dans cette francophonie de salon entre 1945 et 1965, on constate par contre un nouveau mouvement ascendant, inspiré cette fois par le Canada français, qui jette des racines dans les milieux plus jeunes et moins exclusivement d'Outre-Manche. Les cours de français s'étoffent, tant à UVic qu'à Camosun et Royal Roads – mais surtout ils pénètrent l'enseignement primaire et les écoles privées. On parle beaucoup des cours d'immersion et il existe même une école, l'école Brodeur, où tous les cours sont donnés en français, non comme langue seconde, mais comme langue principale. Les cours du soir et les cours dits « *d'extension* » (en dépit de ce terme un peu gymnastique) se multiplient. On utilise des méthodes modernes. *Voix et Images de France* (venus d'Europe), *Le Français International* (né au Canada). On cherche à recycler les professeurs qui devront enseigner le français et une nouvelle tradition pédaogo-linguistique se développe, malgré une certaine hostilité du corps professoral universitaire.

Il faut donc noter la présence de cette nouvelle vague francophone qui est le fruit d'un enseignement très bien accueilli par la majorité des parents. On ne peut plus émettre, en faisant son marché, des remarques critiques en français sans prendre quelques précautions: nombreux sont les inconnus qui vous abordent pour dire quelques mots de français, après avoir entendu votre voix ou reconnu votre accent! Le préjugé favorable aux francophones européens joue encore mais les jeunes s'intéressent de plus en plus aux choses du Québec, aidés en cela par les échanges inter-provinciaux (2). Mais chez les gens plus âgés, il y a encore des traces de ce préjugé en faveur du «français parisien», comme le montre bien cette savoureuse anecdote.

Cela se passait sur le *traversier* (pour ne pas dire le *ferry*) de Vancouver; deux enseignants français émigrés au Canada devisaient dans leur langue maternelle quand un

monsieur d'un certain âge leur demanda, en anglais, quelle langue ils parlaient. Il lui fut répondu que c'était la deuxième langue officielle du Canada. Là-dessus, le monsieur s'exclama: « That's why I couldn't understand! I don't know the French of Quebec, only French of Paris! » Le poète Chaucer avait déjà noté cela au XIV^e siècle (mais pas à Victoria).

Evidemment le décor de Victoria est purement victorien et ne rappelle pas la Place Pigalle ou la rue Sainte-Catherine. Mais tout de même on peut, en s'amusant, relever les noms français de plusieurs rues: *Joffre, Dieppe, Caen, Falaise, Fréchette, Gorge, Laval, Lequesne, Lorraine, Lotbinière, Marne, Michelle, Piedmont, Prairie, Qu'Appelle, Quesnel, Roy, St. Louis, St. Denis, Valerie*. En tirant un peu sur la ficelle on pourrait citer *Blanshard, Haultain* et *Normandy*, dont l'ortographe doit remonter aux Croisades. Presque autant de noms français que de noms espagnols, donc, naturellement sans accents. (3) Remarquons que beaucoup de francophones victoriens citent les noms de rues avec l'article au féminin: Sur la *Richmond*, la *Pandora*, etc.

L'absence d'accents chez les imprimeurs cause des ravages dans la presse et l'annuaire du téléphone: tant pis pour les *Cote*, les *Masse* et les *Berube* . . . Même notre cher St Jean-Baptiste y apparaît comme étant une «Pariosse française», et il était amusant de constater, dans le *Times-Colonist* du 15 novembre 1986, les sous-titres illustrant les déboires de trois hommes politiques, MM. *Cote, Andre* et *Oberle*. On ne disait pas si ces déboires provenaient d'un manque d'accents aigus!

Le français écrit se manifeste ici de différentes manières. Il y a d'abord celui des textes officiels d'Ottawa. Certains sont excellents, telle cette plaque apposée sur la Mairie, pardon: l'Hôtel de Ville – qui rappellerait le style mansardé des édifices Napoléon III. Moins heureuses les inscriptions sur la Poste (EXIT/SORTI), cette dernière expliquant peut-être pourquoi l'acheminement du courrier est si lent sur notre île. On relève des erreurs semblables sur certains édifices militaires (EXIT ONLY / NE . . .QUE

SORTIE) ou aéronautiques (DISTRIBUTION DU BAGGAGE). Mêmes observations dans le monde du commerce, tel ce souhait qui accueille les clients au restaurant universitaire: BON APPETITE, et cette injonction d'un quincaillier: EMBELLEZ VOTRE HOME! Les indications sur les boîtes de denrées alimentaires relèvent souvent de la plus haute fantaisie: *Pure Goat Cheese / Fromage de chèvre pure*; l'eau minérale de C.B., pourtant excellente, s'intitule *L'Eau Glacial*, et la crème à fouetter s'appelle *Crème légère* (Lire: légère). Un dépliant nous annonce que «*l'édition en français est imprimée à l'envers*» . . . Mais tout cela est sans doute secondaire: avec le temps, une certaine orthodoxie langagière finira par s'affirmer. C'est déjà un progrès énorme que de constater sur presque tous les produits des supermarchés des inscriptions en français, dans une ville à 5 000 km du Québec!

Si la vue est ainsi « francophonisée », l'ouïe n'est pas oubliée non plus. Le Canal 11 nous donne quelques heures de programmation en français et nous pouvons écouter la radio locale et celle de Vancouver (Radio-Canada). La musique règne en souveraine à Victoria et souvent ses accords sont français; des artistes tels Pierrette Alarie et Léopold Simoneau, bien connus du public québécois, oeuvrent maintenant parmi nous. Ainsi la vie française de Victoria se développe et s'enrichit constamment. Avec un peu de bonne volonté, il est possible de vivre et de se délasser en français sur les bords du Pacifique, dans un cadre merveilleux et un calme idyllique. En quelque langue que ce soit, Victoria est vraiment une ville où il fait bon vivre.

(1) NOTE SUR L'EMPLOI DU TERME « FRANCOPHONE »

Au cours des discussions entre membres du Comité de rédaction du présent volume, il est apparu des divergences à propos du sens qu'il faut attribuer au terme *francophone*. Il n'est donc pas inutile de préciser les différents sens de ce mot, relativement récent, qui correspond à ce que l'anglais appelle *French-speaking*. L'anglo-canadien a emprunté le terme au français pour dire «*primarily French-speaking*»; c'est un gallicisme.

Le Petit Robert distingue les sens suivants:

(1) [adj.] Qui parle habituellement le français, soit comme langue maternelle, soit comme langue seconde.

(2) [socio.] Groupe qui pratique le français comme langue officielle, même si tous les individus ne le parlent pas; ex. *L'Afrique francophone*.

(3) [nom] (a) personne parlant habituellement le français, ou (b) s'en servant comme langue de grande communication. A ces sens, il convient donc d'ajouter

(4) [nom, adj.] Personne dont le français est la langue maternelle. Certains universitaires ne qualifient pas de francophone tel professeur parlant un français impeccable, mais dont l'anglais est la langue maternelle.

Le titre du présent chapitre «Victoria, Ville francophone» joue sur ces deux aspects. Sur 150 000 habitants, il n'y a certes pas une majorité de locuteurs « francophones » (Sens No 4), mais un nombre important et croissant de « francophones » (Sens No 2). Le *Soleil de Colombie* parle, à propos de Vancouver, d'un quartier francophone. Il y a à Victoria, la Société francophone, (Sens 1 et 2) qui gère une Librairie française.

(2) Nous ne disposons pas actuellement de données statistiques sur le recensement de 1985. En 1981, les documents officiels donnaient 212 970 locuteurs pratiquant « English only », 100 « French only » et 14 650 « bilingues ». Par ailleurs, 6 010 donnaient leur origine comme étant « French » et 270 déclaraient parler uniquement le français à la maison. Notons que le recensement récent était remarquablement bilingue, témoin ce slogan « Count Yourself In / Soyez du nombre ».

(3) Par contre, la Victoria Theatre Guild demandait en juin 1986 des acteurs pour une pièce londonienne, ajoutant « English accents required »

SURVIE DU FRANÇAIS EN COLOMBIE-BRITANNIQUE

Il ne fait aucun doute que la situation linguistique des Canadiens français en Colombie-Britannique est fort précaire. Au recensement de 1981, 45 620 personnes ont déclaré avoir le français comme langue maternelle, c'est-à-dire la première langue apprise et encore comprise. Sur une population totale de 2 744 465, ce chiffre représente 1.66% de la population totale (1).

Fait ignoré de la plupart des Canadiens, les francophones jouèrent un rôle fort important dans la colonisation et l'exploration du littoral du Pacifique. En 1838, ils constituaient 60% de la population blanche de la côte. Ces pionniers et explorateurs, qu'on appelait les "voyageurs", recrutés essentiellement dans la vallée du Saint-Laurent, représentaient un groupe de Canadiens français, habitués au métier d'hommes des bois, à la vie en forêt et aux grands portages.

Malgré ce rôle important joué par les francophones dans les débuts de la province, on ne trouve aucune agglomération où les Canadiens de langue française représentent une concentration notable dans un quartier ou une partie de la ville. Il y a cependant un aspect indiscutable, tenant du miracle, dans le fait que cette population franco-colombienne minoritaire, dispersée et noyée dans une mer de culture et de langue anglaises, ayant contre elle tous les éléments d'assimilation, ait tout de même survécu. Qu'on le veuille ou non, il existe toujours une communauté francophone à Victoria. L'arrivée constante en Colombie de personnes de langue maternelle française provenant des autres provinces du Canada permet de neutraliser jusqu'à un certain point les ravages de l'assimilation.

Il y a cependant un facteur nouveau en Colombie-Britannique, facteur inattendu, paradoxal, que personne n'aurait pu présager et qui a complètement redéfini les possibilités de survie de la langue française dans cette province: il s'agit du revirement spectaculaire de l'attitude

des non-francophones de cette province envers la langue française, attitude, qui dans le passé, était nettement négative, voire hostile. Il faut se rappeler les réactions violentes qu'avaient suscitées en 1968 la promulgation de la Loi sur les Langues Officielles. "They want to force French down our throats", pouvait-on lire dans la presse locale. Ces réactions fondées sur un manque de compréhension des buts véritables de la Loi sur les Langues Officielles n'en étaient pas moins spontanées et sincères. A l'époque, la langue française était un phénomène relativement rare en Colombie-Britannique. Peu nombreux, les francophones de cette province pouvaient en toute sécurité utiliser leur langue en public sans crainte d'être compris. Ceci n'est plus vrai en 1986. Une proportion importante de la population a changé son attitude à l'égard du français.

Il s'agit essentiellement des parents anglophones dont l'enthousiasme pour les programmes d'immersion a défié tous les pronostics même les plus optimistes. En 15 ans les classes d'immersion ont connu un taux d'accroissement phénoménal. Alors qu'à la rentrée scolaire de 1969-70, il y avait seulement 47 élèves inscrits dans les classes d'immersion de la province, on en compte 156 486 en 1985-86. On ne réussit pas à créer de nouvelles classes assez rapidement, ni non plus à trouver en quantité suffisante des professeurs compétents. Les "Canadian Parents for French", du nom de leur institution nationale, créée en 1977, ont littéralement transformé la situation du français en Colombie. En quelques années, ils ont accompli une véritable révolution au sein d'une partie importante de l'opinion publique. "French is in".

Si l'on veut jeter un regard sur l'avenir, il n'est pas exagéré d'affirmer qu'une des conditions de la survie et de l'expansion du français en Colombie-Britannique réside dans le maintien de cet immense intérêt de la population anglophone pour le français.

1. *Recensement du Canada*, 1981, Catalogue 92-902, Vol 1.
Bibliographie: *Présentation de Bernard Saint-Jacques, Société Royale du Canada*. 1985-86. (pages 153-163)

LE FRANÇAIS A CAMOSUN

Dès 1969 monsieur Claude Desmarais, ancien pilote d'avion, puis instructeur dans les Forces Armées, enseignait la langue française à l' «*Institute for Adult Studies* ».

Profond humaniste, la communication a toujours prévalu dans ses classes et nombre de ses étudiants lui en sont reconnaissants aujourd'hui. M. Desmarais s'est consacré pendant des années à établir ses cours sur une base solide qui est toujours en vigueur de nos jours; on lui doit notamment d'avoir créé et maintenu actif un laboratoire de Langues Vivantes où des personnes «en chair et en os» se sont substituées aux machines pour aider les étudiants dans leur apprentissage de la langue.

Lorsque Camosun fut inauguré le 16 septembre 1971(1) Claude continua ses cours et en resta titulaire jusqu'en mai 1986. (2) Mme Brigitte Augéard est maintenant la directrice de ce département. Elle est née en Afrique du Nord, de parents français; diplômée de la Sorbonne, elle est au Canada depuis 1980 et a obtenu son certificat d'enseignement à l'Université de Victoria. Impliquée dans l'enseignement du français sous de nombreuses formes, elle est pleine d'enthousiasme.

En automne et en hiver, des cours échelonnés sur quatre niveaux permettent aux élèves d'obtenir des crédits. On y enseigne tous les éléments de la langue et en plus un peu de littérature. Les étudiants de ce programme ont le privilège d'avoir des moniteurs francophones et de bénéficier au «labo» d'une aide et de conseils individuels s'ils le désirent. Ces moniteurs ou monitrices sont de véritables représentants de la francophonie dans le monde, venant principalement de Québec ou de France mais aussi et selon les années de la Suisse, la Belgique, la Martinique et l'Afrique.

Une autre division de Camosun, CIES (*Community and International Education Services*) offre des cours de français-oral, niveau débutant, le soir mais ces cours ne donnent pas droit aux crédits.

Dans le plus vieux bâtiment du collège Camosun, qui s'appelle en fait le «*Young building*», le français, est une vivante réalité.

- (1) Plaque commémorative dans le Hall d'entrée du Collège
- (2) Il décéda le 16 mai 1986 après une assez longue maladie

LE DEPARTEMENT DE FRANÇAIS DE L'UNIVERSITE DE VICTORIA

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION.

Le département de français est actuellement une entreprise florissante, avec douze membres permanents, plusieurs instructeurs temporaires ou à temps partiel, une quinzaine d'assistants (dont la plupart sont des étudiants avancés) et environ neuf cents étudiants. S'ajoutent à cela tous les programmes associés - Maison Française, Diplôme de français, programmes spéciaux, programmes pour les professeurs - dont certains méritent une présentation séparée.

LES ORIGINES

Au départ il ne s'agit pas d'une université mais d'un collège qui a dès ses origines des liens importants avec la Belle Province puisque *Victoria College* voit le jour en tant qu'affilié de l'Université McGill à Montréal. Cette fière alliance est toujours reconnue dans les armes de l'Université surmontées par trois merlettes rouges, oiseaux héraldiques sans pattes qui symbolisent McGill. Le nom du journal des étudiants, *The Martlet*, et la couleur rouge du capuchon des diplômés continuent aussi cette tradition.

C'est le premier principal du collège, M. E.B. Paul qui a d'abord enseigné le français, qui occupe de ce fait une place centrale dans le curriculum dès le tout début. M. Paul a laissé son nom au bâtiment principal du campus Lansdowne aujourd'hui centre du collège Camosun qui continue la tradition de l'enseignement du français sans être affilié à l'Université. Dans ces tout premiers jours, loin d'avoir un campus, le collège n'a même pas son propre bâtiment; il partage les locaux de Victoria High School et

c'est la Commission scolaire de la ville qui en est responsable.

C'est donc sans quitter leur lycée que les premiers élèves se mettent à apprendre par coeur leurs conjugaisons sous l'égide du principal et bientôt de Mlle Edna Henry qui assura l'enseignement de la langue de Molière de 1906 à 1915. Cette année là l'affiliation avec l'Université McGill prend fin; en effet la création de l'Université de la Colombie-Britannique entraîne la suspension des activités de la Commission scolaire de Victoria dans le domaine de l'enseignement supérieur. Ce n'est qu'en 1920 que le collège renaîtra de ses propres cendres, tel le phénix de la mythologie, et s'installera l'année suivante dans les magnifiques locaux du château Craigdarroch où il restera jusqu'en 1946.

De 1920 à 1962 le collège fut affilié à l'Université de la Colombie-Britannique; cette parenté est de nos jours marquée par les couleurs bleu et or du drapeau de l'Université et de l'uniforme de ses équipes sportives.

C'est en 1920 qu'apparaît sur la scène la forte personnalité de Mme Sanderson-Mongin qui pendant vingt ans infuse aux jeunes de Victoria la joie de vivre, l'énergie et l'enthousiasme sans lesquels le français n'est guère le français.

Qui pourrait oublier son esprit, sa bonne humeur et la façon charmante qu'elle avait de taquiner les «jeunes hommes polis»? demande Harry Hickman, l'un de ses étudiants qui devait la remplacer juste avant la guerre de 39. Il se rappelle le programme très classique d'alors: Molière, Balzac, Anatole France pour représenter la littérature moderne . . . et «encore davantage de grammaire».

Les étudiants de cette époque ne faisaient que commencer leurs études au collège; pour terminer le B.A. il fallait traverser le détroit de Georgia. Néanmoins le collège donnait les deux premières années d'instruction à de nombreux jeunes qui devaient «se faire un nom» plus tard. Certains n'attendaient même pas d'avoir quitté la salle de classe, comme peut le voir tout visiteur au musée qu'est devenu le château Craigdarroch; en effet bon nombre d'entre

eux ont gravé leur nom sur les boiseries! Le curieux pourra y repérer certains noms connus, celui de Pierre Berton entre autres.

Relayée pendant quelque temps, vers la fin de sa carrière, par Mme Jean Farquhar, femme d'un futur président de la future Université, Mme Sanderson-Mongin prend sa retraite en 1939. Passé des bancs étudiants à l'estrade du maître, après un intermède en France, W.H. Hickman, le futur docteur de l'Université de Paris, préside dans le salon du château Craigdarroch à des classes monstrueusement gonflées car il est désormais obligatoire à tout étudiant de faire deux années d'une langue seconde. Et qui dit une langue, du moins une langue moderne, dit le français. En effet latin et français sont les deux seules langues enseignées.

Le français s'apprend donc dans des conditions qui nous paraissent aujourd'hui «impossibles». Le professeur donne 19 heures de cours par semaine (contre 9 heures actuellement, avec réduction pour les tâches administratives dans certains cas) à des classes de 50 et jusqu'à 70 étudiants (tandis que maintenant les professeurs se plaignent s'ils ont plus de 30 élèves dans une classe, et les classes orales sont limitées à seize). En outre M. Hickman fait un cours d'allemand à partir de 1941 à la demande d'un groupe d'étudiants; ainsi commence l'étude d'autres langues modernes.

Pendant cette période qui va de 1939 à 1962 environ se développe un véritable département avec plusieurs professeurs et un programme plus ample et plus moderne. C'est aussi après la guerre l'installation des cours sur le campus Lansdowne. En effet dès 1946 le collège partagera le site actuel du Collège Camosun avec l'École Normale (centre pour la formation des instituteurs) qui, dix ans plus tard, devait se fusionner avec le collège sous le nom de Faculté des Sciences de l'Éducation. (Faculty of Education). Sans négliger pour autant les auteurs classiques, le programme littéraire se met au goût du jour et parfois le devance même un peu. Les étudiants lisent désormais Flaubert, Beaudelaire, Camus, Gide, Malraux, Mauriac,

Saint-Exupéry, Anouilh et même, vers la fin, le contesté Ionesco.

Les conditions de travail se sont un peu améliorées pour les enseignants pendant les années cinquante; on fait douze heures par semaine avec des classes de trente à quarante élèves. Bien entendu l'idée que le professeur puisse avoir un assistant francophone pour aider à développer l'expression orale de l'étudiant demeure encore du domaine de la science-fiction.

Les nouveaux professeurs laissent leur marque. Gwladys Downes, encore une «ancienne» de Victoria College, apporte une nouvelle dimension en littérature et culture moderne. En effet elle devait devenir l'une des meilleures traductrices de la poésie canadienne-française et, poète elle-même, Docteur de l'Université de Paris, elle contribue activement (après avoir pris une retraite anticipée), à la vie intellectuelle et artistique de la ville. «Madame Steel», il ne viendrait jamais à l'idée de la plupart de ses collègues, sans parler des générations de jeunes Victoriens qui doivent à cette personnalité imposante un français très correct, de l'appeler par son prénom Bérangère. Elle apporte avec elle la discipline intellectuelle célèbre du lycée classique français. Gérald Moreau, originaire du Manitoba et Docteur de l'Université de Poitiers, France, assure enfin la présence canadienne-française au sein du département et dans le programme on lui confie le premier cours de littérature canadienne. A lui encore incombe la tâche d'introduire la langue espagnole au programme. Il convient encore de mentionner M. Walter Riedel, venu d'abord enseigner le français et l'allemand; après quelques années il se consacre entièrement à sa langue maternelle qu'il enseigne actuellement au Département des Etudes Allemandes; il traduit également les contes canadiens des deux langues officielles en allemand. M. Hickman, resté chef de tout ce petit monde, ajoute désormais à ses titres celui de Principal du Collège qu'il devait garder jusqu'à la transformation de l'institution en université.

Victoria College étant en principe une institution préparatoire, les étudiants y passaient deux années. S'ils

voulaient continuer leurs études pour recevoir leur diplôme de B.A. , ils devaient faire les deux dernières années à Vancouver ou ailleurs. Mais «la valeur n'attend point le nombre des années», et le collège n'a pas attendu d'être promu université pour offrir des diplômes. Les cours «senior», de troisième et quatrième années, sont donnés dès 1959 et les premiers B.A. sont décernés à Victoria en 1961. Parmi ces premiers lauréats se trouvent un contingent d'étudiants en français.

Si, en fonction de nos idées actuelles, les étudiants d'alors recevaient une formation en langue orale un peu rudimentaire ils possédaient en revanche une base très solide en grammaire et en littérature. Plusieurs ont continué leurs études, appris à s'exprimer avec facilité et sont devenus professeurs de français à leur tour. D'autres ont fait carrière dans les domaines les plus divers où ils ont fait honneur aux institutions de notre ville.

LES LANGUES MODERNES

En 1963, l'Université de Victoria est née de l'ancien collège et école normale. Parmi ses éléments de base est le Département des Langues modernes car le français est désormais loin d'être seul . L'allemand, l'espagnol, le russe, l'italien, le chinois et le japonais (sans oublier, pendant quelques années, le serbo-croate et le portugais qui n'ont pas su attirer assez d'étudiants pour assurer leur survie) et bien sûr la linguistique théorique et appliquée ont trouvé leur place dans le programme. L'enseignement des langues, des littératures et des cultures est en pleine expansion: le français garde d'ailleurs sa position dominante tant par le nombre d'étudiants que par la modernité des méthodes et le niveau de son curriculum. En même temps l'Université Simon Fraser est créée à Burnaby et la rivalité avec celle-ci et avec la puissante U.B.C. infuse à tous une nouvelle énergie.

Le nouveau campus offre au département une installation spacieuse dont il ne pouvait que rêver auparavant. La bibliothèque est dotée d'une collection

française qu'un grand nombre d'universités plus grandes et plus anciennes nous envient, grâce à une politique intelligente mise en oeuvre par des administrateurs qui ont compris qu'une bibliothèque de qualité est la fondation de toute bonne université. L'Université a donc les moyens de soutenir un programme de recherches avancées ainsi que tous les besoins de ses étudiants. La collection des titres français ne se limite pas aux études littéraires mais s'étend à tous les domaines; le français est une langue de travail pour les chercheurs et les étudiants les plus divers.

La technologie moderne fait également son entrée avec l'établissement d'un laboratoire de langues sous la direction d'un véritable génie de l'électronique naissante, M.Hans Seidel. La société Sony a imité beaucoup de ses installations dans ses derniers modèles informatisés. A une compétence absolue, une invention fertile et un désir actif de servir le gnome des laboratoires ajoutait, jusqu'à sa retraite en 1986, un sens de l'humour qui donnait parfois lieu à des tours inoubliables. Un jour d'avril - oui, c'était bien le premier, comment avez-vous pu deviner? - les bandes sonores des étudiants furent envahis par des bruits d'insectes de plus en plus nombreux; aux maringouins vinrent s'ajouter cigales, guêpes, mouches, etc. Trente secondes plus tard la moitié des étudiants roulaient par terre, pris par le fou-rire, tandis que les autres pressaient désespérément tous les boutons de leurs machines, se demandant quelle erreur ils avaient bien pu faire . . .

Le déménagement ne se fit pas sans inconvénients. Pendant quelques années l'université utilise les deux campus et certains professeurs, sans parler des étudiants, sont obligés de faire la navette pour aller de leur bureau à leur classe. Le département s'installe au pavillon Cornett tandis que le laboratoire est au pavillon Clearihue. Après 1968 ces deux organismes se retrouvent ensemble dans le pavillon MacLaurin. . . mais les autres départements de langues sont au pavillon Sedgewick. Le grand bureau de M. Hickman dans MacLaurin reste gravé dans les mémoires. Après avoir fait régner une discipline de fer en tant que chef, redevenu «simple soldat» il convie les jeunes professeurs à jouer au

bridge . . . Ce n'est qu'au milieu des années 70 que tous les départements de langue se trouveront ensemble dans le pavillon Clearihue, cinq fois plus grand alors qu'à ses débuts.

Un programme complet de quatre ans s'est élaboré pendant cette période, avec trois degrés de spécialisation: générale, majeure et «honours» ou spécialisation forte. C'est un programme traditionnel qui ressemble beaucoup à celui de U.B.C. et qui se distingue plus par la qualité que par l'innovation. Les deux premières années sont consacrées avant tout à l'acquisition de la langue, orale et écrite, et à une première introduction à la littérature. Les troisième et quatrième années ajoutent à l'étude approfondie des grandes oeuvres littéraires un travail de perfectionnement linguistique.

Toujours sous la direction de M. Hickman, le département se développe. MM. David Griffiths, Max Edwards et Ralph Baldner, formés dans les grandes universités de l'ancien et du nouveau continent, raffermissent la solidité de la réputation du département et un peu paradoxalement fournissent également ce soupçon d'excentricité sans lequel aucune université n'est complète. En effet M. Griffiths, le plus conservateur des hommes dans ses habitudes personnelles, fonde un groupe de recherches sur le marxisme. C'était logique cependant; cela venait de ses recherches sur la pensée française au XIXe siècle, domaine où il est une autorité reconnue.

Sans se contenter d'être professeur de français et de russe, M. Edwards, autorité sur les verbes roumains, pianiste et compositeur connu internationalement, est aussi un expert mondial en matière d'Objets Volants Non Identifiés (OVNI) ce qui fait enrager ses collègues des départements scientifiques, mécontents que leur université soit un centre de ces études si peu orthodoxes. Il déteste d'ailleurs les réunions; n'est-ce pas étrange que, dix minutes après le début de chaque réunion, la secrétaire arrive annoncer un coup de téléphone urgent pour monsieur Edwards . . .

M. R. Baldner passe le plus de temps possible à Hawaï et, lorsque le devoir exige qu'il soit à Victoria, suit partout l'équipe de rugby. Tout cela ne l'empêche pas de continuer ses recherches bibliographiques et de veiller à la collection française de la bibliothèque.

Pendant ces mêmes années il s'est créé un programme franco-canadien qui devait avoir d'importantes conséquences: il s'agit d'un échange d'assistants. Une étudiante ou un étudiant en anglais vient de France donner des cours de conversation française à nos étudiants et l'un des nôtres part en France enseigner l'anglais oral (ce sont obligatoirement des étudiants ayant terminé leur licence ou B.A.). Ces assistants donnent aux étudiants la possibilité de se familiariser avec la langue orale . Pour celui ou celle qui va en France l'expérience est capitale; vivre en France et apprendre à enseigner en même temps, donnent un avantage parfois décisif. Le programme continue à se développer et aujourd'hui il y a trois échanges par an.

Mentionnons ici également l'apport non négligeable de plusieurs secrétaires francophones, pour la plupart canadiennes, travaillant sous la direction de notre secrétaire principale, Léa Terpenning, née Desautels. C'est en grande partie grâce à elles que le caractère français de notre bureau a pu se maintenir au milieu d'une administration unilingue anglophone.

Pour revenir au département, deux autres nominations auront des effets quasi révolutionnaires. Il s'agit d'abord du professeur Jean-Paul Vinay, linguiste qui jouit d'une réputation pan-canadienne; celui-ci avait fondé le département de linguistique de l'Université de Montréal. M.H. Scargill, directeur du nouveau département de linguistique, qui ne comptait encore que trois membres, le fit venir en 1966 à Victoria où il contribua puissamment au développement de cet organisme, reconnu pour ses travaux sur les langues amérindiennes de la côte du Pacifique. M. Vinay donna pendant plusieurs années des cours avancés de stylistique française, qui existent toujours, une dizaine d'années après sa retraite. A noter que le département de linguistique donne de son côté un cours en français, une

introduction à la linguistique générale. Il faut souligner que l'Université de Victoria trouve ainsi des moyens pour faciliter la tâche aux étudiants francophones; par exemple, plusieurs professeurs, notamment en études classiques et en histoire de l'art, permettent aux étudiants de rédiger leurs devoirs écrits en français. Notons aussi que pendant plusieurs années, Mme Marie-Paule Vinay enseigna le français oral et écrit au sein du département, avant de terminer sa carrière universitaire à l'université Simon Fraser.

La seconde de ces nominations exceptionnelles, si elle fut sans doute moins remarquée à l'extérieur, eut une profonde influence sur la pédagogie du français à Victoria. Jean-Pierre Mentha, genevois d'origine et canadien d'adoption, appliqua résolument une nouvelle méthode d'enseignement qui encourage la communication orale sans toutefois négliger la grammaire, la littérature et la culture. Ces matières viennent plus tard dans le déroulement du programme et sont reçues des étudiants avec d'autant plus d'efficacité qu'elles sont communiquées directement en français. J.-P Mentha dut mener une longue lutte contre le conservatisme des collègues, voire des étudiants, contre la force d'inertie, contre l'insuffisance des moyens avant de voir ses idées acceptées quasi universellement. Toujours est-il que, grâce à lui, l'Université de Victoria est l'une des premières universités canadiennes à moderniser ses méthodes d'enseignement. L'un des succès de cette nouvelle vague demeure un monument dans l'histoire de l'enseignement du français dans l'ouest canadien; c'est la fondation de la Maison Française.

LA MAISON FRANÇAISE.

N'arrive-t-il pas souvent dans notre société que certaines coutumes, certaines institutions, que certains programmes bientôt jugés indispensables ne doivent la vie au premier chef qu'à un hasard de circonstances, à la rencontre fortuite de deux idées, au contact innocent d'un désir et d'une volonté?...

Au début des années soixante on enseignait le français, bon gré mal gré, dans presque toutes les écoles et les universités de Colombie-Britannique. On l'enseignait parfois avec succès mais avec les moyens du bord: un bon vieux manuel, un tableau noir, quelques disques et quelques affiches. Surtout avant de «se lancer», avant de tenter l'exploit de placer bout à bout un petit groupe de mots pour qu'à la queue leu leu ils forment une phrase, il convenait tout d'abord de mettre soigneusement tous les points sur les i et de vérifier accords, grammaire, syntaxe, intonation, prononciation, sous peine des plus sévères sanctions: désapprobation, ridicule, incompréhension et . . . mauvaise note. L'erreur ici est un péché et se tromper n'est guère humain. Le dogme paralyse l'élève et le fait taire. On avait donc besoin, là aussi, d'une impitoyable réforme, d'un changement radical des attitudes et des méthodes.

Or à ce moment, précisément, les Français du CREDIF (Centre de Recherche d'Étude pour la diffusion du Français à Saint-Cloud, près de Paris) et leurs disciples québécois mettent la dernière main à leur nouveau produit, né des recherches conjuguées de linguistes, de phonéticiens et d'experts en enseignement du français langue seconde. Il s'agit de la méthode dite «structuro-globale». Dès lors grâce à eux, en tout cas en partie grâce à eux car ils eurent des précurseurs, on acceptera (pas toujours volontiers il est vrai) la notion que dans l'échange expression et compréhension orales «actives» doivent prendre le pas sur le «passif», l'apprentissage purement livresque. Malgré ça et là de fortes résistances on se tourne alors résolument vers l'étude de la langue «en situation» (petite-fille de la méthode directe, grand-mère de «l'immersion?...), une étude qui en

salle de classe et au laboratoire introduit, dans une marche à suivre inédite, un matériel pédagogique original: bandes sonores donnant vie et sens aux images présentées sur l'écran, projecteurs et magnétophones, tests fondés sur la perception globale d'un message et la création spontanée d'unités de sens décrivant une situation proposée, discrimination auditive, etc. On encourage, on exige même la réutilisation immédiate, avec variantes appropriées de points de vue et de situations, de ce que la leçon vient de démontrer, d'éclairer et expliquer de phrase en phrase, de locution en locution, de diapositive en diapositive. Ce fut la naissance de *Voix et Images de France* (VIF) qui demeure à ce jour, dans son essence, active et efficace.

Mais pourquoi, dira-t-on, cette apparition si soudaine de ces innovations sur notre campus, pourquoi dans notre far-ouest ces passionnants changements d'orientation? Car elle fut en effet soudaine et passionnante cette apparition et ses changements, durables.

Eh bien, voici... Hasard et volonté, ressorts de tant de nos faits et gestes, grands et petits, individuels ou collectifs, font parfois bien les choses. Dans le cas qui nous occupe un homme, Malcolm Taylor, notre premier président, a un beau jour envie d'apprendre le français sinon d'améliorer son français. Il a entendu parler des cours d'immersion VIF qui se donnent à l'Université Laval, s'y rend incontinent en juillet 1964, en revient, sinon bilingue du moins plein d'enthousiasme pour l'autre langue du pays et la façon dont nos collègues québécois s'y prennent pour l'enseigner. L'on est alors en plein «révolution tranquille» et le bilinguisme prend de plus en plus de place et d'importance dans les grands débats nationaux. C'est donc tout feu tout flamme que le Président Taylor charge sans tarder Harry Hickman, Directeur du Département de Langues modernes, de former un comité d'étude dont la tâche sera d'examiner la possibilité de créer à Victoria un programme d'enseignement du français langue seconde en immersion, selon les méthodes qu'il vient d'admirer à Laval. Ce programme s'inscrirait dans le cadre des cours de la «session d'été». Robert Wallace, patron des cours d'été, accueille le projet

avec mansuétude. Harry Hickman se pique au jeu. On prend aussitôt langue avec Laval; on demande aux Québécois appui, conseils, encouragement et on est si bien reçu, si généreusement accueilli qu'on parle bientôt jumelage, échanges, formation à Laval des cadres et enseignants de notre nouveau programme. De fait plusieurs des membres du département y font déjà l'été suivant leur stage VIF «d'enseignement audio-visuel du français langue seconde». Et les manuels, films fixes et rubans magnétiques qui ont fait leurs preuves à Laval sont commandés à Montréal. Le baptême suit de peu la naissance et le cours de français d'été s'appellera, s'appelle encore d'ailleurs, la Maison française. La «Maison» ouvre déjà ses portes en juillet 1965...

Modestes débuts, une trentaine d'étudiants dont peu d'internes, cours le matin seulement, l'ambiance «française» se crée lentement. Mais l'année suivante, un pas de géant est effectué; Laval nous délègue un expert, spécialiste en enseignement audio-visuel, un vrai linguiste et, «last but not least», un pédagogue, Claude Rochette. Directeur de la Maison française à trois reprises - c'est dire si son concours fut apprécié -, il prend sa tâche à coeur et s'y consacre avec une énergie, un enthousiasme et un esprit d'initiative si remarquables que l'on peut dire que c'est à lui plus qu'à quiconque que nos cours de français d'immersion et audio-visuel doivent leur vitalité, leur caractère, leur efficacité. Rochette organise, planifie, rationalise; il fait avant la lettre de l'excellente animation et se révèle pour professeurs et moniteurs un précieux conseiller, pour nos étudiants un directeur à la fois ferme et bienveillant. Grâce à lui, sans douleur, nous faisons collectivement notre «crise de croissance»...

Les années passent. Grâce aux bourses octroyées par le Secrétariat d'État du gouvernement fédéral, le nombre des inscriptions a maintenant triplé tout comme la proportion des étudiants internes. Les problèmes de logistique souvent complexes ne sont jamais insurmontables; Shirley Baker et Janet Senior s'en occupent. Au laboratoire de langues Hans Seidel et les siens savent apprivoiser pour nos élèves

leurs redoutables appareils. A la cafeteria une salle à manger est destinée à la Maison française; la délétère influence de l'anglais ne vient donc pas troubler les digestions...

Et le programme, très vite, s'enrichit d'éléments nouveaux sans pour autant changer de nature ni d'orientation. Il s'étend, il s'ouvre en quelque sorte aux préoccupations nées de la réflexion de l'heure: culturelles, sociales, voire politiques par moments. Il sort des contraintes plus précises et plus terre à terre, du simple apprentissage de la langue mais sans jamais le quitter; on ne saurait trahir une vocation! Là se rencontrent, six semaines durant, des étudiants – plus d'une centaine parfois – venus des quatre coins du pays ainsi que des instructeurs et des moniteurs dont beaucoup ne sont pas de Victoria; le nombre de Québécois parmi eux a beaucoup augmenté. De la sorte les contacts entre ces représentants des fameuses solitudes se font chaque année plus étroits. Des idées s'échangent, des points de vue se heurtent. Mais de vraies amitiés se créent, des liens souvent durables se tissent. Nos étudiants, nos Anglophones, demandent de moins en moins ce que «veut le Québec»...

Depuis et semble-t-il dans le même esprit, la MF va sur sa lancée. Peaufinée, améliorée, toujours à l'affût de méthodes nouvelles, de matériel pédagogique amélioré, «modernisé» elle continue de représenter chaque été, au beau milieu de l'anglophonie colombienne, un microcosme où chacun fait de son mieux pour vivre quelque temps, pour travailler, pour s'amuser et, souhaitons-le, réfléchir en français...

SEULS DE NOUVEAU

La fin des années soixante voit une augmentation massive des effectifs parmi les étudiants et donc nécessairement parmi les enseignants. La démocratisation du système universitaire voit aussi la fin du «chef» (Head) et l'avènement du «directeur» (Chairman) qui préside, primus inter pares, pendant un temps limité. Par-dessus tout le Département des Langues modernes est divisé en cinq (plus tard six) unités indépendantes. C'est donc désormais sous le nom officiel de «*Department of French Language and Literature*» qu'évolueront les études françaises supérieures à Victoria.

Présidé par M.Griffiths puis de nouveau par M. Hickman, le département acquiert en trois années consécutives une douzaine de nouveaux visages dont les six qui sont restés forment la moitié du corps enseignant actuel. Mme Elaine Limbrick, spécialiste réputée des études de la Renaissance, est devenue l'un des piliers des sociétés savantes et de la recherche au Canada, grâce à ses publications et à ses infatigables services administratifs. Mme Jennifer Waelti-Walters, spécialiste de la littérature moderne, jouit d'une réputation mondiale pour ses nombreux livres, articles et communications dans les colloques savants. Elle aussi a rendu de grands services à la littérature, au point d'être un des rares professeurs de français à être cités dans la nouvelle Encyclopédie Canadienne. C'est en grande partie grâce à celles-ci (citées dans l'ordre de leur arrivée) ainsi qu'à leur solide formation linguistique, que les étudiants qui présentent leur diplôme de français d'UVIC dans le pays entier rencontrent un respect certain.

D'autres nouveaux venus ont également laissé leur marque, tout en continuant la tradition d'un enseignement de qualité. Barry Beardsmore, premier lauréat du nouveau programme de doctorat à notre soeur aînée de Point-Grey, U.B.C., assure les cours de littérature médiévale et d'histoire de la langue et plus tard inaugure la phonétique. Jeanne Adam, venue pour enseigner la langue, s'est lancée

dans l'étude de la littérature du Maghreb et offre maintenant un cours de littérature africaine. Derek Turton, spécialiste de Victor Hugo, a eu une influence décisive dans le renouvellement des études de base, tant en langue qu'en littérature. Enfin John Greene introduit un cours sur la littérature populaire (utopies et science-fiction) et s'efforce de tirer le meilleur parti possible des laboratoires de langue.

Au fil des ans ce groupe, avec la coopération de ceux qui étaient déjà en place, ont construit le curriculum le plus flexible et le plus varié des trois universités de la Colombie-Britannique. Il attire de nombreux étudiants de toutes les régions de la province, du pays tout entier, sans excepter le Québec et même la France.

Années mouvementées que celles-ci dans les universités du monde entier, et Victoria ne fait pas exception et, pendant que d'autres événements attirent l'attention du grand public, les étudiants de français font une sorte de révolte en publiant un journal non autorisé, *UVIC Libre*. Son éditeur devait plus tard gagner la médaille d'or du Gouverneur-Général qui va au meilleur étudiant de l'Université. Avec un de ses condisciples il alla faire des études doctorales à l'Université de Toronto où ils se classèrent premier et deuxième dans une classe de 150 personnes. Liés par le destin, Ralph Sarkonak et Richard Hodgson sont aujourd'hui tous deux professeurs de français à U.B.C.

Les années soixante-dix ont commencé par l'arrivée d'un nouveau directeur, Olivier Abrioux, et de nouvelles initiatives importantes prises sous sa direction. Par contre le recrutement s'est stabilisé et ce n'est qu'à la fin de la décennie qu'on verra de nouveaux visages parmi les membres permanents.

Le département s'est lancé plus en avant avec la création d'un programme de maîtrise permettant pour la première fois aux jeunes de Victoria et de la région d'entreprendre des études supérieures sans sortir de l'île. Ce programme demandait aux étudiants de suivre un certain nombre de cours et de défendre une thèse dont l'objet devait être une recherche originale sur un sujet littéraire.

Comme ce programme n'a jamais reçu un soutien financier important il n'a jamais attiré un grand nombre d'étudiants, ceux-ci préférant lorsqu'ils pouvaient se le permettre partir dans les centres plus importants où ils pouvaient accumuler les bourses et les emplois comme assistants. Mais si leur nombre est petit les Maîtres-ès-Arts en français de Victoria n'ont nullement à rougir de la qualité de leur travail. Malheureusement le programme de maîtrise est actuellement en suspens, victime des restrictions budgétaires des années 80.

Une autre initiative interne de cette époque est la refonte du programme «Honours» qui se dote d'un cours de langue avancé, rapidement devenu l'un des cours les plus populaires du département, et d'une dissertation sur un sujet spécial, choisi individuellement par l'étudiant.

Le troisième développement de cette période ne concerne pas directement le département; il s'agit d'un centre indépendant donnant des cours de français qui ne comportent pas de «crédits» universitaires.

L'EXTENSION UNIVERSITAIRE.

Déjà à la fin des années 40 le collège donnait des cours de conversation française le soir à l'intention de ceux qui voulaient apprendre à parler français sans toutefois s'inscrire à un diplôme de B.A.. La popularité de ces cours fut telle qu'en 1970 et 1971, années où le Sénat de l'Université reconnut le nouveau programme en décernant un diplôme à ses lauréats, on mit sur pied une série organisée de cours d'une durée de quatre ans, bientôt portée à cinq ans.

LE DIPLOME DE LANGUE FRANÇAISE

Les noms essentiels dans ce développement sont ceux de M. O. Abrioux qui poussa l'idée, de Larry Devlin qui administra le programme pour la Division de l'Extension Universitaire et de Gérard Moreau qui assura la direction académique dans les débuts.

Croissance rapide, voire foudroyante, après de modestes débuts: 101 étudiants en 1972 pour arriver bientôt à 200 et 275 étudiants chaque année et à l'attribution d'une dizaine ou d'une quinzaine de diplômes.

Le succès de ces cours est tel qu'en 1978 il sembla tout naturel de diviser la lourde charge de travail. Gérard Gougé prit les cours du diplôme proprement dit et Monique Cléban les programmes «spéciaux» qui méritent une présentation séparée.

Gérard Gougé fut donc le premier à gérer un programme désormais complètement indépendant; mais il partit en France comme directeur assistant d'un important programme de cours pour étrangers à l'Université de Dijon. Ses successeurs sont Jean-Paul Mas puis Terry Cox et enfin à partir de septembre 1986 Lucie Daigle.

Pendant les deux premières années le travail est essentiellement oral, selon des méthodes audio-visuelles; pendant la troisième année les formes de l'écrit sont présentées systématiquement. La quatrième année est passée à parfaire l'acquisition de l'écrit et à donner quelques notions de stylistique. Le niveau 5 se divise en deux cours: un cours de composition et un cours de civilisation québécoise. En effet le but du programme n'est pas uniquement de développer l'expression française mais aussi de favoriser la compréhension mutuelle des deux groupes linguistiques dominants de notre pays et de faire rayonner la richesse de l'héritage canadien-français. Cette dimension culturelle est d'ailleurs l'un des secrets (de Polichinelle) du succès du programme; le contact avec les façons de vivre et les modes de penser des francophones de notre pays soulève l'enthousiasme des étudiants.

Conçu comme un programme complètement séparé, le programme a vu se développer des liens avec le département; les étudiants peuvent se déplacer d'un programme à l'autre selon leurs besoins ou leurs désirs, permettant ainsi un enrichissement mutuel.

LES PROGRAMMES SPÉCIAUX

Derrière le rire si facilement déclenché de Monique Cléban se trouvent une énergie et une ambition qui ont fait qu'à partir de quelques simples activités socio-culturelles pour soutenir le programme du diplôme sont nés plusieurs programmes appelés «spéciaux», sans doute parce que leur diversité empêche de trouver un nom descriptif. On peut cependant les classer en deux groupes: les programmes culturels, puis les cours et activités de formation permanente pour les professeurs dans les écoles de la province.

Les programmes culturels s'adressent d'abord aux étudiants, actuels ou anciens, du diplôme mais touchent parfois un public plus vaste. Il vaut la peine de les détailler. Il y eut d'abord les «fins de semaines» d'immersion pendant lesquelles les participants s'isolent dans un hôtel, assez loin de la civilisation anglophone, pour parler, travailler et jouer avec des moniteurs francophones. Puis vint le *Club Alouette* et ses réunions hebdomadaires; celui-ci a fait partie du réseau des clubs *Toastmaster* (le seul club francophone du réseau), mais en a abandonné le cadre trop rigide tout en respectant l'essentiel, c'est-à-dire apprendre à parler en public de façon efficace, à avoir confiance en sa propre expressions orale. Au *Club gastronomique*, qui se réunit une fois par mois, le plaisir de parler français le dispute aux plaisirs de la table. La coopération avec Cinecenta, le cinéma de l'Alma Mater Society. (A.M. S.), assure la présence du cinéma français à Victoria. Tout le monde peut y participer en achetant une carte de membre à un prix très modique.

A noter aussi deux projets récents plus ambitieux: le cours post-diplôme, dans lequel les diplômés peuvent maintenir leur connaissance du français et même améliorer

leur niveau, et les voyages d'études d'un mois chacun dont deux ont déjà eu lieu, d'abord en France en 1978 puis au Québec en 1981. Il ne s'agit pas de simples vacances; les participants sont tenus de faire des «enquêtes» parmi la population et ont d'autres tâches qui les obligent à s'informer et à pratiquer la langue.

Les programmes de formation permanente pour les professeurs sont axés sur des cours d'immersion qui allient des cours de français à des cours de méthodologie répartis sur trois semaines pendant l'été. Ce programme a débuté en 1981 à Shawnigan Lake avec vingt-quatre étudiants; désormais il y a trois cours (deux au *Schooner Cove Resort* sur la baie Nanoose, l'autre en France à Bandol) qui attirent régulièrement un maximum de 125 participants. On est parfois obligé de refuser du monde bien que les deux autres universités offrent maintenant des programmes analogues. Ces cours renouent le lien entre le Département et l'Extension car ils reçoivent depuis cette année des crédits universitaires tout en restant du domaine de la Coordonnatrice des programmes spéciaux.

Le programme pédagogique ne se limite pas à ces cours. Des mini-cours sont organisés à la demande des commissions scolaires un peu partout en Colombie-Britannique; Mlle Cléban assure des services de consultation pour les autorités scolaires. Tout cela constitue une contribution très importante à l'enseignement du français sur le territoire de la province entière.

FIN DE LA LANGUE OBLIGATOIRE

Au Département de Langue et de Littérature françaises le dernier fait important qui eut lieu au début des années 70, sous la direction de MM. Olivier Abrioux et Ron Jeffels, fut l'abolition de l'étude obligatoire d'une langue pendant deux ans. Ce changement eut des effets positifs et négatifs; à la longue, ce furent les effets positifs qui dominèrent.

En effet, la popularité du français avait énormément souffert à cause de cette obligation. Même les étudiants qui ne demandaient pas mieux que d'apprendre à parler français étaient affectés par l'atmosphère négative créée par ceux qui avaient été enrôlés de force et qui, en conséquence, travaillaient mal et réussissaient plus mal encore. Dans les deux années qui suivirent cette décision capitale le nombre des inscriptions en français connut une chute catastrophique; les étudiants, goûtant leur nouvelle liberté, désertaient le Département. Par contre l'ambiance dans les salles de classe devenait nettement plus agréable et les étudiants progressaient à vue d'oeil.

La tâche qu'affronta la nouvelle directrice, Elaine Limbrick, fut donc des plus rudes. Aucunement intimidée, elle s'attacha à rétablir les fortunes du département et y réussit pleinement. Pendant le reste des années 70 le taux de croissance du département d'environ 10% par an, le plus fort de l'université avec les sciences économiques et l'informatique, devait prouver l'attraction des études françaises basées sur un bon programme et une équipe de professeurs enthousiastes.

C'est aussi pendant cette période qu'on donne pour la première fois un cours pour débutants; jusqu'alors on avait présumé que les étudiants avaient fait du français au lycée. Ce nouveau cours permet l'étude de «l'autre» langue du Canada non seulement à ceux (en nombre surprenant) qui l'avaient négligée à l'école mais aussi aux étrangers. Ce cours, assuré d'abord par Mme Adam, est populaire et attire jusqu'à 120 étudiants, dont bon nombre chinois, américains et natifs de tous les continents.

Le niveau supérieur n'est pas négligé non plus. Sous la direction de Mme Limbrick et de Mme Waelti-Walters, qui l'a suivie, toute la gamme de cours supérieurs de littérature est revue et augmentée pour assurer un très large choix aux étudiants, autre élément non négligeable dans le renouveau du département. Citons également un cours avancé de traduction et un autre de phonétique, introduits par les professeurs Abrioux et Beardsmore. En outre le cours de base de première année est remodelé de fond en comble par Derek Turton, Olivier Abrioux et Pierre Hébert; il sera donné désormais entièrement en français.

La réussite même d'Elaine Limbrick pose à Jennifer Waelti-Walters un problème de taille: trouver les disponibilités nécessaires à un département en pleine expansion lorsque les budgets restent stables. En effet alors que les inscriptions continuent à monter en français, la fin des années 70 marque un plafonnement pour l'Université tant dans le nombre de ses étudiants que dans ses ressources financières. Elle doit faire des efforts herculéens pour arracher les sous à une administration en proie à des demandes de toutes parts. Par ailleurs, une fois le budget assuré, elle a à choisir le personnel dans un marché du travail qui présente de nombreux candidats mais peu de première classe.

Elle réussit dans cette double tâche et si nous n'avons pas toujours pu garder ces nouvelles recrues face à la concurrence des géants de l'Est (Pierre Hébert, expert en littérature canadienne et en théorie littéraire, part pour Toronto; Jo-Ann McEachern, spécialiste remarquée de Rousseau, s'en va à Western Ontario), celles qui sont restées sont un acquis inégalable.

Danielle Thaler et Thuong Vuong-Riddick ajoutent une grande diversité au programme. La première participe à la formation des professeurs dans la Faculté des Sciences de l'Éducation et offre des cours de théâtre et de littérature enfantine au département, tout en secondant M. Abrioux dans le cours avancé de traduction. Mme Vuong-Riddick assure désormais avec M. Gérard Moreau les cours de littérature canadienne-française, maintenant beaucoup

plus nombreux, et inaugure l'étude du cinéma; c'est aussi grâce à elle que nous recevons assez régulièrement la visite d'écrivains québécois, parmi lesquels Marie-Claire Blais.

Un autre aspect essentiel de l'évolution du département sous l'égide de Mme Waelti-Walters est le resserrement des liens avec les autres départements des sciences humaines. La fondation d'une section inter-départementale d'Études Féminines, secondée par un cours sur les «écrivaines» francophones dans notre département, n'est que l'aspect le plus visible de son activité dans ce domaine.

L'importance de cette initiative est claire. Non seulement les études françaises s'insèrent-elles mieux dans un contexte plus large mais aussi les autres éléments de l'université commencent à trouver qu'on peut faire de la philosophie, de l'art, de l'histoire et autres en français, avec plus de facilité et de plaisir que l'on ne croyait, tout en récoltant pleine et entière satisfaction. Il est encore beaucoup trop tôt pour prédire l'avènement de l'université bilingue; cependant l'idée n'est plus ridicule, elle est seulement... impossible, or nous savons tous qu'impossible n'est pas français. En attendant, on continuera non seulement à apprendre le français mais à le vivre.

BILAN 1970-1984

Ces quinze années, fortement marquées mais non complètement dominées par trois personnalités différentes, ont montré la puissance des énergies créatrices lorsqu'un «Chairperson» travaille dans un système collégial. Le Département s'est rapidement développé à partir d'un excellent programme de collège dont le but unique est un enseignement de base jusqu'aux fonctions multiformes d'une véritable Université. Celle-ci, comme son nom l'indique, évolue sur une échelle internationale d'universalité sans oublier l'efficacité de son rôle provincial et local.

Les étudiants de cette période reflètent cette nouvelle optique plus large. Finis les jours où on n'étudie le français que pour l'enseigner. Nos bacheliers entrent dans les

facultés de droit, d'administration publique ou d'affaires, arrachant souvent des bourses prestigieuses. D'autres poursuivent leurs études françaises jusqu'au niveau du doctorat. La langue française est devenue un sujet électif de choix pour beaucoup d'étudiants dans les autres facultés, ce qui donne une diversité agréable et stimulante aux classes où scientifiques, musiciens et sportifs, entre autres, côtoient les spécialistes de langue et de littérature.

Nos diplômés désormais essaient dans le monde entier, dans les emplois les plus divers et les plus fascinants. Certains deviennent aussi de très bons professeurs de français.

SITUATION ACTUELLE

Au moment où John Greene prit la direction du département les universités de la province se débattaient pour survivre à un programme systématique de réductions budgétaires; un collègue le consola en promettant qu'on inscrirait sur sa tombe ces tristes mots: - Il coupa bien. En effet il s'agissait de coupures. C'est ainsi qu'ont disparu le programme de maîtrise et le cours pour débutants inscrits dans d'autres disciplines.

Le gouvernement fédéral, encouragé par M. Geoffrey Mills du Ministère de l'Education de la province, est venu un peu à la rescousse en fournissant un modeste mais combien utile budget pour entreprendre des activités orales. L'idée au départ était de remplacer les heures de pratique orale perdues dans les restrictions budgétaires; en fait il a été possible d'aller bien au-delà. Les étudiants francophones aident les étudiants anglophones avancés qui à leur tour aident les étudiants intermédiaires ou débutants; tous ensemble partent ici ou là pendant deux ou trois jours avec faculté et moniteurs pour des activités d'immersion. Ce système, s'il est bon pour les étudiants, est encore meilleur pour ceux qui les aident. Ces derniers apprennent en donnant ces leçons; cela leur donne beaucoup de confiance et crée chez eux le sentiment de collaborer étroitement avec le département, ce qui favorise aussi leurs progrès.

Ce programme permet également qu'il y ait des assistants québécois aussi bien que français, ce qui se traduit par un apport culturel important. La rivalité entre les deux groupes d'assistants ne dépasse jamais le niveau de la taquinerie de bonne humeur et les discussions éternelles sur ce qui constitue la «véritable» langue française sont devenues en elles-mêmes partie de l'expérience pédagogique pour tous. Pour résumer, devant une situation dangereuse, le département a adopté la tactique bien française de la «fuite en avant» avec d'heureux résultats.

Nouvelle initiative: l'introduction d'un programme de littérature canadienne en collaboration avec le département d'anglais, programme unique en Colombie-Britannique et rare dans le pays, qui doit débiter en 1987.

L'autre nouveauté de ces toutes dernières années est une action directe du département dans l'éducation permanente des instituteurs; ce travail est possible grâce à des contrats passés avec le Ministère de l'Éducation. Nous assurons actuellement des cours du soir en été pour permettre aux instituteurs du primaire de se qualifier en français; en 1985-86 nous avons inauguré tout un programme de recyclage pour répondre à l'essor des classes d'immersion française. Ce projet pilote, qui n'avait jamais été essayé nulle part, mérite que l'on s'y arrête un moment.

RECYCLAGE DES ENSEIGNANTS POUR L'IMMERSION FRANÇAISE

En 1972, le Ministère de l'Instruction publique en Colombie-Britannique a tenté une expérience qui a remporté tant de succès qu'aujourd'hui elle est solidement intégrée au système scolaire; c'est l'école d'immersion française. Selon des chiffres fournis récemment par les Services des Langues modernes au Ministère 15,000 élèves sur une population de 300,000 enfants en Colombie-Britannique apprennent le français par immersion. L'expérience a réussi; par la suite elle a été acceptée et s'est répandue dans une trentaine des soixante-quinze commissions scolaires provinciales. Au départ il a fallu des professeurs francophones des autres provinces, surtout du Québec; à l'heure actuelle cependant, grâce aux nouveaux programmes de formation de professeurs pour l'immersion à Simon Fraser University et à l'University of British-Columbia de Vancouver, on prépare sur place des sujets pour remplacer, en partie seulement, les enseignants «importés» de l'Est.

Qu'est-ce qu'on entend par école d'immersion française? Il s'agit de classes, du jardin d'enfants à la douzième année, dans lesquelles le programme est enseigné en français. Le programme, calqué sur celui des écoles anglophones, est donc approuvé par le Ministère de l'Instruction Publique. Dès les premières années de ces classes, toutes les matières sont enseignées en français; à partir de la troisième année jusqu'à la septième année les élèves ont une heure d'enseignement en anglais par jour; de la huitième année à la dixième année cinquante pour cent des matières sont enseignées en français et aux onzième et douzième années on enseigne vingt-cinq pour cent des matières en français. Ces écoles d'immersion atteignent leur objectif, à savoir qu'elles produisent des citoyens bilingues.

La nouvelle formule d'enseignement dans la seconde langue a connu une telle popularité dans notre province anglophone que la pénurie d'enseignants qualifiés est un problème qui appelle une solution urgente. A l'appui voyons d'autres statistiques fournies toujours par le

Ministère de l'Instruction publique. En 1984, le nombre d'élèves dans les programmes d'immersion a augmenté de 24%. En 1985, ce fut de 25%. Or, pour l'année scolaire 1986-87, il faudra embaucher 157 professeurs pour l'immersion, 159 en 1987-88 et 172 en 1988-89. Ces chiffres, semble-t-il, parlent assez éloquemment de l'expansion passée et future que prennent les écoles d'immersion à travers cette province du Pacifique.

Comment cette popularité s'explique-t-elle dans un milieu qu'on se plaît à appeler le château fort anglo-saxon? Il est difficile d'offrir une explication précise mais il est évident que depuis vingt ans un vent nouveau souffle sur cette partie du monde. Serait-ce la loi des langues officielles promulguée par le Parlement canadien sous le régime Trudeau en 1968? Serait-ce la montée du bilinguisme dans notre vaste pays? On constate aisément que de plus en plus, sauf pour quelques résistances isolées, on accepte le fait français, même en Colombie-Britannique, et qu'on veut bien s'y adapter au mieux en apprenant ce que l'on appelle communément l'autre langue officielle. Certaines raisons sont intéressées; les jeunes gens fondent beaucoup d'espoir sur la connaissance de nos deux langues pour décrocher un meilleur emploi dans le fonctionnarisme fédéral, le corps diplomatique ou même dans une compagnie privée. A titre d'illustration tout le monde admet, et on l'a constaté clairement lors des élections fédérales en 1984, qu'aucun Canadien ne peut espérer devenir Premier Ministre de ce pays s'il n'est pas bilingue. A côté de ces considérations matérielles certains avancent l'argument que l'étude d'une deuxième langue constitue un enrichissement linguistique et culturel. Il est une certitude; on ne rencontre plus contre le français la résistance sinon l'antagonisme d'il y a vingt-cinq ans; au contraire on témoigne maintenant d'un engouement pour la langue de Molière.

Le nombre insuffisant d'enseignants dans les programmes d'immersion des prochaines années pose un problème auquel les autorités ont cherché une solution. A Vancouver les centres de formation d'enseignants pour l'immersion française dans les facultés d'éducation

n'arrivent plus à satisfaire à la demande. Une autre solution a donc été envisagée par les Services des Langues Modernes du Ministère: recycler les maîtres actuels pour leur ouvrir la porte des écoles d'immersion française. Certes on devra encore faire appel aux enseignants québécois mais cette solution s'avérera plus difficile à mesure que ces derniers trouveront des débouchés plus nombreux chez eux. Un facteur dont il est bon de tenir compte aussi, c'est que la formation de professeurs sur place crée des postes pour nos gens; elle contribue ainsi à atténuer l'accusation que des emplois leur échappent à la faveur de collègues des provinces soeurs.

Le directeur des Services des Langues Modernes au Ministère de l'Instruction publique, M. Geoffrey Mills, a lancé un appel aux trois universités de la Colombie-Britannique pour chercher une solution. Il s'agissait en somme de demander aux institutions d'enseignement supérieur si elles s'intéresseraient à mettre sur place un programme en vue d'aider les enseignants de la province à parfaire leurs connaissances du français écrit et oral. L'Université de Victoria a répondu affirmativement et s'est immédiatement mise à la tâche pour l'organiser. Simon Fraser University, après quelques réticences, a emboîté le pas. Concrètement on se proposait d'inviter les enseignants des écoles anglophones à se recycler en enseignants d'écoles francophones, dites écoles d'immersion françaises. Il va de soi que deux préalables s'imposaient: détenir le certificat d'enseignement provincial et avoir une connaissance acceptable du français écrit et oral. Dans leur demande les candidats devaient nous assurer posséder au moins ces deux critères.

Les trois universités, sous les auspices du Ministère, ont ensuite procédé à l'évaluation des postulants. D'abord ceux-ci devaient se soumettre à une auto-évaluation, environ quarante questions sur leur capacité d'agir dans certaines situations précises. Par exemple: pouvez-vous participer à une conversation entre plusieurs personnes en français? Ou bien: êtes-vous capable de suivre des cours en français? Deuxième étape, un examen écrit qui a permis un premier

triage. Troisième étape, un examen oral bien structuré. A la fin de ces exercices les examinateurs ont sélectionné les candidats paraissant les plus aptes au programme de recyclage.

Le programme offert à l'Université de Victoria ne veut pas former des professeurs puisque les candidats le sont déjà mais plutôt les préparer à enseigner en français dans les écoles d'immersion. Dans ce but une variété de cours de base ont été prévus: grammaire, travaux écrits, phonétique, civilisation française et québécoise, littérature enfantine et de nombreuses heures de conversation française. De plus l'on a ajouté des fins de semaine d'immersion, des ateliers et des excursions. Tout se passe, bien entendu, en français. En mai et juin, bien que notre rôle ne soit pas pédagogique, les candidats font un stage d'enseignement pratique dans les écoles d'immersion française. Pendant cette période les candidats pourront apprendre davantage la terminologie française des sujets qu'ils sont appelés à enseigner et se familiariser avec les caractéristiques de l'enseignement en immersion. En juillet et août les étudiants-professeurs (c'est ainsi qu'on doit les appeler) termineront leur apprentissage par six semaines passées à l'École de Langue française et de culture québécoise à l'Université du Québec à Chicoutimi. Pour la première fois au cours du recyclage, les candidats se trouveront dans une situation réellement française.

Il est encore trop tôt pour porter un jugement sur ce programme-pilote dont à peine la moitié s'est écoulée jusqu'à ce jour; il est possible de prévoir encore des progrès chez les candidats dans la deuxième partie. En attendant, disons que ces personnes dont l'âge va de vingt-cinq à quarante-cinq ans donnent les preuves d'une motivation exemplaire et ne craignent pas d'y mettre un effort énorme pour réussir. Vers la fin de leur stage à Chicoutimi ils devront subir un examen de sortie, examen qui déterminera d'une part leur succès et d'autre part, par voie de conséquence, les forces et les faiblesses du projet-pilote. Une chose est sûre; sans une connaissance quasi-parfaite du français, à la fois oral et

écrit, ces étudiants-professeurs ne franchiront pas le seuil de l'école d'immersion française .

D'ailleurs des octrois du gouvernement fédéral financent cette coûteuse entreprise. L'inscription, les livres de classe, les traitements des professeurs, les ateliers, les excursions et le stage à Chicoutimi sont défrayés par Ottawa.

VERS L'AVENIR

Dans l'espoir qu'Apollinaire nous pardonnera une petite paraphrase, nous enseignons d'ancien et de nouveau autant que douze personnes peuvent des deux enseigner. Si nous pouvons regarder avec fierté tant une longue tradition d'excellence fidèlement entretenue que de nombreuses innovations fertiles, il reste encore des progrès à faire. S.F.U. nous devance en linguistique française; la nomination d'un jeune linguiste, Emmanuel Hérique, nous aidera sans doute à réduire cet écart. U.B.C. offre plus de cours de civilisation, la maîtrise, le doctorat ainsi qu'un diplôme universitaire en traduction. Ces deux institutions, collaboratrices et rivales en même temps, ont aussi dans leurs facultés de pédagogie des programmes de formation pour les professeurs d'immersion et par conséquent une compétence en français très supérieure à la nôtre.

Le prochain défi sera énorme. Les écoles d'immersion, bientôt celles du programme-cadre, commencent à déverser dans nos universités un grand nombre de francophones et de quasi-francophones. Les cours conçus pour apprendre le français aux anglophones n'auront aucune utilité pour ces jeunes gens. Dans dix ans, un grand nombre de ces personnes, encore étudiants aujourd'hui, seront des adultes, travaillant dans tous les domaines, partout dans le pays, et notre société en sera transformée.

Il reste donc du pain sur la planche. Les écoles ont besoin d'une infusion massive de professeurs de français; notre clientèle se développe et se diversifie; les besoins sociaux et individuels continuent à évoluer. L'université

devra répondre à ces nouvelles demandes sans sacrifier la qualité acquise et sans pouvoir compter sur une injection de ressources nouvelles. Elle devra sans doute développer ses contacts avec la communauté française de Victoria pour un enrichissement mutuel.

L'histoire du français à l'Université de Victoria n'est donc pas très différente de l'histoire du français partout au Canada. Tous les grands thèmes y sont: la lutte pour la survivance, la foi, la créativité, le respect de l'héritage et surtout la joie de vivre . . . et de parler. Après une fête départementale tenue chez la secrétaire du département, Léa Terpenning (cet exposé ne pouvait se conclure sans qu'au moins une anecdote sur elle ne s'y trouve), la fille de celle-ci commenta: «J'avais oublié combien de bruit ils font, les Français»!

Puissent-ils ne jamais se taire!

ROYAL ROADS MILITARY COLLEGE

Il y a trois collèges militaires dispersés à travers le Canada. Un est situé à Saint-Jean, Québec, un autre à Kingston, Ontario et le troisième à Victoria, Colombie-Britannique. (1) Ils sont tous trois sous la juridiction du gouvernement fédéral.

Ces trois collèges constituent l'Université des Forces armées. Ils offrent un cours universitaire complet; les nombreuses disciplines offertes ont en vue le besoin des forces armées. L'Université oriente la majorité de ses élèves vers l'étude du génie et des sciences. L'étude de la langue seconde n'est pas négligée. Elle sera l'étude de la langue française ou anglaise selon les candidats.

PROCEDURE POUR APPRENDRE LA LANGUE SECONDE.

Le but de l'entraînement en langue seconde à *Royal Roads Military College* est de permettre aux étudiants d'atteindre le niveau de bilinguisme fonctionnel au test de langues des Forces canadiennes.

Dès son arrivée, chaque étudiant doit subir un examen pour déterminer son niveau de connaissance de la langue seconde. Cet examen comprend quatre épreuves: compréhension orale, expression orale, compréhension écrite et rédaction. Les résultats donnent le profil de chaque étudiant dans la langue seconde, profil qui est déterminé à partir d'une échelle allant de 1 à 5 dans chaque épreuve. Un étudiant dont le total des points dans les quatre épreuves est de 10 ou plus, y compris 3 en compréhension auditive et en expression orale, aura atteint le niveau «fonctionnel». Si le total est de 14 ou plus, dont 4 en compréhension auditive et expression orale, l'étudiant aura atteint le niveau «intégral»: un profil intégral étant considéré comme permanent,

l'étudiant ne sera plus obligé de subir de tests de langue seconde.

Ces profils permettent de constituer de petites classes homogènes où les élèves peuvent progresser à leur propre niveau pour obtenir le profil de bilinguisme fonctionnel. A partir de là, chaque étudiant est encouragé à atteindre le niveau de bilinguisme intégral.

L'emploi du temps prévoit cinq périodes de quarante-cinq minutes de la langue seconde par semaine pendant l'année d'études. En plus chaque étudiant assiste à un cours intensif de dix semaines, à raison de 6 heures d'étude par jour, à la fin de la première année.

L'accent durant toute l'année est mis sur le besoin de pouvoir communiquer avec le personnel militaire.

A la suite de ces cours les élèves sont censés pouvoir s'exprimer dans les deux langues officielles du pays.

(1) Notes historiques:

Hatley Park - rebaptisé Royal Roads - d'après un mouillage du même nom sur le détroit Juan de Fuca.

Au début de notre siècle James Dunsmuir acheta ce terrain de 650 acres et décida d'aménager et construire la nouvelle résidence dans laquelle il comptait se retirer. Il confia à Samuel Maclure, architecte spécialiste du style victorien, la tâche de préparer les plans du «château». Au début de 1910, James vendit ses mines ainsi que toutes les affaires s'y rapportant. Il se retira dans sa magnifique propriété. Il mourut en mai 1920, à soixante-neuf ans. Sa femme, née Laura Surles de Georgia, demeura à Hatley Park en compagnie de sa fille Eleanor jusqu'à son décès, en août 1937. Eleanor mourut six mois plus tard.

Pendant les trois années qui suivirent, la garde de la propriété fut confiée à un curateur. En 1940, elle fut achetée au prix de \$75,000.00 par le gouvernement du Dominion qui comptait en faire un établissement d'entraînement naval. On passa rapidement aux actes: le 13 décembre 1940, le HMCS «ROYAL ROADS» devenait officiellement établissement de formation d'élèves-officiers et recevait les sous-lieutenants de la Réserve des volontaires de la Marine royale du Canada pour un stage de formation de courte durée.

A peine cinq ans après, en 1947, le Royal Canadian Naval College devenait le RCN-RCAF Joint Services College. Un an plus tard, avec l'admission d'élèves-officiers de l'armée de terre, Royal Roads devint un collège de formation pour les trois armes et s'appela alors Canadian Services College Royal Roads. En 1968, le collège devenait le Royal Roads Military College que nous connaissons aujourd'hui.

(Extrait de:

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX du Collège Militaire.)

LE FRANÇAIS CHEZ LES MILITAIRES À ESQUIMALT

En août 1980 la première école de cours continu de français vit le jour à la Base des Forces Canadiennes à Esquimalt. En vertu de la loi sur les langues officielles, la défense nationale prenait en main l'enseignement de la langue française auprès de ses officiers et sous-officiers.

Le centre de formation linguistique débuta avec un peu de retard en août 1980. Le petit groupe de militaires-étudiants était divisé en deux classes; ils avaient trois professeurs nouvellement arrivés du Québec. Ces militaires suivirent chaque jour les cours de 8 heures à 4 heures, d'août à décembre; ils devaient pouvoir converser en français à la fin de leur première session. De janvier à juin, les étudiants passèrent six mois au Québec à la Base des Forces Canadiennes de Saint-Jean pour suivre une deuxième session et devenir bilingue. Au Canada, de 1980 à 1986, le français fut enseigné aux anglophones dans d'autres centres militaires.

Quelque douze groupes d'étudiants suivirent des cours au 939 Esquimalt Road. Toutefois, bien que les aptitudes des étudiants aient été examinées et leur quotient intellectuel évalué, ils n'étaient pas pour autant motivés. Aussi la deuxième phase fut modifiée et rééchelonnée à plusieurs reprises afin de satisfaire et recevoir le plus grand nombre d'étudiants et de personnel.

L'enseignement y était théorique, la méthode employé «*Dialogue Canada*» enchantait certains et en effrayait d'autres.

En 1985 le vent tourna; des méthodes plus communicatives et fonctionnelles apparaissaient et des nouveautés diverses se firent jour: voyages, visites, conférences, entrevues, échanges, démonstrations. En août 1986, il avait été officiellement arrêté que les centres seraient au nombre de six à travers le Canada. C'est ainsi que celui

d'Esquimalt aurait trois classes et six professeurs. Le cours durerait 10 mois puis les élèves devraient être à même de manier la langue française.

Le programme est donc maintenant tout à fait différent. Basé sur le système d'instruction individuelle des Forces Canadiennes ce nouveau programme est conçu selon une approche de la langue centrée vers la communication et vise au développement de trois aptitudes:

- 1) compréhension orale
- 2.) expression orale
- 3) compréhension écrite.

L'enseignement est donné dans un contexte militaire et il est adapté aux exigences et besoins de ce métier et de ses classifications. Il est encore trop tôt pour juger des résultats de ce changement. Cependant on peut relever déjà que les étudiants montrent plus d'enthousiasme pour l'étude de la langue; ils aiment la pratiquer et ont plus d'occasions de le faire.

Les possibilités existent à Victoria, mais elles doivent être mieux exploitées; la motivation intrinsèque est encore à développer et la sélection des étudiants doit être améliorée. Certains étudiants par exemple ne sont pas faits pour la salle de classe. Qui vivra verra comme dit le dicton...

En août 1987 l'école de français se fixera sur la base même et s'intégrera plus encore. Après une expérience de sept ans, la base d'Esquimalt prendra en mains la responsabilité de son école. La prestation des étudiants devrait en être d'autant améliorée.

Bibliographie: Documentation remise par l'École des langues, 939 Esquimalt Road.

L' ÉCOLE BRODEUR

C'est le 1er août 1973, un mois après son arrivée à Victoria, que le Capitaine Jean-Guy Comeau réunissait auprès de lui les militaires francophones désireux d'assurer à leurs enfants un enseignement en français.

Le Capitaine Comeau et sa femme Anita avaient quatre enfants. Ceux-ci avaient été élevés en français à Ottawa et à Halifax mais à leur arrivée à Victoria aucun service scolaire n'était disponible dans cette langue. Loin de se décourager et d'accepter la défaite, les Comeau décidèrent de résoudre ce dilemme par eux-mêmes.

Fort de l'appui des Lieutenants Commandants Bernard Derible et Gilles Patenaude, eux aussi pères de famille, le Capitaine Comeau frappa aux portes des trois commissions scolaires de la région mais aucune ne voulut établir des programmes pour francophones dans leur district.

Durant le mois d'août, plusieurs enquêtes se déroulèrent aux niveaux des gouvernements fédéral et provincial mais les démarches menèrent nulle part.

Il fallut attendre le 10 septembre pour que le Ministère de la Défense nationale accordât au Commandant de la base la permission d'établir sa propre école française.

Après un travail acharné et un dévouement sans borne de la part de la communauté militaire francophone, l'école française de la base des forces canadiennes d'Esquimalt est fondée et ouvre ses portes le 17 septembre 1973. Les inscriptions, de la Maternelle à la 6ème année, comptent 33 élèves. Une directrice, Mme Andrée Johansson, est nommée pour mettre l'école sur pied. Elle-même embauchera deux autres professeurs, Mlle Claudette Pilon et Mme Dolorèse McLean. Plus tard, en février, elle ira recruter un quatrième enseignant dans la personne de M. Jean-Claude Drouin.

Le bâtiment choisi par Mme Johansson est l'ancienne résidence officielle de l'amiral Victor-Gabriel Brodeur qui déjà est reconnue «édifice d'héritage».

Les années s'écoulent et l'école s'agrandit. En 1976, lors du décès de l'amiral Victor Brodeur, l'école compte quatre-vingts élèves et huit professeurs.

Le mercredi 5 octobre 1977 a lieu le «baptême» de la nouvelle école française. Elle s'appellera désormais l'école Victor G. Brodeur. Les fils de l'amiral Brodeur, le Chef d'escadron (à la retraite) Philippe Brodeur et son frère, le Capitaine de vaisseau Nigel Brodeur, sont présents à la cérémonie.

En mai 1984, l'édifice No 20 à Naden étant devenu beaucoup trop petit pour le nombre d'élèves, la base décide de déménager l'école .

Après dix ans sur la base le Ministère de la défense nationale réussit à obtenir la location de l'ancienne école Harbor View. Le 14 septembre l'école Brodeur emménage au 637 rue Head.

Peu de temps après, les représentants des parents partisans du programme cadre de français en Colombie-Britannique réclament une école française à Victoria.

Le 25 avril 1985, lors d'une réunion très importante au Greater Victoria School Board, les commissionnaires votent en faveur de l'établissement d'une école régionale française à Victoria. L'accès à l'école Brodeur ne sera plus réservé uniquement aux enfants des militaires mais à tous les francophones de la région.

En septembre 1985 l'école Brodeur, qui fait maintenant partie du District No 61, compte 207 élèves et dix professeurs. Elle réunit toutes les classes de la maternelle à la septième année.

A son ouverture officielle en mai 1986, en présence du Lieutenant-gouverneur de la province, des commissaires et administrateurs du District, Mme Andrée Johansson, toujours directrice de l'école qu'elle a mise sur pied en 1973, décrit le rôle de la communauté francophone et de l'école française en ces termes:

«L'école française est au service de la communauté francophone. Elle est associée à la famille, à l'Eglise, aux associations et à d'autres institutions culturelles, sociales et communautaires du groupe d'expression française. Le

programme à l'école est donc axé sur la transmission de la culture française [. . .].

Parents et professeurs, doivent veiller à ce que notre école française soit la meilleure école possible, c'est-à-dire attirante, vivante et vibrante. C'est là notre but et notre espoir».

A la rentrée de 1986, l'école assura le premier niveau du cycle secondaire, la huitième année. En septembre 1987, la neuvième année fut ajoutée.

Première école française sur l'île de Vancouver, l'école Brodeur est aussi la plus grande école française de la Colombie-Britannique.

C'est un grand pas de fait pour la langue et la culture française au Canada et plus spécialement en Colombie-Britannique

Bibliographie: Archives de l'École Brodeur.

L'AMIRAL VICTOR G. BRODEUR

BIOGRAPHIE, 1892-1976

Victor-Gabriel Brodeur, né à Beloeil (Québec) le 17 septembre 1892, est un des quatre fils de l'honorable Louis-Philippe Brodeur, Ministre de la Marine et des Pêcheries. C'est à ce titre que l'honorable Brodeur avait en 1910 parrainé le projet de loi tendant à la création de la Marine canadienne. Il fut le premier à remplir le poste de ministre de la Marine Royale du Canada.

La carrière navale de Victor Brodeur débute en octobre 1909 lorsqu'il se joint à l'équipage du navire du gouvernement canadien *Canada* en prévision de la formation de la marine canadienne. Il est du nombre des sept premiers cadets qui s'engagent par la suite dans la Marine Royale du Canada.

Le 21 octobre 1910, la Marine canadienne devient une réalité avec l'arrivée à Halifax du croiseur *Niobe*. Victor Brodeur, alors aspirant de marine, s'embarque à bord de ce navire. Les croiseurs *Niobe* et *Rainbow* avaient été envoyés par l'Angleterre comme premiers navires de guerre de la Marine Royale Canadienne.

Comme lieutenant durant la première guerre et capitaine de vaisseau durant la deuxième guerre, Victor Brodeur se distingue à bord de différents navires de guerre, entre autres les HMS *Dreadnought* et *Caradoc*, (première guerre mondiale) et les HMS *Champlain* et *Sheeva*, (deuxième guerre mondiale).

Il fut, durant sa longue carrière, commandant de la base navale de Halifax et ensuite commandant de la base d'Esquimalt à deux reprises. En 1915 il épousa Doris Béatrice Fages. Ils auront deux fils, Philippe né en Angleterre en 1921 et Nigel né à Victoria en 1932. Philippe se distingue comme officier dans l'aviation canadienne et Nigel suivra la carrière de son père et deviendra lui aussi amiral.

Mme Brodeur meurt à Londres en 1936. Victor Brodeur épousera en 1938 Dorothy Whitfield à Bradford en Angleterre. C'est donc Dorothy qui élèvera Nigel Brodeur.

A la veille de la deuxième guerre mondiale, en tant que Commandant de la côte du Pacifique, il est promu au grade de commodore. A ce titre il fut impliqué dans la planification de la défense du détroit de Juan de Fuca.

En 1940, le Commodore Brodeur est nommé attaché à l'ambassade du Canada à Washington D.C. En 1942, il est promu contre-amiral et travaillera à l'établissement de protection navale de l'Atlantique Nord durant la seconde guerre mondiale. A la fin de la guerre, le président des Etats-Unis, Harry Truman lui décernera la décoration de L'Ordre du Mérite.

En juin 1943, le contre-amiral Brodeur est décoré de l'Ordre de l'Empire britannique. En septembre de la même année, il est de nouveau nommé commandant de la côte du Pacifique, poste qu'il a occupé jusqu'à sa retraite en 1946. En janvier 1946, il est nommé compagnon de l'Ordre du Bain.

A sa retraite le 30 juillet 1946, il comptait alors près de trente-sept années de service dans la Marine du Canada dont seize passées en mer.

Après sa retraite, le contre-amiral et sa femme se sont installés à Vancouver. et s'occupèrent beaucoup d'oeuvres de charité et d'église.

Victor-Gabriel Brodeur est décédé à Vancouver le 6 octobre 1976, sa femme Dorothy le suivant dans sa tombe six semaines plus tard. Ils reposent tous deux au cimetière des anciens Combattants près de l'Hôpital Shaughnessy à Vancouver.

L'amiral Brodeur aimait beaucoup les jeunes et il a cherché toute sa vie à rapprocher les Canadiens de langue française et de langue anglaise.

Il serait très fier de l'école qui porte son nom et serait heureux de savoir qu'elle a été fondée dans le bâtiment qui fut sa résidence à Naden en 1932 et 1933.

NOS LIBRAIRIES FRANÇAISES

Librairie Française, 1951-1956;
Au Coin du Livre, 1978-1985;
Les Librairies Colombiennes Inc, 1986-
La Librairie Française de Victoria 1986-

A Victoria les librairies françaises se succédèrent à différents intervalles. Pour suivre un ordre chronologique nous parlerons d'abord de la *LIBRAIRIE FRANÇAISE* qui exista de 1951 à 1956.

Un peu paradoxal peut-être mais réalité, la ville la plus britannique du Canada posséda une librairie française dans les années cinquante. La devise de l'un de leurs documents publicitaires était même: « A little bit of the Left Bank ». Quoi de mieux que ce nom de *Librairie Française* pour attirer l'attention des francophiles et des francophones!

LIBRAIRIE FRANCAISE

Mme Rose-Blanche Arcens-McBride, une française, fit dans sa jeunesse un séjour à l'université de Barcelone pour perfectionner ses connaissances en espagnol. Alors qu'elle s'ennuyait en Espagne elle aperçut un jour une affiche lumineuse sur la façade d'un magasin: – LIBRAIRIE FRANÇAISE – Elle se rendit à la librairie afin de pouvoir converser dans sa langue maternelle. Les propriétaires furent très accueillants et constatèrent qu'ils venaient de la même province. A la suite de cette rencontre elle découvrit d'autres Français et ce fut la fin de sa nostalgie.

Lorsqu'elle arriva à Victoria en 1949, elle devint membre de l'Alliance française et du Club Canadien-français. Lors d'une réunion à l'Alliance française elle rencontra Mme Rose-Marie Walsh, française comme elle, et devint vite son amie. Elles avaient de nombreux points communs; toutes deux étaient françaises, toutes deux s'ennuyaient et toutes deux détenaient un peu de capital à investir. Elles avaient épousé un anglophone et afin de

à investir. Elles avaient épousé un anglophone et afin de pouvoir rencontrer des francophones elles décidèrent d'ouvrir un centre de rencontres et de causerie amicales ... au grand regret de leurs maris!

Rose McBride se rappelant donc son expérience de barcelonaise en fit part à son amie et toutes deux optèrent pour le nom: *LIBRAIRIE FRANÇAISE*.

OUVERTURE au 610 rue Courtney.

Elle coïncida avec la visite royale et les nombreux journalistes représentant la Presse canadienne-française visitèrent le nouvel établissement et achetèrent des articles venant du Québec. En plus des livres, les deux Rose proposaient en effet des oeuvres d'art venant de France et des peintures et chef-d'oeuvres d'artisans québécois.

Avant l'ouverture elles avaient décidé de se partager les tâches. Chargé des achats, Rose-Blanche McBride se rendit à Montréal. Munie d'une lettre de recommandation de Monseigneur Charbonneau auprès des librairies et des éditeurs de Montréal elle s'arrêta à Winnipeg pour obtenir une autre lettre de recommandation de la part du Consul de France, monsieur le Comte Fleury. A Montréal, les deux lettres de recommandation eurent un très bon effet et elle obtint tous crédits désirés. Rose revint donc à Victoria avec un choix de livres, disques et souvenirs de toutes sortes. Pendant son absence Rose-Marie Walsh s'était occupée à préparer le local et tout était prêt à recevoir ces achats.

LE GRAND JOUR

Le passage ci-dessous est extrait du *Soleil de Colombie*, 29 janvier 1982. (1)

« Le grand jour de l'inauguration arriva. A l'heure H ... la porte s'ouvrit et le premier client entra. C'était un petit homme maigre, mal vêtu, mal rasé, qui tenait à la main une valise en papier mâché attachée avec une ficelle.

Je lui jetai un coup d'oeil qui en disait long ... !

Je m'avançai timide et tremblante: «Bonjour Monsieur, que désirez-vous?»

– «J'arrive de France, Je désire une chambre et du travail. Je suis cuisinier.»

– «Mais!» fis-je suffoquée, « ici c'est la Librairie Française.»

– «Je le sais bien». répondit le jeune homme impatienté, « j'ai vu votre enseigne. Moi je ne parle pas un mot d'anglais et je me suis dit qu'ici, on allait m'aider. »

Rose intervient conciliante.

«Mais, bien sûr que nous allons vous aider ... De quelle partie de la France venez-vous? Vous avez déjeuné au moins? ... Blanche, si vous voulez aider monsieur à trouver une chambre, je garderai le magasin pendant ce temps-là. En revenant, si vous passiez à l'Empress Hotel, ils ont peut-être besoin de quelqu'un à la cuisine ... »

«C'est un compatriote», semblait me répondre le doux regard de Rose, « et qui l'aiderait sinon nous? »

«C'est bien». fis-je en enfilant mon manteau, suivez-moi Monsieur.»

Et c'est ainsi, sans plus de manières, que s'ouvrit ce jour-là à Victoria un centre d'accueil pour immigrants, dans notre petit magasin qui se prévalait pourtant seulement du titre de *Librairie Française*. Installée à deux pas de la gare maritime, telle une lanterne attirant les mites, notre boutique fascinait tout nouveau Français débarquant à Victoria.»

Six mois après l'ouverture de la Librairie, le *Vancouver Province* publiait une entrevue avec les propriétaires de la Librairie. Madame McBride disait: « Il y a 3,000 personnes qui parlent français à Victoria. Ils viennent

de Belgique, de France et du Québec.» On y lisait aussi: «La Librairie Française vend de la littérature moderne, des disques de musique contemporaine et classique; des magazines et revues modernes; livres d'enfants illustrés, peintures et tableaux de France, et - on peut continuer à énumérer de nombreux articles».

Dans le même article de la *Province* on pouvait lire encore: « En janvier 1952 POUR LA PREMIERE FOIS en Colombie-Britannique on passe sur les ondes radiophoniques de la Radio anglaise au poste CKDA, un programme commandité par la *Librairie Française* de Victoria.» L'émission *Paris by Torch Light*, en plus de sa réclame pour la Librairie, apporte aux auditeurs l'enchantement de la musique française. C'est l'époque de *La Vie en Rose*, de Lucienne Boyer, de Piaf, de Jacqueline François, etc

... A chaque émission six chansons françaises sont émises sur les ondes avec interruption pour la publicité de la *Librairie Française*.

La librairie participa aussi à la campagne pour la création d'un poste de Radio française à Victoria. Elle ramassa le plus de signatures possible afin de pouvoir remettre une pétition à la Société Radio-Canada pour que celle-ci ouvre un service français à Victoria.

La librairie s'intéressait à tout ce qui se rapporte au français. Lorsqu'en 1955-56 un groupe de francophones avec en tête Mme Yvonne Terrien, décida de fonder une paroisse canadienne-française à Victoria, Mme McBride remit au groupe chaque mois un pourcentage sur les profits de ses ventes de livres.

DÉMÉNAGEMENT - au 1239 rue Broad

En 1953, Mme Rose-Marie Walsh décida de quitter le commerce et vendit sa part à madame McBride. Celle-ci déménagea dans un local plus petit et continua jusqu'en 1956. La Librairie Française reçut des visiteurs de tous les pays; madame McBride conserve le «Livre d'Or » rempli de signatures. Des gens de partout, de toutes les nationalités et

de toutes les cultures y ont laissé des témoignages flatteurs qui furent autant d'encouragements.

ASSISTANCE À LA CULTURE FRANÇAISE

Durant les dernières années de la Librairie une cliente, directrice d'école privée pour jeunes filles, demanda à madame McBride si elle connaissait quelqu'un susceptible d'aider ses élèves de français. C'est ainsi que ces jeunes filles vinrent passer des heures à la Librairie et qu'avec l'aide de Rose, elles réussirent leur examen de français. A la suite de cette réussite, la directrice de l'école privée St. Margaret offrit à Rose un poste d'enseignante à son école

C'est ainsi qu'en 1956 Mme McBride décida de tout liquider et de fermer boutique. Elle vendit à moitié prix la majeure partie des livres et en remit une cinquantaine à la Bibliothèque de Victoria.

Elle prit un poste de jour à l'école St. Margaret et enseigna le français à la Commission Scolaire de Victoria pendant les cours du soir.

Après quelques années elle déménaga à Vancouver avec son mari où elle enseigna à Université de la Colombie-Britannique pendant onze ans. A sa retraite, en 1971, elle se lança dans la rédaction d'un livre qui servira de matériel pédagogique aux étudiants en français à UBC: *Nouvelles du Québec*. En compagnie de Mme Katherine T. Brearley du département de français de UBC, elle conçut un livre de lecture française canadienne.

Mme Rose-Blanche McBride, B.A., M.A., professeur retraité de l'UBC, a laissé à la francophonie en Colombie-Britannique un héritage difficile à égaler: la première librairie française, le premier programme de radio en français, le premier livre d'exercices de lecture d'auteurs canadiens-français de l'Université de la Colombie-Britannique. (2)

AU COIN DU LIVRE, - historique

C'est le 21 mai 1978, à l'occasion du congrès de la Fédération des Franco-Colombiens à Vancouver, que Nicole Cadorette prit la décision d'aller de l'avant avec un projet de librairie française à Victoria pour le compte du Club Canadien-Français. C'est à la librairie du Centre Culturel Colombien de Vancouver que se fit le premier achat de deux boîtes de livres, qui furent le levain du comptoir de livres français de Victoria.

Cette démarche de Nicole fut approuvée par le conseil d'administration du Club Canadien-français et l'étude du marché qui suivit révéla qu'il y avait un grand besoin d'éditions françaises à Victoria, surtout au moment où les classes d'immersion voyaient le jour.

Ce projet représentait un défi d'une telle envergure qu'il fallut une grande motivation pour mener à bien cette entreprise. Car, d'une part, il fallait implanter la librairie sans aucun moyen financier, se limiter à un espace restreint (16'x6'), faire accepter une crédibilité auprès des fournisseurs, et surtout, d'autre part, renverser la tendance du marché du livre français qui jusqu'ici était de faire ses achats directement dans l'est du pays. Cette voie était d'une telle difficulté que souvent tout se terminait par une pure et simple lecture en anglais. Il faut se souvenir qu'alors le bilinguisme et les classes d'immersion en français rencontraient beaucoup de réticence.

En sa qualité de fondatrice et libraire-gérante, Mme Cadorette prit la direction d'un comité de la librairie au sein duquel se réunirent des personnes qui aimaient les livres comme elle et étaient décidées à donner bénévolement de leur temps et à l'épauler dans ses démarches.

Très vite les objectifs de la librairie furent définis:

- promotion et diffusion de la langue et de la culture françaises par le livre;
- répondre aux besoins existants et regrouper les francophones;
- doter la communauté francophone d'un organisme viable capable d'établir un centre culturel.

Le premier moyen employé pour atteindre ces objectifs fut une campagne publicitaire efficace qui très vite permit d'attirer de plus en plus de francophones et de francophiles. Une à une les visites régulières dans les écoles commencèrent à porter leurs fruits et à attirer des commandes. Indirectement le Club Canadien-Français en retira également un grand avantage et vit s'accroître ses effectifs.

Le nom définitif de la librairie «AU COIN DU LIVRE» fut choisi à la suite d'un concours lancé en juin 1979 dans toutes les écoles de Victoria où le français était enseigné; la communauté francophone fut également invitée à se prononcer. D'une part les écoles étaient les plus grands utilisateurs de la librairie et d'autre part il était important que la librairie soit partie de la communauté francophone de Victoria. Ce fut un élève de l'école Brodeur, André McLean, qui proposa le nom choisi par le jury. En récompense la librairie lui remit une encyclopédie.

Tous les autres moyens pris pour l'expansion de la librairie eurent un grand succès et contribuèrent largement à son développement, à savoir:

- visites régulières publicitaires dans les écoles,
- expositions-ventes dans les écoles publiques et privées de Victoria,
- exposition-ventes dans les centres francophones de Nanaimo, Courtenay, Comox, Port-Alberni, Duncan, Parksville, l'Université de Victoria, les Commissions Scolaires de Victoria, Media centre, etc. ... soit une moyenne de 13 expositions par année,
- opération porte-ouverte annuellement pour faire connaître la librairie,
- organisation d'ateliers et d'expositions spécialisées pour les enfants et adultes d'une durée de 3 jours,
- lancement de livres (Au Nord du 53e de Mme de Trémaudan),
- rubrique mensuelle sur les livres à la télévision,
- foire de Noël avec l'accent mis sur les livres de bricolage, les jeux et l'artisanat,

-visites guidées sur la remonte des saumons, en prônant les livres de sciences naturelles,

-participations actives comme personne-ressource aux congrès de «*Parents for French*», aux Journées professionnelles du Département des Langues Modernes de la Commission Scolaire de Victoria .

-remises de prix à l' École Victor Brodeur,

-ateliers de poésie,

-chroniques de critique de livres à la page régionale du Soleil de Colombie,

-concours et ventes spéciales à chaque anniversaire de la librairie ,

-envois réguliers de circulaires aux professeurs,

Beaucoup d'heures de travail bénévole, d'efforts et de sacrifices ont été nécessaires au cours des années pour mener à bien cette entreprise et à certains moments il a fallu beaucoup d'énergie pour vaincre certaines résistances au sein de certains conseils d'administration de la Société Francophone de Victoria pour qui le projet n'apparaissait pas important. Mais on peut dire que le défi a été relevé puisque la librairie n'a cessé de se développer pour devenir en 1985 une entreprise rentable et la plus importante librairie française de Colombie-Britannique avec un chiffre d'affaire qui dépasse les \$100 000.00.

Au cours des années, le comité de la librairie a évolué. Plusieurs personnes qu'on pourrait appeler «les chevaliers de la première heure» y sont restées fidèles, d'autres se sont jointes en cours de route, d'autres l'ont quitté. Grâce à leur aide et à leur soutien moral la librairie AU COIN DU LIVRE fut une grande réussite

LES LIBRAIRIES COLOMBIENNES
INCORPOREES et
LA LIBRAIRIE FRANÇAISE DE
VICTORIA - 1986

A la suite du départ de Mme Nicole Cadorette en décembre 1985, la librairie *Au Coin du Livre*, qui jusque là avait déjà connu des succès surprenants, surtout au vu des déboires subits par d'autres librairies françaises de la Colombie, se trouva soudainement tournée vers des voies plus ambitieuses.

Après la nomination de Pierre Geoffrion comme remplaçant de Mme Cadorette, les événements s'accéléchèrent de telle sorte que *La Société Francophone de Victoria* reçut un mandat très spécial le 22 mars 1986 à une assemblée des présidents de la Fédération des Franco-Colombiens.

On demanda donc à la *Société Francophone de Victoria* de prendre en main le projet de la formation d'un réseau de librairies françaises en Colombie-Britannique et de le mener à bien. Il va sans dire que le succès d'un réseau de librairies nécessite la présence d'un centre de distribution pour desservir ledit réseau.

Une nouvelle corporation fut créée du nom de: *Les Librairies Colombiennes Inc.* dont la vocation première était d'intéresser les fournisseurs du Québec et de l'Ontario à coopérer pour constituer des stocks de livres en Colombie-Britannique afin d'aider à la redistribution de ceux-ci au réseau des *Librairies Françaises* et d'approvisionner les 75 Commissions Scolaires Colombiennes.

Au 30 septembre 1986, c'est-à-dire six mois après avoir obtenu le mandat, le réseau établit trois librairies. Ces librairies se nomment: la *Librairie Française de Prince-George*, de *Vancouver* et de *Victoria*. La direction espère en établir deux autres avant le printemps 1987. De plus *Les Librairies Colombienne Inc.* ont réussi à décrocher des commandes de livres pédagogiques et autres par 24 commissions scolaires de la Colombie-Britannique.

Ce départ prometteur permet d'entrevoir l'avenir avec optimisme; les Librairies Françaises devraient se multiplier à travers la Colombie-Britannique.

NOTES

(1) Voir aussi article intitulé: *La librairie française de Victoria* (1951-1956) première librairie française en C.B. - paru dans le *Soleil de la Colombie* le 29 janvier 1982, compilé et rédigé par Catou Lévesque.

(2) La rédaction de cet article a été rendue possible grâce au prêt d'un album personnel de Madame McBride. Cet album comprenait une collection incluant l'entrevue accordée à la Société Historique Franco-Colombienne d'autres coupures de journaux et revues: *La Province*, *Victoria Daily Colonist*, *Chatelaine* relatant les activités sociales et commerciales de la librairie et enfin de nombreuses cartes et témoignages d'appréciation. Mme McBride vit à Vancouver et s'intéresse toujours à la cause du français.

L'IMMERSION EN FRANÇAIS DANS LES ECOLES

COMMISSIONS SCOLAIRES DE VICTORIA ET DE SAANICH

La politique du gouvernement provincial donne aux parents le privilège de choisir l'une ou l'autre des deux langues officielles du Canada pour l'éducation de leurs enfants.

Les Commissions Scolaires offrent depuis plusieurs années à ceux qui le désirent un nombre de programmes qui permettent d'acquérir la connaissance de la langue française.

BASIC FRENCH. Programme de base.

Ce programme consiste à offrir aux enfants une période quotidienne de vingt minutes d'enseignement en français tel qu'il est demandé par le programme régulier d'étude des écoles anglaises. Ils ne sont pas bilingues à la fin de leur cours élémentaire mais ils ont acquis un certain vocabulaire qui leur permettra de suivre le cours plus avancé du secondaire.

PROGRAMME CADRE de FRANÇAIS

Les parents francophones ont le privilège de pouvoir faire éduquer leurs enfants en français. Le programme est basé sur le programme d'étude anglais mais les instructions sont données en français. Seuls les enfants dont au moins un des parents est de langue française peuvent s'inscrire à ce programme. Le Ministère de l'Education en assure le financement avec l'aide des subventions accordées par le gouvernement fédéral .

EARLY FRENCH IMMERSION. L'immersion en français dans les cours élémentaires.

ORIGINE

En 1970, en réponse à une commission royale sur le bilinguisme et le biculturalisme le Secrétariat d'Etat négociait avec les provinces divers programmes d'éducation. Le gouvernement fédéral allouait aux provinces des subventions afin de favoriser l'établissement de programmes d'éducation pour les minorités linguistiques. Au Québec, ces allocations avaient pour but de permettre l'enseignement de l'anglais et dans les autres provinces, elles aideraient à l'enseignement du français.

Un plan quinquennal avait été établi en 1970, renouvelé en 1974 et se terminait en mars 1979; en 1981 aucun renouvellement n'était encore accordé. Des pourparlers avaient été entrepris dès 1977 afin de permettre la continuation de ce plan; à une conférence des premiers ministres en août de cette même année, ceux-ci avaient accepté de faire tout en leur pouvoir pour permettre l'enseignement de l'anglais ou du français quand il y aurait suffisamment d'élèves pour justifier le projet, mais aucune provision à long terme n'avait été approuvée. Ce n'est qu'en 1980-81 qu'il y eut une entente partielle avec les commissions scolaires.

Toutefois la Colombie-Britannique avait reçu entre 1976-77 et 1977-78 un montant suffisant pour permettre le développement de projets spéciaux qu'on a appelé: «*French Immersion Programs*».

Dans 56 écoles des 75 Commissions scolaires de Colombie-Britannique, le nombre d'étudiants en immersion s'éleva à 4,800 étudiants. (1)

A Victoria, on peut relever dans un rapport publié le 25 janvier 1983 par la commission scolaire de Victoria (Dist. 61), que les cours d'immersion en français sont donnés dans quatre écoles: ils vont du jardin d'enfants jusqu'à la septième année, dans les écoles «*Willows Elementary* et «*Quadra Elementary*», du jardin d'enfants jusqu'à la troisième année à «*Campus View Elementary*» et du jardin d'enfants et la première année à «*Margaret Jenkins*»

Dès 1983 cette instruction est aussi donnée aux élèves des huitième et neuvième année à «*Lansdowne Junior Secondary School*» et doit être offerte aux élèves de 10ième année en septembre 1983. Le «*Doncaster Elementary School*» est inscrit pour l'année 1984-85 ce qui porte à un total de 746 élèves le nombre d'élèves inscrits aux cinq écoles élémentaires de Victoria. Dans le même rapport on constatait aussi que 424 élèves étaient inscrits aux écoles de Saanich, (District 63), les écoles: «*Keating Elementary*» et «*Deep Cove Elementary*.»

Les parents anglophones qui désiraient que leurs enfants soient éduqués en langue française pouvaient les inscrire à ces cours. Ces programmes d'études pour immersion avaient été préparés par le ministère de l'Éducation et l'objectif de ce programme était de donner une formation bilingue aux élèves.

L'IMMERSION EN FRANÇAIS DANS LES ÉCOLES DU DISTRICT DE SAANICH

- Un petit groupe de parents déterminés eut le désir de donner une éducation bilingue à leurs enfants, c'est de là qu'est née l'association «*Canadian Parents for French*» (C.P.F.) Relatons les débuts de «*Saanich Parents for French*» (S.P.F.)

Un article dans une revue attira l'attention d'une enseignante madame Yvonne Rolston et déclancha en elle un désir de faire connaître aux jeunes la langue française. Chez elle, avec son enfant, Yvonne commença le premier cours d'immersion donné dans le district scolaire de Saanich. En faisant ses essais elle fut vite convaincue que ce projet serait d'une grande valeur éducative et elle désirait l'obtenir pour qu'en bénéficie son enfant.

- Les cours d'immersion existaient déjà à travers le Canada. C'était une nouvelle méthode d'enseigner le français. Conçus spécialement pour les enfants qui ne connaissaient pas cette langue, les cours étaient donnés entièrement ou presque entièrement en français

par un professeur qui possédait une parfaite connaissance de cette langue.

Ce programme permettait aux enfants de s'exprimer aussi facilement dans l'une ou l'autre langue. Le programme d'étude était le même que celui des cours de langue anglaise de sorte qu'après quelques années les élèves avaient autant de connaissances académiques en anglais et en français que ceux qui avaient suivi les cours en anglais.

(2)

L'immersion commençait dans les jardins d'enfants et pendant les premières années l'immersion en français devait être totale. L'étude de la langue anglaise et autres sujets en anglais étaient ajoutés à différents niveaux des cours. Lorsque les élèves avaient atteint la 6^{ème} année, 40-60% des cours étaient en français, les autres en anglais.

Ces cours commencèrent en Ontario il y a 20 ans puis se répandirent à travers le Canada. Maintenant, en 1986 ils sont donnés à quelque 180,000 étudiants. En Colombie-Britannique 30 commissions scolaires assurent ce service, ce qui représente une augmentation de 25 à 30% depuis les quelques dernières années. Mais fermons cette parenthèse et revenons à Saanich.

- Que la commission Scolaire de Saanich bénéficie de cette innovation est l'objectif de Mme Yvonne Rolston. Sa voisine et amie Barbara Lake est aussi intéressée par ce nouveau projet d'éducation. Ensemble elles rendirent visite à leur commission scolaire locale. De là elles rencontrèrent M. Russell W. Gowing, le coordonnateur pour le français dans le district. Ce dernier reconnut la valeur de leur proposition et organisa une rencontre d'observation avec l'institutrice de l'école Willows de Victoria.

Dominique Boltrès, qui enseigna par la suite à Saanich, prouva que sa classe était dynamique et monsieur Gowing devint un supporteur enthousiaste de ce projet. Toutefois Yvonne et Barbara devaient trouver suffisamment de familles et d'enfants pour justifier

l'ouverture de telles classes dans le district. Elles firent plusieurs appels téléphoniques et organisèrent plusieurs réunions. Leur projet appuyé par 17 familles fut adressée à la commission scolaire du district. Malheureusement le bureau jugea que le nombre n'était pas suffisant pour justifier une classe et s'opposa à un tel projet.

Parmi les familles intéressées certaines inscrivirent leurs enfants dans les écoles du district scolaire de Victoria qui donnait ce programme. En 1978 l'association «*Canadian Parents for French* » fondée en 1977, (association de parents intéressés à promouvoir le français comme langue seconde et qui comptait déjà 35 membres.) communiqua avec les autres familles. Dans l'espace d'un an l'association avait obtenu une quantité d'informations qui pouvait aider les parents de Saanich à présenter une nouvelle requête. Ces derniers décidèrent de devenir une succursale de «C.P.F.» et l'association des Parents de Saanich pour le français (S.P.F.) fut créée.

Ils continuèrent leurs démarches afin de recruter plus de membres convaincus et de nouveau présentèrent leur projet. Soit par préjugé, soit par mauvaise compréhension le projet fut de nouveau refusé. Les parents comprirent alors qu'il fallait mêler un peu de politique à leur organisation; ils appuyèrent trois candidats favorables à leur projet et deux d'entre eux furent élus. Le bureau de la Commission Scolaire ayant alors la majorité de ses membres en faveur des cours d'immersion, le projet fut vite adopté et dès septembre 1980 les cours commencèrent à «*Keating Elementary School*» au jardin d'enfants et en première année. Deux conditions furent imposées cependant: la première, que les participants à ces cours ne dépassent jamais 50% de la population scolaire, la seconde, que les parents qui demeurent en dehors du district assument la responsabilité du transport de leurs enfants.

Certaines personnes se demandèrent ce qui incitait les parents à sacrifier autant de temps et d'énergie pour l'obtention d'un tel programme et comment leurs enfants pourraient en bénéficier.

Les raisons sont variées:

- certains se rendent compte que la connaissance du français permet à leurs enfants d'obtenir un meilleur emploi,
- la connaissance d'une langue seconde développe leurs aptitudes
- certains approuvent l'idée de vivre dans un Canada bilingue et désirent que leur nouvelle société s'adapte à ce bilinguisme.
- On juge la connaissance d'une autre langue comme un moyen de comprendre et d'apprécier la culture d'un autre groupe ethnique.

Quel que soient leurs motifs, les parents désiraient fortement que leurs enfants acquièrent cette connaissance du français.

Cette première année d'immersion à l'école Keating fut un succès. Afin de satisfaire à la demande croissante, un jardin d'enfants à l'école élémentaire de Brentwood fut projeté. Encore là il y eut de l'opposition; sans succès une organisation appelée «*Better Education for Everyone*» s'opposa à l'«*Early French Immersion*...». Sans bruit, Suzanne Watson alors présidente de «*Saanich Parents for French*», travailla avec les dirigeants de la Commission Scolaire et finalement en septembre 1981 des jardins d'enfants furent établis aux écoles élémentaires de *Deep Cove* et *Durrance*. Cette dernière fut transférée à l'école Keating en 1982. Ces deux écoles restantes furent actives jusqu'en 1985. Il y eut des malaises inévitables mais en septembre 1985 les effectifs avaient atteint la limite imposée de 50%. Les deux écoles, avec fierté, se réjouissaient d'être bilingues.

En septembre les plus âgés de «E.F.I.» accédèrent au niveau secondaire, dirigé par la même Dominique Boltrès qui, dans sa classe à Victoria, avait si bien encouragé les parents de Saanich au début.

S.P.F. heureux des succès obtenus par ces programmes s'efforça de parfaire les connaissances acquises par les enfants dans ces classes d'immersion. Afin d'obtenir des fonds pour acheter des livres pour la bibliothèque, une campagne de souscription fut mise en marche, des concours oratoires et des concerts furent organisés, un carnaval familial eut lieu. Il y eut des échanges d'étudiants avec le Québec et un camp d'été en français fut organisé. Des soirées d'information pour les parents et des ateliers furent tenus.

Le bulletin mensuel des S.P.F. fit l'objet de commentaires favorables de la part de plusieurs organisations, le bureau de la Commission Scolaire inclus.

Il fut d'autant plus pénible d'apprendre le 14 avril 1986 que la commission scolaire avait décidé d'éliminer le «*Early French Immersion*». Son succès ayant été la cause d'un recrutement de plus en plus grand, il fallait trouver une autre école pour loger deux nouveaux jardins d'enfants et les difficultés rencontrées pour trouver ce nouveau local étaient trop considérables. A regret les commissaires votèrent par 4-3 en faveur d'éliminer E.F.I. après l'année scolaire 1986-87, permettant toutefois aux étudiants qui étaient déjà inscrits dans ce programme de continuer mais aucun nouvel élève ne pourrait s'y inscrire.

«*Early French Immersion*» sera remplacé par une période de 20 minutes par jour d'enseignement du français comme langue seconde et le bureau des directeurs cherchera les moyens de maintenir le E.F.I. pour les élèves de la sixième année.

Les parents qui espéraient que leurs enfants soient inscrits dans ce programme et plusieurs autres membres de la communauté qui les avaient supportés étaient consternés. Lors des réunions les salles étaient remplies de parents mécontents.

Yvonne Rolston, de nouveau présidente, conduisit adroitement des réunions de parents afin de les rallier. Des lettres furent écrites, des propositions faites. Tout fut mis en oeuvre afin de renverser la décision de la Commission Scolaire du District de Saanich. Les élèves des cours d'immersion assistèrent à une de ces réunions et chantèrent en français et en anglais afin de témoigner par eux-mêmes en faveur de l'excellence de ces cours et de leurs résultats.

Il reste quand même un espoir. Les commissaires pourraient se joindre aux personnes intéressées par les cours d'immersion en français et établir un programme à longue échéance à présenter à la Commission Scolaire du District de Saanich. Cette solution devrait enfin éliminer une fois pour toutes les divergences d'opinion au sujet de ces cours d'Immersion en français.

Les parents de 450 enfants membres de E.F.I. espèrent qu'une solution pourra être trouvée afin d'obtenir un endroit convenable pour ces cours. Il a été prouvé que cette nouvelle méthode était populaire et permettait d'obtenir d'une façon facile et intéressante la connaissance du français sans nuire le moins du monde à l'acquisition de la langue anglaise.

Verrons-nous dans un avenir assez rapproché une bonne partie de nos jeunes capables de parler facilement le français?

(1) Canadian Parents for French National Newsletter, Issue #12, January 1981.

(2) From C.P.F Pamphlet, «What is Early French Immersion»

(3) Source: Texte anglais présenté par Anne Hohmann, Saanich Parent's for French. Executive member in charge of extra-curricular activities. May 1986.

Abréviations:

E.F.I.- Early French Immersion

C.P.F.-Canadian Parents for French

S.P.F. -Saanich Parents for French

B.E.F.E.- Better Education for Everyone

L'HOTELLERIE ET LA RESTAURATION

Dès les débuts de la fondation de Victoria, les hôtels et restaurants francophones furent des lieux où les gens voulant converser dans leur langue maternelle purent se rencontrer.

Les réunions annuelles des différentes associations françaises de Victoria ont lieu de nos jours dans des restaurants français. Plusieurs fêtes sont aussi célébrées au cours d'agapes servies par des restaurateurs français.

The Driard House

Monsieur Sosthenes Driard, né en 1819 à Lachapelle, département de la Seine, France, arriva à Victoria vers 1858. Il devint propriétaire de l'hôtel Colonial et le 6 août 1871 il acheta un deuxième hôtel, le St-George situé entre les rues Douglas et Broad. L'on peut lire dans le journal *Colonist* du 6 août 1871, qu'il paya l'hôtel St-George \$5 500.00.

Monsieur Driard fit agrandir le St-George; la nouvelle aile comprenait 34 chambres, lesquelles avaient chacune sa cheminée. Un mobilier élégant fut importé de France et d'Angleterre pour meubler l'hôtel. Le St-George devint *The Driard House*, l'hôtel le plus prestigieux sur la côte du Pacifique. L'ouverture officielle eut lieu le 4 mai 1872; l'on pouvait y loger une centaine de clients.

Malheureusement, l'hiver suivant, le 16 février 1873, monsieur S. M. Driard décéda des suites d'une attaque apoplectique; il avait 54 ans. L'hôtel portant son nom continua d'être l'hôtel le plus important et le plus chic de Victoria jusqu'en 1910 lorsque l'édifice devint le magasin Spencer. (1)

Monsieur S.M. Driard était membre fondateur de la Société Française de Bienfaisance et Secours Mutuels de Victoria (sujet déjà traité dans ce volume).

Belvedere Sooke Harbour Hotel

C'est à l'âge de 17 ans, en 1910, qu'André Robillard vint habiter Victoria avec ses parents et son frère Raoul.

Son père Arthur Robillard était jardinier; aidé de ses deux adolescents il contribua à mettre en valeur maintes propriétés dans les environs des rues Rockland, Richmond et Oak Bay à Victoria. En 1917 ils travaillèrent pendant deux ans et demi à la planification des jardins Butchard. Sa mère, Élia Robillard, excellente cuisinière, avait un service de restauration à domicile.

En 1923, la famille déménagea à Sooke (2) et acheta l'hôtel *Sooke Harbour Hotel*. Cette jolie auberge était très bien située sur le haut d'une colline. La propriété comprenait plusieurs acres de terrain. Les Robillard la nommèrent *Belvedere Sooke Harbour Hotel*.

L'an 1934 marque une année d'épreuves pour les frères Robillard. Un incendie rasa l'hôtel et ils perdirent leurs parents qui furent inhumés au cimetière de Ross Bay à Victoria.

En 1935 un hôtel plus petit, *le Sooke River Hotel*, fut érigé sur la propriété tout près de la route où était située l'académie d'équitation; une partie de l'étable fait partie de l'hôtel qui existe encore de nos jours.

André Robillard fit bâtir des serres à côté des ruines du *Belvedere* et géra celles-ci jusqu'en 1956 lorsqu'il mourut à l'âge de 62 ans. L'on raconte que tous les jours, sans faute, il traversait la rivière pour offrir un bouquet de fleurs à la téléphoniste de Sooke; celle-ci, mademoiselle Agnès Milne, devint son épouse en 1946.

Son frère Raoul quitta Victoria en 1939 pour habiter Vancouver où il fut jardinier paysagiste.(3)

L'Hôtel Aberdeen

Monsieur et madame Georges Vautrin arrivèrent à Victoria en 1937 et c'est en 1943 qu'ils devinrent propriétaires de l' *Hôtel Aberdeen* situé aux angles des rues McClure et Vancouver. Monsieur Georges Vautrin, chef cuisinier, travailla l'été à Banff ou au Lac Louise et l'hiver à Palm Spring, Californie. Il fut aussi sous-chef à l'hôtel Empress de Victoria pendant plusieurs années. Madame Vautrin, excellente administratrice, s'occupa de l'*Hotel Aberdeen*; l'ambiance chaleureuse et les repas succulents attirèrent plusieurs pensionnaires francophones.

Madame Vautrin, née Alice Erna Dubois, est originaire de la Belgique et vit maintenant à Sooke (2) où elle s'était retirée avec son conjoint en 1964. Celui-ci décéda le 28 janvier 1978.

Sooke Harbour House

En 1946, Jules et Marie Lavertu, née Lefebvre, achetèrent ce joli manoir comprenant 6 chambres pour les invités. *Sooke Harbour House* était surtout connu pour sa fine cuisine et son accueil chaleureux. Pendant 15 ans les Lavertu et leurs huit enfants furent les hôtes de nombreux et distingués visiteurs; entre autres mentionnons Monseigneur Joseph Charbonneau.

En 1961, après avoir vendu le Sooke Harbour House, Jules et Marie Lavertu achetèrent *Villa du Sommet*, une splendide maison de retraite sur la rue Rockland et eurent aussi par la suite deux restaurants au centre ville. En 1978 ayant vendu villa et restaurants, les Lavertu achetèrent une jolie résidence sur la Joan Crescent où ils purent prendre une retraite bien méritée. Jules et Marie ont toujours pris une part active dans les paroisses où ils ont demeuré: Marie comme organiste et Jules comme Maître de chapelle. Marie est professeur de musique et a encore de nombreux élèves. Le Sooke Harbour House récemment agrandi compte de nos jours 15 chambres d'invités; leurs propriétaires Frédérica et Sinclair Philip parlent français .(4)

Beacon Lodge

En 1946 monsieur J.N. Côté acheta le Beacon Cottage et après quelques améliorations nomma ce motel le Tourist Lodge. Trois ans plus tard aidé de son fils Henri, il entreprit d'agrandir cet établissement. Sous le nouveau nom de Beacon Lodge cet immeuble fut ouvert aux touristes en 1949. Très bien situé sur la rue Douglas, il fait face au joli parc Beacon Hill, à proximité du «Mile O» qui est le début de la Route Transcanadienne; cet hôtel pouvait recevoir une centaine de clients.

Après le décès de son père en 1951, Henri géra cette auberge pendant une trentaine d'années. En 1972 l'hôtel fut transformé en appartements et de nos jours c'est Bernard Côté, le fils d'Henri, qui s'occupe de l'administration de l'édifice.

Hotel Sidney.

En 1964 monsieur Roland Paquette, originaire de Debden Saskatchewan, acheta l'Hôtel Sidney. Cet hôtel, très bien situé sur la plage comprend 44 chambres et accueille les clients dans un restaurant, un *pub* et un *cocktail lounge*.

L'on y donne aussi des cours de plongée sous-marine, endroit idéal pour pratiquer ce sport.

Les deux enfants de Roland Paquette, Denis et Roseline, président de nos jours aux destinées de cet hôtel.

Rocabella

En 1970, monsieur et madame Paul Lamy furent propriétaires d'une maison de pension. De copieux repas étaient servis à leur restaurant *C'est si bon*. Le Club Canadien-Français y tint d'agréables réunions tout en dégustant du bon poulet barbecue au *Rocabella*

La maison, maintenant démolie, était située aux angles des rues Blanshard et Fairfield.

Un Hôtel flottant

Pendant 8 ans, de 1971 à 1979 le capitaine Claude Lacerte fut propriétaire d'un bateau, le M.V. Marabell, et recevait à bord les touristes qui venaient pêcher le saumon autour de l'île de Vancouver. La cuisine québécoise servie à la salle à manger était exquise.

Les membres du Club Canadien-français y eurent de joyeuses réunions.

Comme dit le proverbe:

« L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT »

De nos jours, sur le plan gastronomique, nous sommes vraiment privilégiés à Victoria; en effet, un grand nombre d'excellents chefs-cuisiniers français sont propriétaires ou travaillent dans des restaurants où l'on sert, dans une ambiance à la française, une cuisine délectable. A titre d'exemple voici une liste alphabétique de quelques uns d'entre eux: (5)

Chez Daniel - (Daniel Rigollet)
Chez Ernest (Thierry Gostin)
Chez Pierre (Pierre Mercier)
Deep Cove Chalet (Pierre Koffel)
La Ville d'Is (Michel et Françoise Duteau)
Le Café Français (Philippe et Françoise Duteau)
Le Normandie (Christian et Claudette...)
Restaurant Chanteclerc (Dominique Chapheau)
The French Connection (Michel Fort), etc . . .

Notes:

- (1) *The daily Colonist*, Victoria, 28 novembre 1948
- (2) Sooke est une banlieue de Victoria situé sur les côtes d'un havre et d'un bassin du détroit de Juan de Fuca
- (3) *The Colonist*, 6 août 1980, *Sooke Region Museum*
- (4) Frédérica vient du Sud de la France
- (5) *Annuaire 1987* La Fédération des Franco-Colombiens)

Index alphabétique

- Abrioux, Olivier-
188,190,193,194
- Adam, Jeanne -187,193
- Agnew, Laurette-163,164
- Allaire, Emilia B.-116,
- Allard, Joseph-10
- Allen, P.J., OMI-43,44
- Anderson, Elizabeth-66
- Angèle, Lucy-66
- Arcens-McBride, Rose-Blanche-
214
- Arsenault, Monique-124
- Aubert, François-1,106,
- Audet, J.M.-143
- Augeard, Brigitte-VII-172
- Auger, Père Alexis-Marie OFM-
92, 94,95,98,118,120
- Auger, Nicholas-18
- Badni, Mme Marie-94,112, 143
- Baker, Shirley-185
- Balan-19
- Baldner, Ralph-180,181
- Banel, H.-126
- Barbeau, Bibiane-143
- Barbès, M et Mme Noël-109
- Barthelemy, George-10
- Baudré, Père Julien, OMI-44,
59,68
- Bauvallier, André-92
- Beardsmore, Barry-187,194
- Bell, Pierre-123
- Benoit, Père Ignace-Marie,
OFM.-92, 95, 98,121
- Bermond, Père-40
- Berton, Pierre-176
- Bégin, Cardinal-120
- Bérangère-177
- Bérubé, André-142
- Bérubé, Marie-France-151,152
- Bérubé, Régine-VII,115,116,142
- Bérubé, Rita-142
- Bigne, J.-126
- Birch, OMI, Rév. Joseph- 57
- Blais, Hon. Jean-Jacques-137
- Blais, Marie-Claire-195
- Blais, Père Hervé-118
- Blanchet, Mgr François Norbert-
28,30,31,32,33, 34,
45,49,54,55,62,63,73,
134,
- Blanchet, Mgr Auguste-
Magloire-32
- Blanshard, gouverneur Richard-
17,
- Blayan, Timothy-19
- Blondel, frère-57
- Boisvert, Yvon-123
- Bolduc, abbé Jean-Baptiste-10,
11,35,55
- Boltrès, Dominique-227,230
- Borde, Auguste Francis-15
- Borde, Hyppolyte-15
- Borde, Mme Antoinette-15
- Boshouwers, Père-58
- Bottineau, Basil (ou Baptiste)-19
- Bouchard, Beth-VII
- Bouché, D.-19
- Bouché, George-19
- Boucher, Evangéline-160
- Bourget, Mgr Ignace-37, 42, 62,
63
- Boutin, Sr Thelma -VII
- Brabant, Auguste-60
- Brassard, Virginie -64, 78,
- Brazeau, Père Wilfrid-135
- Brearley, Mme Katherine T.-218
- Briand, Mgr-49
- Brodeur, Amiral Victor-Gabriel-
209-210,212,213
- Brodeur, Capitaine Nigel- 210-
212,213
- Brodeur, Hon. Louis-Philippe-
210
- Brodeur, Philippe, 212
- Brondel, Mgr J.B. -39,69
- Bruezière, Maurice-131
- Bussière, Hector-107,
- Butterfield, Mme Sybil-
VII,146,147

Cadorette, Mme Nicole-VII,136,
 219,222
 Cambon, Paul-129
 Campbell, Mlle Noreen -159
 Carriou, Raymonde-160
 Carrier-31
 Casamayou , A.-126
 Champagne , Joseph-10
 Chapheau, Dominique-236
 Charbonneau, J.-19
 Charbonneau , Mgr Joseph-
 112,215,234
 Charpentier, Joseph-10
 Chartrand,,Henri-107,160
 Chicoine, Père-118
 Chirousse, Père-54, 57
 Chollat, André-162
 Chrétien, Alida Robinson-
 100,107,143,144
 Chrétien, O.W. 90,91, 92,
 107,111,135
 Christian et Claudette... -236
 Churchill, Winston-144
 Clerjon, Nicolet Michel-126
 Cléban , Mlle Monique-VII,191
 Cliche , Remy 123
 Closson, Janice-122
 Cody , Mgr John-83,84,85,
 87,132,133
 Comeau, Capitaine Jean-Guy-209
 Comeau, Anita-209
 Contenraad , Père-58
 Corbin, Israël-10
 Corbinière, P.-126
 Côté, Bernard -244
 Côté, Henri-VII,91,92,93,
 94,95, 100, 101,
 102,103,104,105,106,111,113,
 136,
 142,143,235
 Côté, J.N. 235
 Côté, Mme Henri-95,107
 Cox, Terry-190
 Côté, Thérèse-151,157
 Crespi Pères Juan-111,112,117
 Daigle, Lucie-190
 Deff, B.-15
 Demers , Mgr-I, IV,21,23,
 24,25,26,27,28,29,30,
 31,32,33,35, 36,37,
 38, 39 40, 41, 42,
 43,44, 45, 46, 47, 48,
 49, 50, 51,
 52,54,55,56,
 58,59,60,62,63, 64,
 65,67,68,69,72, 78,81
 Demers, Jérôme -27
 Demers. Michel-26
 Derible , Lieutenant
 Commandant Bernard-
 209
 De Roo , Mgr. Remi J.-I,23,92,
 116,159
 Desautels Léa-188, 209
 Desmarais, Claude-172
 Desmarais, Emélia-66
 De Smet, Père S.j.-55
 d'Estrubé, Georges,137
 Destrubé, Jean-Paul-
 VII,155,156,157
 Devlin , Larry-190
 Dezoba, 137
 D'Herbomez, Mgr L. (1864)
 OMI.-
 25,39,40,43,44,45,
 54,55,56,59,61, 64,69
 Dion, l'abbé André-
 VII,97,98,159
 Dodd , Elizabeth- 66
 Douglas, Gouverneur-
 IV,4,5,6,7,9,10,12,14,
 15,17,19,20,21,29,32,
 36,38,39, 41,42,48,
 55,59,
 Downes, Gwladys-177
 Driard , Sosthènes L.-
 125,126,127,
 130,232,233,
 Drouin, Jean-Claude-209
 Dunsmuir, James-205
 Dunsmuir, Eleanor, 205
 Dubois, Alice Erna-234
 Dupuis, Jean-Baptiste-10
 Dupuis, Louis-10
 Duteau, Françoise-236
 Duteau, Michel-236
 Duteau, Philippe-236
 Edward, Frère-46,
 Edwards , Max-180
 Effy , Elizabeth-66

Elizabeth, Sr-99
 Ellwood, Hortense-143
 Elophe , Gilbert-153
 Espi,Jose-118
 Fabre, T.R.P. Joseph, OMI-56
 Fages, Doris-Béatrice-212
 Farquhar, Jean-176
 Finlayson, Roderick-6,9
 Fisher, Corporal William-14
 Fleury, Comte-215
 Ford, Nicole-142
 Fort, Michel,236
 Fortier, Jean-Marie-96, 101,159
 Fortier, Liliane-152
 Fortier, Lise-122
 Fortier, Louis-Philippe-
 93,94,96,99, 107,
 115,116
 Fortier, Louis-137
 Fortier, Mme L.-P.-115,116
 Fortier, Thérèse -123,150
 Fortin, Albert-100
 Fouquet, L. Rév.-54, 55
 Fréchette, Père Albéric-97
 Fréchette, Louis-129
 Fréchette, Noëlla -90,
 Frédérick-13
 Gagnon, Antoine, 10
 Gagnon, Pierre-124
 Galvin, R. P. -94
 Gareau, Napoléon- 122
 Gariépy , Casimir-10
 Garro, Paul de-14,21,22
 Gaudet, Alban-141
 Gaudet, Claude -
 VII.91,92,93,94,11,
 143
 Gaudet, Clément ,92,93,94,141
 Gaudet, Doris-141
 Gaudet, Marc-92
 Gaudet, Père J. A.-89, 133
 Gaudet, Violet-146
 Gauthier, Angèle-64, 74,76
 Geoffrion , Pierre-VII, 222
 Gervais, Florina-87
 Gibson, Alex-59
 Gill, Pam-164
 Godin, M. Thomas-161
 Gosselin, Mgr Paul-Émile-111
 Gostin , Thierry-236
 Gougé, Gérard -190
 Goulet, Danielle-122
 Gowing, Rusalass W. - VII,227
 Gravelle, François-10
 Greene, John-VII,188,196
 Griffiths, David-180,187
 Guertin, Irène-
 VII,93,94,96,99,168.
 Guérin, Lise-155,156,157
 Guevara , Lina de-155
 Guita, Virginie-66
 Guntry , Frances-162
 Hadley, Anita-VII
 Hargrave, John-6
 Healy-85,
 Heard, Père Harold-96,97,98,
 106,
 Hébert, Pierre-194
 Helmcken , John-Sébastien-69
 Henderson , Emily-42,
 Henry, Edna -175
 Hébert, Pierre-194
 Hérique, Emmanuel-202
 Hickman, Harry-
 175,176,177,179,180,
 184,185,187
 Higgins, David -22
 Hill,Mgr James M.-89, 90,
 111, 1117,118,
 135,138
 Hincelin, L.A.-126
 Hodgson, Richard-188
 Hohmann, Anne-VII,231
 Hubert, Mgr-25
 Hugues, Joanne-VII,162
 Hutson, W-19
 Janin, Frère, OMI-40
 Jayol, le père-57
 Jeffels, Ron-193
 Jevne, Clayton-155
 Johansson, Andrée-VII,209,210
 Jolibois, J.B.-18
 Jonckau , Pères-60
 Jose Espi-112.
 Keavé, Tom -19
 Kelly, Sr Eileen -23
 Koffel, Pierre-236
 Kwan, Chan Tsi- 85,87
 Labonté, Charles-10
 Labrosse, Paul-92

Lacerte , Dominique-123,124
 Lacerte, Claude-149,236
 Lacies, Lorenzo,118
 Lactitia -8
 Lafortune, Raymonde-123
 Laframboise, Michel-9
 Lagassé, Jean-VII,103,137,161
 Lake, Barbara-227
 Lamarche, Angéline-VII
 Lamoureux, Mlle Laurence 87,
 Lamy, M. &Mme Paul- 236
 Landry, F.X.-143
 Landry, Laurent-91
 Landry, Père Marie-Thomas O.P.-
 111,
 Landry, René-123
 Lane , Mary-64, 80, 81
 Langlois, Pères-55
 Lannier Pierre, -34
 Larminay, Mireille-107
 Larocque, Mgr-87,
 Larose, Cécile-VII
 Lartigue, Mgr Jean-Jacques -54
 Lauzier, Léonard de-162
 Lavertu, Marie- 234
 Lavertu, Jules-VII,234
 Lavoie, Gédéon- 69
 Lavoie, Hélène-66
 Lavoie, L.-19
 Lecoq , Jacques-155
 L'Ecuyer, François-10
 Ledrier, A.-126
 Legacé ,Josette -8,9,10
 Legacé, Pierre -8,10
 Lemieux , Mme-100
 Lemmens, Père-58
 Lemon, John-18
 Lemoyne, Raymond,151
 Lempfrit, Honoré-Timothée,
 OMI.-36,54,55, 57
 Lepage, Suzanne-160
 Lepine, Père Clément,OFM- 90,
 91,92,95,97,98,
 100,103,
 112,118,119,120,121,
 122, 135
 Lesage,Jean-140
 Leterme , père-59
 Lévesque, Catou-223
 Liliard, Charles-55
 Limbrick, Elaine-187,194
 Lootens, l'abbé Louis-34
 Lyons, Mary -42
 MacDonald , Mgr-60, 82,
 MacDonald , Père Don-95
 MacStay, Edward B. OMI-
 43,44,46,59
 McBride, Mme Rose-
 Blanche,VII,214,215,2
 16,217,
 218
 McDonald, Angus-12
 McEachern, Jo-Ann-194
 McEntee, Mary-42
 McGuckin, le Rév James M.-
 39,43,44,59
 McKenna , Jos.-93
 McLean, Carl-122,151
 McLean, Dolorès- 103, 122,,209
 McLean, Kathleen-152
 McLean, P.-99, 153
 McLean,André-220
 McLoughlin , John-
 3,4,5,6,29,49
 McNally, Père Vincent- VII
 McNamara, Terry OMI.-58
 McNeil, Capitaine-4
 McNeil, Henry-19
 McQuade, Cécilia et Agnès-
 42,69
 Maclure, Samuel-205
 Mahy, Jean-141
 Mahy, Raymonde-141
 Mainville , Marie-64
 Maisonneuve, Serge de-151
 Mallandaine, Edward-15
 Maloney-39
 Mandart,Père-57
 Manetta, P.-126
 Marcus, Rév.-41
 Marguerite-Marie, Sr -84
 Marie-Angèle ,Sr-64,65,74, 75,
 76
 Marie-Anne, mère-62
 Marie-Aurélie, Sr-84,
 Marie-Camille , Sr-79
 Marie-Catherine-de-Sienne , Sr-
 68
 Marie-de-la Providence, Sr-
 42,66,69

Marie-de-la-Conception , Sr- 64,
 80,81
 Marie-du-Bon-Secours , Sr-66,
 78
 Marie-du-Sacré-Coeur,SR - 63,
 73,
 Marie-du-Sacré-Coeur,Mère,
 84,87,
 Marie-Gabriel, Mère-85,
 Marie-Gertrude Weimer, Sr-70,
 Marie-Lumèna , Sr-38,64,
 66,78,81
 Marie-Praxède, Sr-68
 Marie-Romuald, Sr-68
 Marriott, Frédérick-14
 Martin , Norman-10
 Martinez, Commandant -118,
 Mas, Jean-Paul-190
 Massicotte, Michelle-123
 Mathieu, Eliana -VII,96,
 99,113,161
 Mathieu, Maria -143
 Mathieu, Pierre-156
 Maurice , Janine-122
 Maurice, Louis-19
 Maynard, Alice-
 VII,99,105,106,159
 Mazenod, Mgr Joseph-Eugène -
 40, 54, 55, 56,
 Meares, John -118
 Meikle, Margaret-78,
 Mentha, Jean-Pierre-VII,182
 Mercier, Pierre-236
 Michaud, Charles-Joseph-38,39,
 41,43,64,68
 Mills, Geoffrey,-VII,196,200
 Milne, Mlle Agnès-233
 Montigny, Tapise-19
 Montpetit , Guylaine-122
 Montret, Louis,19
 Moot, Capitaine-7
 Morby, Ada -VII
 Moreau , Gérald -91, 92,99,
 141,177,190,194
 Moreau, Henriette-99
 Moreau, Jos. 107
 Morel , Joseph-12
 Morel, Emélie-66
 Morel, Léon-10, 19,38
 Morelli-Calispagnen, Nicole-VII
 Morey , Claire-143
 Morneau, Philippe -92
 Morris , Mme Ina -100
 Mulaire , Madeleine-122
 Murphy, Sr Isabelle-VII,88,
 Nadeau,Eugène-79,
 Newbird, James-19
 Nédelec, Roger-VII,92,111,
 O'Connell, Monseignor[sic]-94
 Pakee. 19
 Pandosy, Charles, OMI. -54, 55,
 57,
 Paquette, Denis-235
 Paquette, Diane-141
 Paquette, Henri,-235
 Paquette, Pierrette,99
 Paquette, Roland, -235,
 Paquette, Roseline-235
 Paradis, Père Engelbert OFM-
 98, 118,119,120,121,
 Parent, Antoine-25
 Parent, Jeanne-97,110,112,
 Pariseau-Côté, Thérèse 163
 Patenaude, Gilles-209
 Patmos, Jean de ,Sister- 79,
 Patricia , Sr.-98
 Paul, E.B.- 174
 Pearson, Lester B. -140
 Perez, Don Juan-111
 Perrodin, T.-125,126 130
 Péron, Denise-141
 Philip, Frédérica et Sinclair-234
 Pie IX ,Sa sainteté -35,36,
 Pilon, Claudette-209
 Pinho, Mario -159
 Clayton Jevne-61
 Plante, Raymond-101,
 103,104,107, 159,161
 Plessis, Mgr-28,
 Poiron, Marcien -92
 Powell, I. W.-126
 Provencher, Mgr Joseph-Norbert
 -27,28,29,54,
 Quillveré, François-94, 102,
 107,108
 Quillévére, Françoise -VII,141
 Quillévére, J.B.-99
 Quantany , Thomas-19
 Rayssac, Mgr-87,
 Riddick, Bruce-124

Reimer, Derek-162
 Ricard, Gérald -1,96
 Ricard, Pascal, OMI.-40,
 Richard, Pierre, OMI. -40, 54
 Riedel, Walter-177
 Riel, Aline-143
 Rigollet, Daniel-236
 Robert, Wallace-191
 Robillard, Arthur-233
 Robillard, Élia -233
 Robillard, André-233
 Robillard, Jean-141
 Robillard, Marie-99,
 101,113,141,
 143,160,162,163,164
 Robillard, Raoul-233
 Robinson, Sherri-VII
 Rochette, Claude-185
 Rochon -85,
 Roland Paquette-236
 Rolland, Sr-79,
 Rolston, Yvonne -226,227,231
 Rondeau , Pierre- 64
 Rondeault, Père-I,41,44
 Rondén, Père, M.M.-58,
 Ross, Charles-6,7
 Rousseau, André-92
 Roy, M. 147
 Roy, Clément-151
 Rueff, Jules-125,126
 Russell, Gowin -VII
 St-Gré, Gabriel-10
 St-Hilaire, M. et Mme Louis-143
 St-Laurent, Mario -122
 Saint-Jacques, Bernard-171
 Saint-Paul-Marie, Sr-85
 Sanchez, Francesco- 118
 Sanderson-Mongin, Mme-
 175,176
 Sandrie, George -15,16
 Sarkonak, Ralph -188
 Satakarata , François-19
 Scargill, H-181
 Scheelen, Père, Mariste-58,
 Schiller, Jean-Paul-91,92,
 93,96,
 100,103,104,105,107,
 108,111
 Schiller, Jeannette
 VII,100,107,159,
 Seghers , Mgr C.John, (1873) -
 39,46,47,48, 57,69
 Seidel, Hans-179,185
 Senior, Janet-185
 Seravia -Tomás de la Peña 117
 Severo, pères-118
 Signay , Mgr-27,28,
 Simpson, Gouverneur George -
 3,4,5, 6, 17, 27
 Skapa, Carol-122
 Skapa, Michel -122,131
 Specht, Allen -162
 Staines, Robert John-10
 Steel, Bérangère-177
 Stevens, Richard -151
 Sureau-Blondin, Esther-62
 Surel, OMI.-40
 Surles, Laura-205
 Tamaree-19
 Taylor, Malcolm-184
 Templeman, Gislaine- VII
 Terpenning, Léa-181,203
 Terrien, Yvonne Fortin- I,
 93,94,95, 96,97,98,
 100, 107,109,
 110,111,112,113,114,
 115,116,133,
 135,137,143,217
 Terrien, Georges-90, 92,94,
 109,110,132,133
 Tétreault , Aline-96,99,122,123
 Thaler, Danielle-194
 Théberge, François -93
 Thibault, Olivier -93,143,
 Thibodeau, Gédéon -41,64
 Thibodeau-Rinfret, T.H. -130
 Thorton , W.-14
 Timmerman, J.B. -126
 Tissot, Charles-129
 Tod, John-10,28
 Topping, Gabrielle -141
 Topping, Réal -99,141
 Tour Fondue-Smith, Mme
 Geneviève de la -130,
 Travaillet, O.J.-14,
 Tremblay, M. et Mme Joseph -
 110,137, 134,137
 Trémaudan, Berthe de -
 VII,220,238,
 Truman , Harry -213

Tucker , Éléonor-42
Turton, Derek-188,194
Tweed, Marc-123
Vachon, Marie-Lucie -90,
Vaillant, J.-125
Valois , Salomé-63, 73,
Van Nevel, Père-60,
Vary, Charles- 41,67
Vaucher, Antoinette -99,164
Vautrin, Georges- 234
Vautrin, Erna-VII, 234
Versailles, Pierre -19
Vinay , Jean-Paul -96,164,181
Vinay, Marie-Emmanuelle-99
Vinay, Marie-Paule,-99, 182
Vincent, Gérard -107
Vullingsh. Adrian Joseph- 57
Vuong-Riddick, Thuong -
194,195
Waddington, M-126
Waelti-Walters, Jennifer-
187,194
Wallace, Robert-184
Walsh, Rose-Marie -
214,215,217,218
Watson, Suzanne-229
Whitehead, Mary-93,95,
97,113,114,115
Whitfield , Dorothy-213
Whitman, Marcus-40
Wood , A.B.W. -57,
Woodhouse, Betty -VII
Work, John-4,8,9,10
Wyren, Joanne -VII
Yates , Emma et Henriette-66
Zagreski, Jos.-159
Zwonko, Père-95.107